Bibliothèque Nationale du Québec

23

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

NOUVELLES

Jean-Jacques Simard, *Contes*. André-Pierre Boucher, *Le roman de Xavier Gris*. André-Pierre Boucher, *Un matin de septembre*. d'Iberville Fortier, *La compote de rhubarbe*. Alain Sauvion, *Le temps d'une bougie*. Jean F. Somcynski, *Au Vietnam ou ailleurs*. Hélène Fecteau, *La vallée sacrée*.

THÉATRE

Andrée Maillet, *La Montréalaise*.

POÉSIE

Gaston de Guise, *Araignées*. Léonard Forest, *Psaumes pour un Dieu préalable*. Alma de Chantal, *Poèmes*. Michel Forand, *Un seul été*.

Bibliothèque Nationale du Québec

ÉCRITS DU CANADA FRANCAIS

Note de gérance

Les Écrits du Canada français
seront heureux de publier tout manuscrit inédit
qui aura été accepté par le comité de rédaction.

Le prix de chaque volume: $3.00.

L'abonnement à quatre volumes: $10.00,
payable par chèque ou mandat à l'ordre des
Écrits du Canada français.

Le comité de rédaction:

Robert Élie
Jean-Louis Gagnon
Gilles Marcotte
Gilles Hénault
Jean Simard
Marcel Dubé

Administrateur:

Claude Hurtubise

ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS
1029, CÔTE DU BEAVER HALL. MONTRÉAL 1

23 ÉCRITS DU CANADA FRANÇAIS

PS
8231
F
E5
U23

MONTRÉAL, 1967

Tous droits réservés, Ottawa, 1967
© *Copyright by Les Écrits du Canada français, 1967*

SOMMAIRE

JEAN-JACQUES SIMARD
Contes 9

ANDRÉ-PIERRE BOUCHER
Le roman de Xavier Gris — Un matin de septembre *(Nouvelles)* 37

D'IBERVILLE FORTIER
La compote de rhubarbe *(Nouvelle)* 65

ALAIN SAUVION
Le temps d'une bougie *(Nouvelle)* 81

HÉLÈNE FECTEAU
La vallée sacrée *(Nouvelle)* 91

ANDRÉE MAILLET
La Montréalaise *(Théâtre)* 113

GASTON DE GUISE
Araignées *(Poèmes)* 171

LÉONARD FOREST
Psaumes pour un Dieu préalable *(Poèmes)* 187

ALMA DE CHANTAL
Poèmes *(Poèmes)* 209

MICHEL FORAND
Un seul été *(Poèmes)* 223

JEAN F. SOMCYNSKY
Au Vietnam ou ailleurs *(Récit)* 235

JEAN-JACQUES SIMARD

CONTES

QUAND FLEURISSENT LES VIOLETTES

Vous trouverez, dans un quartier populeux de la ville, au fond d'une impasse raboteuse à peine éclairée par la pâle lumière d'un réverbère clignotant, une grande bâtisse de pierre et de mortier sur les murs de laquelle rampent les vestiges de ce qui fut du lierre, avant l'hiver très dur qui tua toute végétation, il y a de cela quatorze ans.

Il arrive que, tôt le matin, on trouve une voiture d'enfant abandonnée où dort, sous une mince couverture, une petite masse bleuie suçant son pouce. Et avant même que la camionnette du laitier ne soit venue s'arrêter, dans un bruit de moteur coupé trop vite, devant la ruelle qui longe la maison, du côté nord, une femme vêtue d'une robe grise très longue et les tempes ceintes d'un voile entre-baîlle la porte d'entrée, s'empare vivement du bébé et l'emporte à l'intérieur, où commence à gambader la ribambelle des quelque deux cents pensionnaires de l'Asile des Enfants délaissés.

Les religieuses élèvent, derrière ces vieux murs, une bonne partie des jeunes déshérités rejetés par la dureté d'une ville où l'asphalte gelée n'offre qu'un piètre accueil à la douzième ou treizième paire de pieds des familles dans le besoin habitant les taudis. Il leur en arrive d'un peu partout, en tout temps de l'année : de Saint-Henri, de l'Est, des bas-fonds des zones industrielles. Elles les recueillent avec un égal dévouement et les gardent jusqu'à leur sixième année, âge où ils sont confiés aux orphelinats. On les y accepte sans considération de race ni d'appartenance religieuse; seulement, avant qu'ils ne quittent l'établissement – et pour peu qu'ils en manifestent le désir – on les baptise dans la religion catholique.

Les Soeurs de l'Enfance délaissée ont hérité la maison d'un vieux capitaliste repentant, au début du siècle, et en ont assuré depuis lors l'administration. On fournit aux enfants un bon petit lit bien propre, douillet, des sous-vêtements duveteux, un habillement qui, si on ne l'aperçoit pas souvent aux vitrines des grands magasins, n'en reste pas moins une tenue des plus convenables, tout en sachant les protéger contre le froid et résister aux jeux des enfants pleins de vie. Enfin, la nourriture est abondante, pré-

parée avec amour par une vieille religieuse qui, bon an, mal an, passe le plus clair de son temps, manches retroussées au-dessus des coudes, à s'affairer autour des grands chaudrons d'aluminium épais où mijotent, sur d'immenses cuisinières à vapeur, des ragoûts bien gras, des soupes regorgeant de nouilles et d'herbes aromatiques.

L'Etablissement fonctionne au gré des humeurs de « généreux bienfaiteurs », et c'est pourquoi il est fort compréhensible que, si par malheur les fonds viennent à manquer, il arrive qu'au milieu de la nuit la bonne soeur qui surveille le dortoir éveille doucement l'un des enfants, parmi les plus gras, et le conduise par les longs corridors et les escaliers usés jusqu'aux cuisines où l'attendent les gros chaudrons d'aluminium et les immenses poêles à vapeur...

LE FONCTIONNAIRE

Il habitait une maison basse, serrée entre deux édifices commerciaux, sur la grand-rue d'une petite ville ordinaire.

Le jour, il travaillait au bureau de poste, commis à l'emballage; le soir, il regardait la télévision. De temps en temps, mais toujours vers huit heures, il recevait des visiteurs. Toutes sortes de gens. Il leur servait un café, puis les conduisait par l'escalier de la cave, jusqu'à une petite porte noire qui donnait sur l'enfer.

LE SAUT

Je roulais à toute allure sur la grand-route, quand je heurtai un caillou et dérapai sur l'accotement. Je me souviens avoir éprouvé une peur extrême, et comme un étourdissement passager. J'allais si vite !

Après m'être arrêté un moment pour retrouver mes esprits, je repris la route et roulai encore plusieurs heures. J'atteignis alors une grande ville propre, assez achalandée.

Mais après un coup d'oeil sur ma carte routière, je dus me rendre à l'évidence qu'à cet endroit, il n'y avait pas de ville inscrite – il n'y en avait jamais eue.

LA PETITE MANETTE

Georges était très satisfait de sa nouvelle voiture.

Il roulait lentement. Un peu comme lorsqu'on porte un complet neuf. Ne voulant pas brusquer le moteur qui ronronnait — qui ronronnait d'autant mieux qu'il y avait, sous le capot, six ou sept chats de bonne race.

Georges avait appris par coeur le manuel d'instructions offert, gracieusement, avec achat de la voiture. Six nuits, six nuits où il avait vu se former dans son esprit une notion infiniment précise du fonctionnement de son automobile, y compris un plan en coupe de la carrosserie, pare-chocs compris. Pas une vis, pas un boulon dont il ne connaît l'usage et la généalogie. Il savait à quoi servent les pistons, et jusqu'à la couleur intérieure de la pompe à essence; comment s'amputer l'index au moyen du différentiel, ou le bras avec les pales du ventilateur. Il savait pourquoi on ne doit pas mettre de fourrage sous la banquette avant, et la cause de la pénurie d'éléphants emboutissant la malle arrière; et profitant de la disponibilité de sa mémoire, il y avait enfoui par la même occasion deux ou trois mille pages du Pentateuque, pour le cas où il en aurait besoin un jour. Mais ceci est une autre histoire...

Il passait des journées entières à caresser les parties les plus intimes de sa voiture, dont les organes bruyants étaient devenus proverbiaux dans le quartier. Ne disait-on pas : « Liés comme Georges et son auto » ? Non, on ne le disait pas, mais on aurait pu. Le maniaque avait déjà employé trois gallons de cire, pour donner à sa mécanique un éclat comparable à celui de l'Hermès Trismégiste, dans ses jours de gloire. Il jouissait particulièrement des brillantes couleurs du revêtement intérieur et de tous ces boutons constellant le tableau de bord. Ah ! les manettes ! Georges les adorait, et elles occupaient dans son coeur une place égale à celle de l'oreillette droite, leurs fonctions intimement intégrées à celles de leur propriétaire.

Seule, une petite manette demeurait mystérieuse.

Damnée manette ! Située sous le volant — à cet endroit précis où les automobiles normales n'ont rien, justement — sa raison d'être échappait complètement à Georges qui, intrigué mais prudent, avait cherché en vain l'usage de cette manette-mystère. Il avait même complètement démonté le mécanisme du volant, mais sans résultats. Rien — rien dans le manuel d'instruction, rien sur les schèmes de la compagnie, rien ! Il était sur le point de se résigner

à ce que cette manette ne servît absolument à rien, lorsqu'il lui vint une idée lumineuse qu'il ne put s'empêcher de qualifier de géniale : « Et si j'essayais de la tirer ? » se dit-il.

Tremblant, courageux, il allongea le bras. Puis, d'un coup sec, hala vers lui la petite boule de matière plastique...

Et sans bruit, la Terre explosa.

DES FOIS, OUI

L'auteur avait imaginé un personnage d'obsédé sexuel, valeur sûre dans le nouveau-roman. Mais quand le personnage voulut coucher avec sa mère, l'auteur s'offusqua.

Alors, le personnage sauta sur les touches de la machine à écrire, saisit un buste de bronze sur le bureau et fracassa le crâne de l'auteur. Puis il réintégra la feuille et viola sa propre mère.

VOUDOU

Deux enfants avaient tracé de petites routes dans le sable, et y faisaient circuler des automobiles miniatures. Ils machinèrent même un accident, tamponnant et brisant leurs jouets.

Au même instant, leur père – qui revenait du travail – frappa de plein fouet une autre voiture et fut tué net. Il avait perdu soudain tout contrôle, rapportèrent les témoins, l'autre conducteur aussi...

BIEN SÛR

Quand le garagiste lui donna la carte routière, il précisa que celle-ci se terminait à la frontière et qu'il faudrait alors s'en procurer une autre. L'automobiliste roula jusqu'aux douanes, passa la frontière et disparut complètement – il avait oublié la carte.

DE L'AMOUR EN DEHORS DU MARIAGE

Elle avait reçu, pour Noël, plusieurs présents plus ou moins fabuleux. Passées les premières ardeurs elle consacra une affection éternelle à une petite poupée aux viscères de chiffon, dont les fines

jambes roses pliaient même à une bonne distance sous les genoux; elle avait de longues nattes jaunes serrées par deux boucles de velours orangé qui lui enfouissaient le visage sous la laine, ne laissant jaillir que deux grands yeux bleus de plastique brillant.

L'hiver rentrait doucement sous la terre et c'était toujours sa poupée favorite qu'elle berçait de longues heures en chantant *La Poulette Grise*. L'âge avait déposé sur le jouet deux ou trois taches de graisses et désaligné un oeil. Mais l'amour avait résisté aux assauts de l'amour.

Puis, un jour, la petite fille descendit de sa chambre en larmes. Elle pleura tout l'après-midi. Pour la consoler, la mère tenta de lui donner sa poupée mais l'enfant poussa des cris extrêmes quand elle voulut la saisir de ses mains. La poupée passa la nuit sur le lit, ses yeux luisants grand ouverts dans le noir. La petite fille resta triste; il lui arrivait de pleurer tout doucement, comme ça de temps en temps, pendant sa leçon de piano. Quelques semaines plus tard elle attrapa la rubéole et oublia son souffle sans un bruit, à l'âge de quatre ans et un mois. On ne voyait plus sa poupée.

Quand on se décida à faire venir les plombiers la senteur était déjà agrippée dans les murs. Les deux étages de la maison supputaient une odeur infernale qui accrochait les bronches et faisait vaciller sur les jambes. Il devait y avoir quelque chose de brisé dans les égouts ou peut-être quelque vieille viande pourrissant derrière un mur; oui, il s'agissait bien de la pourriture, qui retournait le coeur à l'envers. Les plombiers confirmèrent ce que la municipalité avait dit : le système d'égout fonctionnait parfaitement.

On abandonna momentanément la maison tandis que des gens du service des incendies se lançaient à la chasse à la peste. Ils abattirent quelques cloisons, sans résultat autre que la communication directe entre les appartements. Enfin de compte, un sapeur qui prétendait que l'odeur venait du haut de l'immeuble trouva la petite trappe qui menait au grenier. Il y monta, poussa un cri, puis se précipita en bas de l'échelle et restitua.

Derrière un cadre, sur un oreiller à pois roses il avait vu un petit corps rongé par la vermine et grouillant de minuscules vers blancs, avec, cachant partiellement deux yeux de plastique bleus, une touffe de cheveux d'or retenus par une grosse boucle de velours orange.

LE TRANSFERT

Le vent avait soufflé très fort. L'inconnu et moi nous étions rencontrés dans une baraque abandonnée oubliée par un jobber qui autrefois avait fait gronder ses scies à chaîne dans cette portion de la forêt. Une étrange poussée de sycomores noircis par le froid et la neige entraînée par le nordais.

Dans la nuit avancée tandis que les fonds de nos bouteilles de caribou reflétaient la morose lueur d'une lampe à l'huile, la douce torpeur qu'avaient un instant contenue nos verres commençait à pénétrer dans tous nos membres. En conversant simplement, nous avions défini très clairement l'art et l'homme, réglé la crise du Vietnam avec brio et pondu un mot d'esprit inoubliable sur les piments verts qu'il m'est difficile de reconstituer aujourd'hui.

L'inconnu se tenait devant moi; il avait posé ses pieds sur la porte entr'ouverte du fourneau. La truie grondait et laissait lâchement pétiller dans son corps les bûches de sapin vert qui de temps en temps craquaient brusquement; le feu ouvrait aussi les petits lobes pleins d'eau à l'intérieur du bois et, nous entendions le sapin qui doucement, lâchait la vapeur. La baraque transpirait d'une chaleur intense et douce qui nous replaçait directement dans le paradis intra-utérin, d'une chaleur osmotique qui glissait jusqu'au plus profond de notre coeur.

L'inconnu portait une chemise de flanelle rouge d'une qualité évidente, comme j'avais souvent vu à la vitrine des magasins d'articles de sport, de celles marquées 14.95. Il fumait des cigarettes russes faites de papier noir-caviar et de tabac turc. Nous étions restés sans parler pendant près d'une heure, nos rêveries interrompues de temps en temps par les éclats du feu qui sautait dans la truie.

J'en étais venu à me rappeler les longues veillées de mon enfance, à la fin de l'automne, dans un camp de ce genre, quand j'allais chasser l'orignal avec mon père, dans les bois noirs de mon pays, quand la poudrerie et le vent si froid s'engouffraient dans les coupes des montagnes pour balayer les lacs aux eaux sombres, quand la mousse restait longtemps marquée des pistes des élans. Je me souvenais de la chemise de flanelle de mon père, de sa ponce fumante et des 30-06 qui dormaient un instant près des lits à deux étages, près du sac de toile grise qui cachait en son sein les cartouches de cuivre et d'acier. Il faisait donc chaud, je le sentais encore dans tout mon corps.

L'inconnu avait le visage ravagé : j'ai toujours cru que cela était le signe d'une maturité extraordinaire, aussi me pris-je à désirer connaître ce que cet homme, à cette heure de la nuit pouvait penser; j'aurais voulu savoir s'il avait aussi un père à se rappeler, ou une neige inconnue sur des terres évanouies. Il tirait lentement de longues bouffées de ses cigarettes russes, comme un penseur classique de roman ou de cinéma, et cela m'incitait d'autant plus à vouloir savoir à quoi il pensait. J'aurais voulu entrer dans sa peau et voir comment un homme pensait, voir si le rouge a la même couleur dans les yeux d'un autre si, la chaleur pénétrait aussi creux.

A ce moment précis, il me sembla que le visage de mon père s'affadit. Je me souvenais maintenant très clairement : une bibliothèque de bois rouge, j'étais assis dans ma chaise de cuir, le foyer crépitait. Dans la baraque, la chaleur était toujours aussi intense, le feu dansait toujours dans la truie, éclairant les murs en rouge. Mais il me semblait que quelque chose avait changé; c'est alors que je sentis la chaleur dans mes pieds, dans le fourneau, que je vis la chemise de flanelle rouge sur mes bras, et la cigarette russe qui se consumait lentement entre mes doigts... Je ne levai pas la tête, car je savais que cet inconnu, en face de moi, était maintenant dans un camp, avec son père, et qu'il voyait les 30-06 qui dormaient un instant près du sac de toile grise.

LA CORRESPONDANCE

« Non, merci. A cause du cholestérol. »

Kafka

L'avion s'était écrasé non loin du cercle polaire, convainquant par cet argument irrésistible quatre de ses passagers de prendre le premier train pour l'au-delà. Le cinquième et seul survivant était pleinement conscient de son statut particulier. Aussi s'offrit-il la licence de ramasser les quelques vivres qui avaient été épargnés, et de revêtir les chauds vêtements de ses quatre infortunés compagnons, tout en ayant la décence de laisser au pilote sa casquette, insigne de son rang, même post-mortem. Puis, sans trop d'espoir, il s'aligna sur un point fictif placé au centre de l'infinie ligne d'horizon, et s'enfonça dans l'immense étendue glaciale et désertique.

Il marcha ainsi pendant toute une nuit et une demi-journée pour en venir à ceci : au loin, un petit point noir dans la neige avait franchi la frontière de l'imaginaire pour sauter dans le réel, et se précisait peu à peu. A mesure que la distance diminuait, le point eut l'obligeance de préciser sa constitution et s'avérer être un homme d'âge moyen, en costume de ville, et qui semblait avoir toutes les misères du monde à se tenir au chaud par une température de 40° F. au-dessous de zéro, c'est-à-dire à quelque 72 degrés derrière le point de congélation. Il se tenait près d'un maigre poteau métallique coiffé d'un disque jaune.

Quand le rescapé fut parvenu à une dizaine de pas de l'étranger, celui-ci prit conscience d'une présence étrangère et lui fit un signe fort avenant, de la main. Il semblait bien heureux de voir du monde.

— « Excusez-moi, monsieur, dit-il quand le rescapé fut près de lui, je ne voudrais pas vous importuner, mais peut-être pourrez-vous m'informer : est-ce bien ici que passe le 87 ? J'ai une correspondance pour le 87 et voilà bientôt vingt minutes que j'attends, par cette température à ne pas mettre un chien dehors. »

« Je regrette, dit le naufragé qui avait l'humeur à autre chose, mais je ne suis pas habitué aux services de transport en commun. Désolé. »

Et, pas par pas, il poursuivit sa route dans la neige, les yeux fixant un point à l'horizon.

POIL À L'EDREDON FUMÉ

En 1917, au coeur de la Guerre de 14, la croix rouge devait faire des pieds et des mains pour subvenir aux besoins des champs de bataille; Georges Clemenceau en a d'ailleurs déjà glissé un mot et ce n'est pas moi qui me mettrai à le contredire, surtout qu'il est mort.

Il m'a été donné d'ouïr une histoire de cette époque, des plus navrantes, où la bravoure et l'intelligence ne cèdent pas qu'à l'amateurisme et au dévouement, anecdote poignante qui m'a été rapportée par un grand blessé de guerre qui avait fait Verdun comme d'autres font Québec - Montréal en deux heures. Les temps sont bien changés.

Le peloton allié avait été coincé près de Chenonceaux par une brigade d'artillerie prussienne bien équipée. Quand le colonel

eut été tué raide par une balle ennemie et que le major eut par malchance les jambes emportées par un éclat de schrapnel meurtrier, les forces alliées se regroupèrent sur la place de l'Eglise et un jeune lieutenant au regard plein de vaillance prit momentanément le commandement non sans avoir succinctement résumé la situation pour ses camarades en disant : « Ils nous ont donné ça sur la tomate. » Opinion qui fit l'unanimité chez les morts comme chez les vivants. Pendant que l'ennemi regroupait ses forces, les malheureux assiégés regroupaient leurs faiblesses.

Il fallait au plus vite évacuer les blessés pour qu'ils soient tout au moins décorés avant de rendre leur âme à Dieu ou qu'ils deviennent, dans l'hypothèse d'une survie, grands blessés de la guerre de 14. On ne disposait que d'une ambulance vétuste dont le cheval vapeur avait du poil aux pattes qui fut d'ailleurs très vite remplie à capacité, c'est-à-dire un blessé si grave qu'il en était même mort.

Le jeune et vaillant lieutenant fit le décompte des blessés : 43. Il fallut faire descendre celui de l'ambulance afin de faire un chiffre rond. Et se rendre à l'évidence terrible que la situation dépassait tout ce qu'on avait pu prévoir. Parmi ceux qui restaient, vieillis de sept ou huit bonnes années, le moral était bon, mais comme dit le proverbe, à bon moral, rien d'impossible, quoique devant un 72 millimètre bien en ordre, rien ne vaut une bonne 303 bourrée de cartouches.

Entre temps les canons du Kaiser s'étaient remis à cracher avec une précision de vieux cracheur de lobby d'hôtel et les pertes devenaient de plus en plus nombreuses chez nos braves. Les deux représentants de la Croix-Rouge ne pouvaient plus suffire à la tâche. La demande surclassait la production. Les médicaments manquaient : on inventait des pansements de fortune avec de vieux reptiles ou avec des pneus de rechange offerts au rechapage. Tout à coup, le bruit courut que le jeune et vaillant lieutenant venait de recevoir, via le plus court chemin, deux ou trois bonnes onces de plomb dans la cuisse. C'était exact. Sans commandement, la brigade était vouée au plus infâme des carnages inhumains. Et pour ajouter au malheur, comme si tout cela ne suffisait pas, il fallait endormir ou du moins insensibiliser le lieutenant pour laisser aux ambulanciers la chance d'extraire la balle de la jambe. PAS DE QUININE ! Mais cette pénurie à outrance de ce précieux médicament n'était pas pour saper le moral de ces guerriers de la paix, au coeur plein de courage, spécialement parce que, dans les

circonstances, on n'avait pas du tout besoin de quinine, mais de chloroforme ou d'éther qui manquaient d'ailleurs également.

C'est alors qu'un ingénieux petit rouquin, soldat de deuxième classe, mais d'une bravoure non égalée, s'approcha du jeune et vaillant lieutenant.

— Ne vous en faites pas, mon lieutenant, dit-il, on va vous sortir de là. Et sans douleur !

Le jeune et vaillant lieutenant esquissa de la main un faible sourire. Le petit rouquin se retourna, prit sa carabine, ajusta avec précaution et plaça doucement une balle dans la tête du lieutenant. Ainsi, on put sans encombre extraire le plomb de la cuisse, à temps pour éviter la gangrène.

Tous périrent. N'empêche que ce haut fait devrait servir d'exemple à la jeunesse dégénérée de nos jours.

LE BOSS

Le petit chien à la patte sautillante s'engagea en travers de la route. Le chauffeur de la Rolls-Royce le vit, donna un coup de roue et un coup d'accélérateur; l'impact ne fut pas plus violent que si la voiture avait frappé un taon : un coup sec sur le différentiel que les passagers ne sentirent même pas. L'homme au complet militaire se retourna et admira le résultat.

— Vous l'avez réduit en purée, celui-là, Georges. ! dit-il, son visage boursouflé éclairé d'un sourire de joie pure.

Le chauffeur connaissait bien la passion de son maître pour le chien écrasé. Et si je dis « maître », je ne prends pas de risques, car Boss — c'est son nom — Boss est maître du monde; la Terre entière lui mange dans la main et je ne saurais trop vous recommander de bien vouloir me croire sur parole, car Boss ne souffre pas la contestation : il aime les choses claires, scientifiques, propres.

La semaine dernière, par exemple, quand le président d'une O.N.U. restructurée et rampante a présenté au patron les clefs de la planète 2546, il fut repoussé sans rémission. Boss trouvait le cadeau trop sale pour son petit garçon, dont l'anniversaire sera célébré par tous les hommes samedi prochain. Inutile de dire que 6000 esclaves — oui, on a jugé bon de réinstaller l'esclavage, en nationalisant cette industrie — ont immédiatement quitté Mars à destination de 2546, armés de balais et de brosses à dents; objectif : faire de la planète conquise une salle de jeux respectable

et annihiler tous les habitants, une bande de crétins qui trépassent dès qu'on leur lave les dents. Il faut dire que le petit tient de son père : il est, on le raconte, extrêmement tatilleux sur ce genre de choses; n'a-t-il pas exigé qu'on coupe les seins d'une de ses 400 nourrices, coupable de n'avoir pas suffisamment stérilisé ses vêtements. Il a bien fallu s'exécuter, sinon l'enfant aurait repoussé son déjeuner.

Boss admire ce genre de caractère qu'il nomme : l'esprit scientifique; et son fils lui apporte beaucoup de bonheur pour cette raison. Cependant, de ce temps-ci il semble harassé, morose, contrarié. Les observateurs attachés à sa personne rapportent, à ce sujet, qu'il a fait mettre le feu aux cheveux d'une femme pour allumer sa cigarette et exigé ensuite qu'on éteigne la malheureuse en la plongeant dans la piscine sacrée. N'a-t-il pas également fait battre certains admirateurs parce que, affirmait-il avec raison, leurs baisers n'avaient pas suffi pour nettoyer ses divins pieds ?

Mais, en fait, la réelle raison qui cause cette pénurie de mansuétude est d'un tout autre ordre : tout remonte à l'échec cuisant éprouvé par le patron dans sa tentative d'arrêter la rotation de la Terre; oh, il y eut, bien sûr, un arrêt momentané et quelques milliards de personne éparpillées dans l'espace, mais le phénomène s'était restreint à deux ou trois secondes. Boss ne s'est pas relevé de ce malheureux coup de dés. Quoi, après tant de travail, tant de préparation, après avoir créé un nouvel impôt sur le pied cube d'oxygène respiré et une taxe sur le pied carré de sol utilisé pour marcher, voilà que la malchance venait jeter par terre toute cette coûteuse opération. Le projet dut être repoussé aux calendes grecques.

Une erreur n'arrête pourtant pas Boss de penser. Et quoique peu d'informations transpirent de *l'Intelligentsia,* je crois pouvoir affirmer, dans l'ombre de trois ou quatre gros doutes bien opaques, qu'il se prépare quelque chose à *l'Intelligentsia.* (Il faut ici m'accorder quelque mérite car la sécurité, à *l'Intelligentsia* est absolument à toute épreuve. Par exemple, pas un savant n'en ressort vivant, pour la simple raison qu'il y entre déjà mort; Boss, dont le nom de code est « Dieu », assisté de ses collaborateurs sélectionnés, travaillent ensuite sur sa mémoire et utilisent son intelligence mise en conserves. A *l'Intelligentsia,* le temps a été aboli il y a trois ans, pour éviter toute perte de temps inutile; aussi les longs corridors aseptisés sont-ils hantés de vieillards jouant à la marelle et d'enfants lubriques qui violent à-qui-mieux-mieux les malheu-

reuses secrétaires au teint jaune et aux yeux cernés. Le délit de porter une montre est puni de mort, et celui de dire : « Avec le temps, ça viendra » de la peine capitale. Les contrevenants ont le choix; cependant, une fois morts, le temps ne s'arrête pas pour eux, et on leur sert leur repas dans les fosses communes. Malheureux cadavre qui ose plisser le nez sur son assiette, car il risque le bûcher, et la récidive n'améliore pas son cas. Les bourreaux, faut-il le signaler, ne chôment pas et y font des affaires d'or; cependant, comme l'or a été complétement déprécié et que seule l'incommensurable odeur des pieds de l'omniprésent Maître couvre les valeurs monétaires du monde, les bourreaux eux-mêmes finissent souvent au poteau pour cause de pauvreté – (un des crimes les plus sévèrement punis par le code bossien.)

Vous mesurerez, dès lors, mon courage, si je prends celui-ci à deux mains pour vous dire qu'il se passe quelque chose à *l'Intelligentsia.* Je ne me permettrai pas d'aller au-delà, faute associée à l'écartellement des bras, des jambes et de la tête. (En certaines circonstances particulièrement aggravantes, le délit pourra devenir mortigène, si les juges le recommandent, en se gardant bien de dépasser les mesures.)

Vous souvient-il de cette expérience pour arrêter la terre de tourner ? Eh bien, depuis hier, il nous est strictement défendu de signaler qu'elle fut tarée par un échec; en effet, un décret du patron a annoncé que la Terre ne tournait plus, depuis ce jour, et que ceux qui prétendent le contraire sont victimes d'illusions d'optique. Or, les juges ne lésinent pas avec les illusions d'optique. Un amendement de la même loi proclamait aussi que l'expérience de demain matin avait réussi, réussite ou non ! Tout le monde se réjouit de ce remarquable succès qui ajoute une étoile à la gloire de notre chef bien aimé.

Car c'est demain, à l'aube, que Boss empêchera le soleil de se lever.

Tout a été prévu : même le temps pluvieux, destiné à affaiblir le soleil, et les armées d'esclaves, descendants de communistes, pour alimenter en bon sang rouge les six grosses machines d'aluminium anodisé disposées en demi-cercle devant la mer opaque aux reflets de lave volcanique. Boss, immense sous sa cape de velours, hissé sur une courte échelle d'esclaves décharnés dont la plainte douce maintient la nuit dans sa torpeur, Boss semble confiant que l'aurore sortira de cette expérience passablement frustrée.

– « Mon dieu, que ça lui prend du temps ! » s'écrie un nerveux spectateur.

– Alors, on implore les idoles ? demande Boss à la tête qu'il vient de faire tomber. La tête, boudeuse, ne répond pas. L'un des savants, sans doute pour tenter de réparer l'injure faite au patron s'approche.

– Belle journée en perspective, dit-il avec fierté.

– Que voulez-vous dire ? rugit Boss en l'occisant pour ne pas courir de risques. « Rien, » répond le savant d'une voix faible, très faible. L'atmosphère devient tendue; les spécialistes mâchouillent distraitement quelques bouts d'allumettes et même le patron ne peut souffrir l'attente; son pied sautille follement sur la tête d'un esclave.

Soudain, une faible lueur apparaît sur l'horizon; un murmure remue l'assemblée; d'un geste mal synchronisé, un spécialiste avale une allumette : on l'emmène, pour cause d'excès de gaspillage du matériel militaire. Les pupilles dilatées par une frénésie bien avouable, Boss demande l'attention de tous : « Stand by ! » Les opérateurs posent une main légère, mais anxieuse, sur les boutons destinés à provoquer le fonctionnement des machines. Même les esclaves ajustent les cathéters qui les relient aux monstres électroniques.

– Holà, soleil, crie Boss dans un haut-parleur, en insistant sur le « s » minuscule, tu ne te lèveras pas aujourd'hui ! Il est grand temps que tu cesses de te prendre pour le nombril de la terre. Et pour cela, compte sur ma puissance.

Le soleil s'étire un peu, là-bas, derrière l'océan; il lève les sourcils au-dessus de l'horizon et prend la parole d'une voix chaude :

– C'est toi, Boss ? Que veux-tu, pour l'amour du bon Dieu ?

– T'empêcher de te lever, soleil. Et t'as besoin de filer doux, parce que je suis un dur.

– Parfait, dit le soleil, je me recouche. D'ailleurs, tu n'avais pas besoin de sortir de tes gonds ? Car il me coûte toujours de me lever, par ces matins pluvieux. Cependant, à l'avenir, moi, je dors. Bonne nuit.

La loi fut proclamée aussitôt, sur les lieux : « Se placera en état d'arrestation et se méritera la mort, selon les dispositions du code, quiconque portera une lanterne, lampe électrique ou bougie de quelque sorte que ce soit ou manifestera par sa tenue, ses paroles ou ses gestes, ou par quelque autre moyen que ce soit sa connaissance du fait que la noirceur éternelle s'est installée sur Terre. Cette

loi, valable dans toutes nos possessions, états et planètes conquises, s'applique également aux enfants dont les pères devront répondre des contrevenances. »

PRÉCIS DE BIOLOGIE SÉCULIÈRE

Il était en religion comme d'autres sont en boisson, frère du Sacré-Coeur de N.S.J.C., professeur titulaire de cinquième B. Nous, on l'appelait la Corneille. En vérité, ce surnom ne traduisait pas une méchanceté indélébile, ni d'ailleurs une affection dissimulée, car il s'appliquait à n'importe lequel membre du clergé portant soutane. (Sauf les évêques, bien sûr qui étaient des rouges gorges.) Mais un nez de butor, un estomac d'oiseau et un oeil d'aigle avaient mérité à la Corneille l'imposante majuscule.

Il lui arrivait de se méfier de nos dispositions à l'égard de la bienséance, aussi avait-il pris la peine de tourner longtemps autour du pot, ce jour-là, avant de nous annoncer, de reculons, que le congé tant attendu de l'action de grâce avait été supprimé. Evidemment malgré ses précautions il avait compté sans l'humeur barométrique de Saucisse-de-Loup. Méchante face crasse et détestable que Saucisse : à tous les deux jours, la Corneille l'envoyait chez le directeur pour qu'il passe au siffleux. Aussi, soutenu par un léger remous de mécontentement qui animait la classe, le petit gars profita-t-il de cette fâcheuse nouvelle pour se secouer de quelques soubresauts démoniaques. Levant délicatement les pattes sous sa robe lustrée, le frère avança sur Saucisse avec dans son oeil d'aigle un léger frétillement. Quand il fut assez près, Saucisse-de-Loup lui planta froidement un doigt dans le nez et débanda : la Corneille banda et se lança derrière l'enfant, une main en avant, l'autre ramassant ses jupes. Nous entendîmes leurs pas plus que précipités, et même plus-que-précipités du subjonctif, dans l'escalier; puis, dans la grande salle aux dalles de ciment. Certains déjà agrippés aux fenêtres, criaient que le duo s'était lancé dans la cour de l'école.

Saucisse-de-Loup avait l'habitude du slalom géant sur l'asphalte; il avait bien vite remarqué la providentielle présence de la rue, et s'était immédiatement envoyé en traverse, avec le frère sur ses talons évasifs, c'est-à-dire, à plus de cent pieds derrière. L'animal d'enfant allait atteindre le trottoir d'en face quand le frère, empêtré dans les vastes prairies de sa soutane, fit un lapsus

pedibus, et chuta grossièrement sur le pavé. Nous en profitâmes pour laisser aller un peu de vapeur, et l'hystérie nous gagnait peu à peu quand le cri lointain de Saucisse-de-Loup jeta sur nos rires le voile soudain de l'anxiété. Une auto s'approchait, qui semblait ignorer la Corneille étourdie ! A travers les cris des enfants, les hurlements de Saucisse-de-Loup, les coups de freins et les coups de klaxon, le conducteur s'affola, fit un faux mouvement, et sa machine fonça sur notre professeur écroulé à plus de cinquante milles à l'heure. Vertigineusement, la différence entre un mort et un vivant s'atténuait et c'est avec des larmes pleins les yeux que nous nous déchirions sans retenue les cordes vocales, tandis que la machine laissée à elle-même allait rouler affreusement sur le frère.

C'est alors que la fin semblait inévitable que, lentement, sous nos yeux ébahis, la Corneille déploya ses grandes manches noires et s'envola lourdement en croassant pour aller se poser sur un piquet de clôture. Mais un enfant ingrat qui passait près de là (cet âge est sans pitié) ajusta son tire-roches et, d'un caillou en plein front, le tua net.

LES DYNASTIES

A cette époque, le monde entier était dominé par les crapauds, et, dans les marais, vivaient des animaux étranges poussant d'étranges cris.

Les savants, chez les crapauds, prétendaient que ces bêtes n'étaient peut-être pas tellement irrécupérables, et soutenaient la théorie que, si on les apprivoisait, il serait possible d'en tirer quelque chose. D'ailleurs, les esprits de gauche croyaient que les cris de ces animaux leur servait peut-être à communiquer entre eux. C'est ainsi que les crapauds apprirent aux hommes à se laver, à manger à heures fixes, en un mot, les initièrent à leur façon de vivre.

Une nuit, les bêtes des marais tinrent conseil, se révoltèrent, et tuèrent tous les crapauds; forts de leurs enseignements, les ingrats établirent ensuite leur civilisation sur terre. Les millénaires ont passé. Les temps sont bien changés; aujourd'hui, les hommes règnent sur le monde.

Mais c'est avec une certaine inquiétude que je me souviens, qu'étant enfants, nous apprenions aux crapauds à fumer; et il m'arrive aussi de penser que certains savants prétendent que les cris des crapauds leur servent à communiquer entre eux.

Aussi, si une nuit, j'entends du tumulte dans les marais, je saurai...

PENSÉE VERS L'ABSURDE

Si je vous passe ma vie à ne rien faire de ma peau, et si vous ne me la rendez pas, ma vie, que ferai-je de ma peau, sans vie ? Je n'en ferai rien. Je passerai donc ma vie à ne rien faire de ma peau. Mais si on ne me la rend pas, ma vie, que ferai-je de ma peau...

GUTSY-CAR

« *C'était un espion très fatigué : il avait préféré la trappe au siège éjectable.* »

Mauriac

15,600 dollars. Voilà le genre de magie qui avait fait apparaître l'Aston-Martin D.B.6 devant sa porte; immaculée, métallique, racée, fuyante, tapie, super-chargée, la grosse voiture sport vert métallique et niquelée, accroupie sur des roues de magnésium cernées de pneus immenses, semblait un lion sans chevelure à quatre carburateurs, une déesse froide aux seins lumineux, à la croupe puissante, aérodynamique, excitante et frigide.

Performances garanties en usine : 160 milles à l'heure (chronométré), accélérations écrasant la peau sur le crâne, humiliations irréversibles pour quiconque ignore les plaisirs d'une arrachée violente, quand le tach vibre à 8500 r.p.m., prestige sobre, élégance érotique, reprises impeccables, sans hésitation, sans timidité, franches, fougueuses, soutenues, régulières et magnanimes. Pour le propriétaire ce palmarès suffisait.

Sur un tour de clef, les compteurs s'animèrent dans le tableau de bord d'acajou poli à la main où couraient les vagues reflets des banquettes individuelles recouvertes de cuir vert forêt. Le moteur, lui, avait claqué sèchement avant de s'apaiser pour se retirer derrière un ronflement de panthère impatiente, tandis qu'un mécanicien spécialement venu de l'usine de Laconia fignolait au quart de millimètre les vis d'ajustement des carburateurs chromés. Sur une commande discrète, la machine bondit hors du garage en

vrombissant sauvagement comme seule une mécanique de cette catégorie peut le faire.

Très vite, le tachymètre monta à sept mille cinq cents tours en première; d'un coup sec sur le bras de vitesse, le conducteur sauta en deuxième sans que l'aiguille ne s'affaisse de plus d'un quart de rien sur le cadran, puis, pédale écrasée, passa en troisième. L'Aston-Martin répondait parfaitement : elle n'avait pas perdu une seule révolution jusqu'à maintenant. Il ramena le levier en quatrième et coupa le gaz jusqu'à ce que le moteur ne vire plus qu'à 2,500 tours puis poussa l'accélérateur sans aucune pitié; un frémissement secoua le bloc du moteur momentanément, les pistons se cramponnèrent, puis régularisèrent leur travail tandis que la voiture prenait son élan et montait à une vitesse de croisière impressionnante.

L'Aston-Martin ne put profiter longtemps de ce répit : son propriétaire voulait la briser, la dompter, pour lui faire prendre un pli qu'elle garderait toujours. Il débraya et poussa le levier en troisième, tout en donnant du gaz : l'automobile se cambra en hurlant, attaqua vaillamment et monta à cent milles à l'heure. Quatrième. Cent vingt, sur un nuage.

Au loin, la courbe sournoise guettait l'arrivée de la machine; le conducteur le savait bien et préparait déjà ses nerfs pour l'épreuve à venir. Détendu, il signalait son virage et glissait son talon sur le frein, tout en gardant la pointe du pied sur l'accélérateur, concurremment, avec un judicieux dosage, il appliqua les freins et serra le gaz, débraya, ramena en troisième, puis en deuxième, raidit les bras, lança la voiture vomissante vers la droite et prit le virage à plus de soixante à l'heure : l'Aston-Martin gronda comme une bête, cria comme une vierge, dérapa légèrement, poussa de tout son poids vers la gauche, ses pneus s'écrasèrent, hoquetèrent un peu pendant que le conducteur passait en troisième à nouveau, puis s'agrippèrent fermement quand la machine se fut calmée, que l'épreuve fut passée. A toute vitesse, le bolide fonça sur la route nouvelle, la route battue, la route mise au pas. Le conducteur, lui, souriait.

Mais quel était ce bruit timide qu'il venait d'entendre ? Une machine à peine sortie de l'usine peut, évidemment, présenter quelques lacunes du côté de l'ajustement, mais ce son étranger, curieux, l'inquiéta; cela semblait venir de la transmission, mais il y avait dans cette plainte voilée quelque chose d'inquiétant. Le conducteur n'en était pas à sa première voiture sport et son expérience l'induisit à ralentir l'allure. Il changea de vitesse : la boîte

émit un petit cri; il s'arrêta et stationna sur l'accotement. Première, marche arrière, première, deuxième, troisième, quatrième, troisième, et à chaque coup sur le bâton d'embrayage, il entendait le même petit bruit, cette sorte de gémissement mêlé d'une espèce de clapotis d'huile visqueuse. Avec précaution, comme s'il manipulait du cristal, il reprit le chemin du garage.

La courtoisie surfaite du mécano de la compagnie traduisait une surprise profonde : les retours au bercail ne sont pas chose commune chez Aston-Martin, surtout si le malaise semble venir de la transmission. Les gens de Borg-Wagner faisaient du travail propre. L'homme à la vareuse bleue plaça une feuille de journal sur le siège pour le protéger des taches d'huile éventuelles et prit lui-même les commandes, pour jouer à son tour du bras de vitesse; pousse, tire, pousse, ramène, peu importe le cran où il engageait le levier, le bruit restait le même, gargouillis hideux trahissant une défectuosité de première importance; or, la voiture fonctionnait parfaitement à chaque fois qu'on la conduisait autour de l'atelier. On dut se résigner et démonter la console qui va du tableau de bord à l'arrière de l'habitacle, en enveloppant toute la transmission et la boîte des vitesses. Quand ce fut fait, on en retira un homme ensanglanté, dont l'abdomen déchiré laissait pendre un intestin complètement broyé comme par un pieu animé d'un mouvement de va et vient.

LE BARBIER SADIQUE

Il était, hélas, comme tous ces jeunes gens de notre époque, dépravés, bornés, égoïstes et cruels, dont la hauteur de la ligne de nuque est inversement proportionnelle aux trois quarts de leur espoir multiplié par 3.1416. Quand il mit les pieds dans la barber shop, les pépères succombèrent à la crise de coeur qu'ils redoutaient tous.

– Rasez, mon oncle, lâchez votre fou, sublimez, dit-il au barbier, rasez-moi ça le plus court possible.

Les poux ? demanda le barbier.

– Non, mais je reviens d'une soirée où tout le monde se collait de la gomme à mâcher dans la tête.

Le tondeur attaqua la chevelure crasseuse avec de petits gloussements nerveux. Le rasoir grondait gloutonnement, et, de vigoureux coups de tête, chargeait les cheveux en les faisant voler par dessus ses cornes métalliques. Revenus à eux, les pépères-cracheurs encourageaient le coiffeur de vigoureux ollés. Le jeune homme

s'était plongé dans un roman-photo pornographique rempli de Chinoises à la peau jaune et au visage caucasien, murmurant des choses très douces à un Italien de bonne famille vêtu de tweed.

Le barbier fit valser la tondeuse et réattaqua la belle nuque en se rapellant avec une certaine nostalgie les pollutions nocturnes qu'il avait l'habitude d'avoir en rêvant à des têtes de ce genre.

Le garçon lisait toujours. Une fille inondée de larmes criait des choses suppliantes à une sorte de sadique sans coeur qui cachait son visage derrière une légende. Avec frénésie le garçon tourna la page. La jeune fille éplorée s'était jetée aux pieds de son amoureux et lui demandait de ne pas la laisser tomber; du moins le semblait-il, car on aurait dit que l'impression de cette page laissait à désirer. Même plus : chaque image suivante paraissait s'embuer de plus en plus. La feuille entière se mit soudain à danser sous les yeux du lecteur qui, poussé par une curiosité bien légitime, releva la tête et jeta un oeil avachi sur la pièce où il se trouvait. Devant lui, les pépères-cracheurs étaient emportés par un raz de marée étrange. La pièce elle-même se promenait d'un bout à l'autre de son champ de vision.

Et à travers les flux et reflux de cette houle fantastique, il entendit très distinctement le grondement d'abeille résignée du rasoir électrique qui, courageusement, attaquait un autre lobe du cerveau.

Il était, dès lors, excusable que le jeune homme s'évanouît.

LE MORDU DU SPORT

Il était coureur cycliste. Mais un jour, un fermier lui faucha malencontreusement les jambes; il devint coureur automobile, en remontant les pédales. Mais une pirouette imprévue lui arracha les deux bras. Il ne se laissa pas abattre pour si peu et se lança dans la nage sous-marine, vous savez, en tortillant son torse. Hélas, l'onde est cruelle : un requin, privé de toute vergogne mais bien pourvu de dents, lui dévora le corps.

Alors il se fit ballon de rugby.

SUR CANAL 14

Quand l'ambulance arriva sur les lieux de l'accident la foule se dispersa et le long véhicule noir écrasa lentement le blessé. Le

conducteur, un garçon d'une cinquantaine d'années excessivement maigre, excessivement triste et excessivement myope, se sortit la tête par la portière entrouverte et vit les pieds du malade qui dépassaient sous l'auto. Il recula, roula une seconde fois sur le malheureux et sauta prestement hors de l'ambulance.

– Pardon, dit-il.

– De rien, de rien, marmonna l'accidenté, y'a pas de quoi. Sa voix sonnait différent dû au fait que son maxillaire inférieur était accroché dans le trottoir.

– Je ne voudrais pas vous déprimer, monsieur, dit l'ambulancier, mais votre cervelle vient tout juste de glisser dans le puisard.

– Ah ? Le type ne semblait pas tellement concerné.

L'ambulancier regrettait beaucoup, mais ce qui était fait était fait.

Ils conversaient un peu, comme ça, quand une jeune femme s'approcha près du mourant, une Jaune – Chine ou Japon probablement – avec des seins pointus qui regardaient le ciel. Elle s'accroupit sur les talons, les jambes entr'ouvertes. Le blessé leva vers elle un regard assoupi puis regarda mornement entre les cuisses et sourit faiblement.

– Tiens, râla-t-il, vous portez votre petite pantalon de nylon noir avec dentelles, celui que j'aimais.

– Oui, je viens tout juste d'aller le mettre pour vous faire plaisir.

– Ça c'est gentil, répondit le type doucement. Il avisa l'ambulancier qui pleurait sans bruit, ému par cette scène touchante : C'est ma maîtresse, expliqua-t-il, Amalia Wing. Son grand-père était vice-président de la Vase Wing Company. On rit pas ! L'ambulancier tendit la main à la jeune fille.

– Moineau Baume, de M. Baume et frères, entrepreneurs de pompes funèbres.

A ces mots le blessé, se sentant entre bonnes mains et quelque diable aussi le tentant, roula de l'oeil plus que de raison et rendit l'âme. Ce que voyant, le croque-mort dit :

– Il nous a quitté.

Hé oui, philosopha la fille, mourir, c'est partir un peu.

– J'en ai bien peur, dit Moineau pensivement.

La Miss Wing s'approcha alors outrageusement du croque-mort et se mit à frotter lentement la pointe de ses seins sur sa poitrine.

– Vous ne devriez pas, murmura-t-elle, après tout, ce n'est qu'un cadavre.

Moineau Baume n'était pas un homme à hommes, sans être cependant un homme à femmes, et ce genre de gestes était de ceux qui le faisaient transpirer beaucoup à la base du cou. Aussi pelleta-t-il aussitôt la dépouille mortelle dans l'ambulance et bondit à la morgue en battant son record de l'an passé établi avec le cadavre du maire.

Quand Moineau eut terminé la saignée du cadavre, il passa l'objet à la grande eau, le bourra de coups de marteau et quand tout ça fut fini, l'amant d'Amalia était devenu présentable, pas bon à marier certes, mais acceptable. Il restait encore à le farcir; d'un grand mouvement souple, avec un bon couteau à prélart, Moineau ouvrit le torse jusqu'au pubis puis plongea les bras dans les tripes jusqu'aux coudes. Fait étonnant, ce type avait le pancréas pied-de-poule brun et jaune, ce qui dénote un tempérament d'hypocondriaque, comme chacun le sait. Ce sont ces petits riens qui rendent un travail passionnant.

Moineau tripotait, arrachait, coupait, déchirait depuis une dizaine de minutes quand soudain, il se figea : là, en-dessous, entre les bronches et l'estomac il y avait une boîte, au fond. Le croque-mort transpira des paupières et retira l'objet sournoisement : un petit cube de carton vert pas plus gros que le tiers d'un chat normal. Il l'ouvrit brusquement et ponk, il en tomba une petite télévision dont l'écran n'avait pas plus de deux pouces de large !

Distrait, Moineau se mit à pétrir nerveusement le nez du cadavre puis brancha le petit appareil; l'écran fut strié de barres grises et l'image apparut, un film selon toute probabilité qui s'avéra être une co-production franco-italienne intitulée « Les Sbires de César », remplie de viols, de Visigoths, de Vikings et de batailles. Mais au beau milieu d'une scène palpitante où Néron — il partageait, semblait-il, la couronne impériale avec César — se préparait à mordre le ventre d'une courtisane arabe, la projection s'arrêta soudainement, cédant la place à une grosse masse grise animée de mouvements étranges. Moineau tenta d'ajuster le poste qui s'offusqua, fit « pouf » et s'éteignit à jamais.

Trois semaines passèrent, de grosses cuisses bleues à grands flancs jaunes, d'ex-vieux impotents en ex-jeunes écervelés, où le croque-mort se remit à sa vie normale. Il avait oublié la petite

télévision mais pensait encore de temps en temps aux seins d'Amalia Wing. Légèrement fétichiste, le pauvre homme avait été surpris un soir dans la morgue, alors qu'il se frottait doucement la poitrine avec deux oeufs; depuis cette fâcheuse expérience, il avait refoulé la Chinoise au premier plan de ses rêves érotiques.

Ce jour-là, on lui apporta le corps d'un vieux lubrique nommé Oscar Batiscafe qui avait glissé sur une peau de banane. S'il y avait une chose que Moineau détestait c'était bien les vieux lubriques qui s'étaient mis les pieds où ils n'auraient pas dû et c'est en bourrassant qu'il lança le corps nu sur la table. Mais le vieux avait une fermeture éclair sur le ventre, ce qui – c'est connu – rend tout embaumeur heureux. Il dézippa le ventre, arracha les intestins, et tomba dans un coma violent : près des reins, il avait vu une petite boîte de carton vert.

Quand il revint à lui, il trouva une autre petite télévision dans la boîte. Il tourna le bouton d'allumage et sur l'écran, apparut Néron qui mordit goulûment le nombril de la courtisane puis éclata d'un rire gras en bavant. Moineau perdit connaissance encore une fois et se réveilla alors que César mourait d'un cancer du sein en disant, appuyé sur la Vénus de Milo : « Eli, Eli, Lamma Sabacthani. » Ce que voyant, Néron s'écria « Mané Thecel, Pharès », signifiant qu'il condamnait à mort tous les chrétiens. Quand les lions furent repus de chrétiens, on les brûla la tête en bas. Puis, une nuit Néron fut assassiné par Napoléon ce qui termina le film sur un espoir dans l'avenir.

Pour ce qui est du petit appareil, il s'étouffa dans les spasmes et s'obscurcit devant Moineau qui s'écroulait une troisième fois, plus pour attirer l'attention que par nécessité.

Le soleil était chaud et le haut de forme pesant le lendemain, quand il fallut conduire la bière du vieux lubrique dans le trou final et les « parents et amis » qui pleuraient immobiles tandis que deux plombiers descendaient lentement le cercueil dans la terre meuble, commençaient à faire transpirer le croque-mort entre les omoplates. Il détestait les longs stabat mater. Le trou n'avait pas encore avalé complètement son repas quand soudain Moineau sursauta : derrière le petit groupe vêtu de noir une tache de couleur vive lui rappelait quelque chose. Et quand il vit les deux petits seins qui clignaient de l'oeil sous le soleil ardent, toute hésitation s'avéra déplacée : la jeune fille dans la foule était bel et bien Amalia Wing !

Moineau, pour accélérer les procédures, brusqua un peu la veuve et les belles-filles : « C'est terminé, dit-il nerveusement. » Mais les laissés-dans-le-deuil attendaient que le cadavre ait atteint le fond du problème pour jeter la traditionnelle pelletée de terre.

– Laissez, laissez, mesdames » dit le directeur des funérailles qui voyait tourner dans sa tête des manèges de petits seins pointus, nous allons l'enterrer. Ouvrage garanti, aucun danger qu'il s'en tire. Il fit un geste avenant : La sortie, c'est par là. Puis, selon une technique qu'il partageait avec l'autruche, enfouit sa tête dans la terre.

On frappa à son derrière. Il se releva.

– Tiens, vous êtes là ? dit Amalia Wing.

– Oui ! Vous aussi madame.

– Vous avez de la terre dans les oreilles.

– Pardon. Vous connaissiez le défunt ?

Amalia baissa les yeux :

– C'était mon amant, dit-elle.

Moineau transpirait des genoux abondamment. Il râla un « Ah ? » imperceptible comme la jeune fille se mettait à lui frotter l'estomac de ses seins.

– Vous êtes chinoise, demanda-t-il ? L'érosion de sa poitrine rendait Moineau nerveux.

– La Chine, continua-t-il brillamment, ça va ?

– Je suis japonaise, rectifia langoureusement Amalia.

Moineau s'écroula, et la lumière s'éteignit sur les petits pieds dorés de la fille. Dans les jours qui suivirent, sa famille défila devant son chevet. Il avait fallu lui clouer les mains au plancher car il s'était doucement gratté la poitrine jusqu'aux os en poussant des cris de plaisir défendu. On en était d'ailleurs presque rendu sur le point de le renier car la maladie commençait à s'ébruiter et en général, les gens hésitent à confier leurs morts à un entrepreneur qui se pèle la poitrine par fétichisme. (voir note au bas) Heureusement un après-midi, Moineau reprit pied sur terre tout à coup et ne parla plus jamais d'Amalia Wing par la suite.

Mais il ne regardait plus la télévision.

Note : Mes lecteurs se souviendront des fameux cas Smith vs Branchey et de Branchey vs Illinois et d'Illinois vs U.S. qui avaient remué l'Amérique en 61. Branchey avait mal embaumé le père de Smith à cause d'une affaire de sexe, et durant l'exposition du cadavre, les bronches de ce dernier avaient glissé par la bouche, étaient tombées par terre et avaient abîmé un tapis de valeur.

Le temps avait passé. L'automne avait été dur : c'est la saison morte chez les croque-morts. Le printemps aussi. L'été, on se noie à profusion et on s'écrase régulièrement ce qui fait qu'on remplit les coffres. L'hiver était venu : les feuilles et les cadavres pourrissaient tranquillement dans la terre, bien au chaud sous la neige. A tous les jours on amenait soit un bébé qui avait avalé du calcium, soit un imbécile qui s'était jeté la tête sur la glace ou un endormi qui avait manqué un virage. Les affaires étaient prospères. Sans compter tous les vieux, à qui on avait prédit qu'ils ne passeraient pas l'hiver et qui, bon an mal an, ajoutaient quelques milliers de dollars au compte de banque de M. Baume et frères. Moineau travaillait 12 heures sur 24.

Un soir, vers 8.30 hres on lui amena un accidenté enveloppé dans la couverture rugueuse de la civière. Moineau jeta un regard distrait sur le visage tuméfié par la conjonction des pneus et de l'asphalte gelée : il y avait là un nez qui donnerait du fil à retordre. Maugréant, il envoya le corps dans la chute à cadavres et se prépara à l'embaumement. Il s'agissait d'abord de nettoyer cette ordure; Moineau déshabilla la femme (c'était une femme) et fut assez surpris de constater qu'elle était jaune. Il transpira un peu des chevilles. Puis il enleva la chemise et vit les deux petits seins : ce cadavre était Amalia Wing ! Il vida une bouteille de cognac et, écrasant son amour impossible, attaqua courageusement la peau gelée.

Heureusement, dans un sens Amalia avait eu la tête écrasée, et de ce fait était méconnaissable, ce qui rendait le devoir de Moineau moins pénible. S'il avait dû sentir le regard froid de la Japonaise de son coeur tombant sur lui, toute action efficace aurait été impossible.

Il avait maintenant – après quelques centaines de baisers passionnés distribués ça et là sur le cadavre – ouvert le corps et se préparait à le retourner pour réparer les fesses. D'un geste brusque il fit sauter l'objet sur le ventre et du trou visqueux tomba une petite boîte rouge grosse comme deux balles de baseball !

Quand Moineau revint à lui, il ouvrit la boîte et y trouva un petit studio de télévision au complet avec des petites caméras grosses comme des billes et des petits spots gros comme des pois.

– Grand Dieu, s'écria-t-il, le canal 14 ! C'est extraordinaire. Ça prenait les Japonais pour inventer un truc pareil !

LA TÊTE MOLLE

Un jour, Edwin Buchanan se rendit compte qu'il avait la tête molle : durant la nuit, une partie de son crâne avait glissé par terre. Il n'en parla pas un mot à sa femme mais de ce jour, porta une gaine autour du crâne.

Les gens trouvèrent la chose indécente : ce qui est important, ce n'est pas surtout ce qu'on montre, mais ce que l'on cache; et un homme avec une gaine sur la tête, ça induisait les enfants en erreur à propos des choses de la vie.

C'est pourquoi Edwin Buchanan enleva la gaine qu'il portait et en fit cadeau à sa femme. A elle, on ne lui reprochait pas d'avoir les fesses molles. Des fesses molles, c'est normal, une tête, pas. D'autant plus qu'Edwin pensait mou.

On peut fort bien mal penser, comme il est permis de ne pas penser du tout, mais avoir devant soi un type à tête molle qui pense mou, c'est fâcheusement inconvenant. Les gens disaient : cet Edwin Buchanan, il a une tête qui ne me revient pas, et ils cessèrent d'adresser la parole à Edwin.

Alors, pour pouvoir vivre dans la société, il profita de l'absence de sa femme et se plongea la tête dans l'empois à chemises. Après quelques petits coups de pouce adroitement appliqués, la tête d'Edwin Buchanan prit l'apparence d'une tête normale, et il recommença à jouer au bridge avec les amis.

Peu à peu, les applications d'empois s'espacèrent jusqu'à ce qu'enfin sa tête devienne comme celle de tous les autres : il était guéri.

Ce n'est que plus tard qu'Edwin Buchanan comprit : ce n'est pas sa tête qui était trop molle, mais celle des autres qui était trop dure.

Montréal,
mars 1967.

ANDRÉ-PIERRE BOUCHER

LE ROMAN DE XAVIER GRIS

UN MATIN DE SEPTEMBRE

NOUVELLES

ANDRÉ-PIERRE BOUCHER — Né à Montréal. Trente ans. A publié trois recueils de poésie: *Fuites Intérieures* (1956); *Matin sur l'Amérique* (1959); *Chant poétique pour un pays idéal* (1966). Au théâtre, il fait jouer en 1958 sa première pièce: *Les Embardées,* au Festival Dramatique. Des nouvelles: *Mon frère l'esseulé* (Écrits du Canada français, 1961); *Happy Birthday* (*Mercure de France,* Paris, 1962); six nouvelles à la revue *Chatelaine.* Prix de la nouvelle en français, avec *Evelyne-de-la-mer,* au Saturday Night de Toronto, 1965, Publications diverses sur la parapsychologie: *L'astrologie et vous* (1965), *Ces mains qui vous racontent...* (1966), *Votre destin par les cartes* (1966), aux Éditions du Jour.

LE ROMAN DE XAVIER GRIS

– 89,88,87,86,85..
77,76,75...
73...
27,26,25,24,23...

Il s'arrête.

Son réflexe-fatigue, comme il se dit. Profond soupir. Puis il reprend sa montée.

– 17,16,15...

Le palier du quatrième. Encore un étage. Il consulte sa montre : six heures moins trois. Le soir. Quelquefois, six heures moins deux ou une, mais rarement. Et cela l'attriste beaucoup. Fait rare, heureusement. Evidemment, il sait bien que cela n'a aucune importance qu'il soit moins six heures ou passé, ou... non, car ce n'est là qu'un jeu pour oublier les cinq étages qu'il doit gravir avant d'arriver chez lui.

Et du même coup, oublier cet immeuble vétuste et malodorant, à peine entretenu par une concierge ivrogne, maussade et oisive qui semble le regarder toujours aller et venir avec reproche (coupable de quoi ?) Parce qu'il est toujours seul et discret ? Pouah !

Aussi, oublier ces murs croulants, salis, bruns et lézardés par le temps et ces mauvaises ampoules enfumées – chiures de mouches – et qui endeuillent les plafonds mal plâtrés des paliers. Oui, oublier. Oublier ces portes louches qui camouflent ses pires ennemis : tous les autres locataires, petites gens à l'oeil terne et non moins inquisiteurs, qu'il feint, derrière son regard myope, d'ignorer au passage. Oublier, oublier... Ce monde sans âme que les circonstances incontrôlables ont mis en travers de sa route présente. En attendant...

Enfin, le palier du quatrième. L'appartement de Mademoiselle Samour. Alberta Samour. L'instant où le coeur lui galope dans la tête. Coups de poing de feu qui lui martèlent les tempes. Il étouffe. Chaque fois, la même interrogation : devrait-il sonner ? Depuis

sept ans qu'il habite l'immeuble, il n'a pas encore osé. Devrait-il, cette fois ? Il relit sur le carton blanc apposé sur la porte :

« Mademoiselle Alberta Samour.
Psychologue-Conseil
Etudes graphologiques.
Sur rendez-vous. »

Ne pourrait-elle pas l'aider à se défaire de toutes ces angoisses qui l'habitent et lui font (parfois) une vie impossible ?

La réputation de Mademoiselle Samour n'est plus à faire. Tout le quartier s'adresse à elle. On vient de plus loin. Clairvoyante, bonne conseillère, compréhensive et discrète. Silence absolu. Que faire ?

Mais Xavier a peur. Lorsque de malheur il croise la demoiselle, dans l'escalier ou chez la concierge, il se donne l'impression d'une souris guettée. Se sent cloué sur place. Pour sûr, ce n'est qu'une impression — qu'il sait fort bien dissimuler, d'ailleurs — en homme éduqué qu'il est — mais ce qui lui devient pénible, c'est d'imaginer les petits yeux noirs et scrutateurs de la personne, braqués sur lui le pénétrer jusqu'aux régions les plus profondes de son être. Cette femme doit savoir. Tout savoir. Et il prend peur. S'il fallait qu'elle sache que...

Même à cet instant, ne se trouve-t-elle pas derrière la porte, espérant sournoisement le coup de sonnette ? Evidemment, il ne faudrait conclure des rares fois où elle s'apprêtait (paraît-il ?) à sortir, juste au moment où il passait. Bien sûr, mais...

Et c'est en courant presque, aveugle d'émotion et sentant derrière lui les petits yeux noirs le poursuivant, menaçants et moqueurs, que Xavier s'engouffre dans le dernier escalier.

4,3,2,

89...

Sauvé ! Encore ce soir, il y a quatre-vingt-neuf marches. Depuis le hall d'entrée jusqu'au palier du cinquième. Quatre-vingt-neuf marches bien sonnées, comptées avec certitude. Malgré les émotions du quatrième et toutes les pensées qui l'assaillent durant le trajet. Ouf ! Car, Xavier ne s'est jamais tout à fait remis de ce jour — il y a quatre ans — où il en compta quatre-vingt-huit. Cela prit l'allure d'une catastrophe. Il en fit longtemps des sueurs froides et il avait failli, ce soir-là, redescendre pour refaire le

compte. Il n'en fit rien, bien sûr, mais l'idée l'obséda. Il en rêvait même la nuit. Devenait-il fou ? Ce fut à partir de ce moment qu'il songea d'aller consulter Mademoiselle Samour.

Fort heureusement, cet incident fâcheux n'eut lieu qu'une fois. Et depuis – deux ou quatre fois le jour, selon le cas – il retrouvait ses quatre-vingt-neuf marches. Pas de quoi s'alarmer, voyons . . .

Dès lors, cependant, il en conclut, qu'un jour ou l'autre, par un autre fait tout aussi anodin sa vie, enfin, pourrait prendre une direction nouvelle. Une sorte de changement radical. Alors, il surgirait de l'ombre, lui, le petit professeur méconnu et méprisé. Alors . . .

Rien ne s'était encore produit depuis ces quatre ans et il allait se demander si ce commencement d'espoir ne serait pas une dangereuse utopie. Devrait-il aller consulter Mademoiselle Samour ? Il ne s'agissait, sans doute, que d'attendre. L'événement espéré surviendrait bien. A l'instant le plus inattendu.

Ainsi, durant des années, machinalement, on s'habitue à faire et refaire les mêmes gestes et choses et un jour, crac ! cette façon d'être trouve une autre signification et l'existence entière d'un homme s'en trouve changée. A jamais . . . Alors, les gens qui le regardent vivre avec mépris et indifférence, en demeurent stupéfaits. Croient-ils donc (et de quel droit ?) qu'il ne se passe rien d'exceptionnel derrière le visage clos de celui qui se tait ? C'est à voir.

Eh bien, ils verront. Ils verront, lorsqu'il aura surgi de l'ombre, ce qu'il y avait de richesses intérieures en son âme triste et mal aimée. Au collège où il enseignait; en sa lointaine et morne famille de province; ici, partout . . . Ils verront.

Xavier s'en veut un peu à se surprendre de rêver de la sorte. Cela semble aller à l'encontre de cette personnalité de taciturne qu'il se plaît à pavaner : regard voilé derrière les lunettes, cravate sombre sur chemise immaculée, en costume gris toujours – oui, il s'en veut un peu. Mais ne serait-ce point là une manière – comme une autre – de se représenter en couleurs d'espérance, ce noir génie qui sommeillait en lui ?

Six heures du soir aux horloges de la ville. S'il arrive à Xavier d'être retardé par la cohue inévitable des heures de pointe, il se fait triste et s'arrange pour s'éterniser quelque part, au coin d'une rue ou dans un square, enfin de bien entendre les coups espérés.

Par contre, si – et cela est souvent le cas (tant il est ponctuel avec lui-même) – il se trouve à la maison, un peu avant l'heure, il reste sur le palier, feignant de chercher sa clé dans ses poches ou son porte-documents. Il attend...

Alors, viennent six heures. Il respire profondément. Il place la clé dans la serrure et tourne. Le plus minutieusement possible. Comme se donnant l'impression que quelqu'un puisse l'attendre à l'intérieur. Au fait, il n'y a personne et il n'en doute point. Mais après tout, puisque cela l'amuse de se créer cette petite illusion ? – bien inoffensive – qu'on puisse l'espérer au-delà de cette porte qu'il sait pertinemment avoir fermée à double tour, au départ du matin ?

Il n'oserait en parler à personne. Les gens manquent à ce point d'imagination qu'on le traiterait certes de fou en puissance ou quelque chose du genre. Pensez donc, lui, l'homme qui paraît être la logique et la précision même, s'amuser au piège de la fantaisie !

Mais qui sait si un jour, cependant... Enfin, si jamais... Cela pourrait bien lui arriver à lui comme aux autres ? L'imprévu.

Il s'ingénie à l'avance à se composer ce masque, sans étonnement, qu'il emprunterait pour la circonstance. Xavier « se » sourit. Un peu et il va frapper à la porte, pour voir si... Surtout pas. S'il fallait ?

Ainsi commence le roman de Xavier Gris. Ce roman qu'il prépare depuis des années et qui sera, sans doute (sans doute aucun) le livre qui le fera surgir de l'inconnu et le révélera au monde entier.

C'est ainsi. Un soir d'octobre, pareil à ce soir, un jeune professeur de trente-cinq ans – triste, correct et distingué – pareil à lui – solitaire et génial; ce jeune professeur, en rentrant, trouve quelqu'un l'attendant au-delà de ses murs.

Et toute sa vie s'en trouve bousculée. A jamais transformée...

LE ROMAN DE XAVIER GRIS

Le titre, à lui seul, l'exalte et l'enchante. Et c'est avec une joie mal dissimulée que chaque soir, il retrouve, bien à sa place sur la table de travail, le cahier laissé ouvert sur les mots de la veille. Ce cahier du chef-d'oeuvre futur. Xavier en frémit. De bonheur anticipé.

Dans quelques minutes, il va se remettre à la tâche. Il allume une cigarette et se laisse choir dans un fauteuil, en contemplant les murs aux rayons chargés de livres : sa bibliothèque. Il rêve. Quelques mois encore de labeur et de patience et son nom – son nom à LUI – trônera parmi les illustres qui se trouvent là, comme ses seuls amis. Comme il va se sentir à l'aise avec eux.

Son premier livre. Fruit mûri de son expérience d'homme et de sa solitude inhumaine. Son premier livre. Il faudra la robe en maroquin aux titres éclatant en lettres or. Son nom au-dessous. Ah ! justice.

Pour le moment, Xavier Gris rêve. Mais tout à l'heure, après dîner, il sera là, installé à sa table, la main un peu nerveuse cramponnée au stylo; encore noire, évidemment. Cette main qui va poursuivre, fidèle esclave de son cerveau unique, le chef-d'oeuvre de demain.

En attendant, Xavier rêve. Dans cette tombée du soir qui choit en silence sur les toits de la ville. En octobre. Petite éternité uniforme, grise du ciel et des choses, qui pénètre – à pas de loup – dans l'obscur petit appartement.

Xavier Gris rêve...

Et voici que défile le cortège de la célébrité future : éditeurs affairés du « prochain livre »; journalistes indiscrets et photographes à l'affût; messieurs hébétés d'émerveillement et dames en robe-cocktail, souriantes : lecteurs tous assidus et chasseurs de dédicaces. Grands dîners. Réceptions. Société mondaine, futile et accaparante, qu'il faudra (hélas!) commencer de fuir après l'avoir longtemps, si longtemps convoitée. Et redoutée. C'est ainsi. Ah ! Gloire, quand tu nous tiens...

Faisceau ambre-doux de la lampe qui éclaire l'espace vital nécessaire à l'illumination. Penché à sa tâche, le stylo à la main, Xavier va écrire.

Chaque fois, il se félicite de n'avoir pas été frapper à la porte de Mademoiselle Samour. Elle lui aurait certes nui en le voulant trop comprendre. N'aurait-elle pas empêché l'éclosion de son génie créateur ? Xavier se congratule de posséder, somme toute, tant de courage devant la vie et ses angoisses propres : fantômes nécessaires et familiers à son oeuvre.

Quelque chose pareille à de grands courants intérieurs de bonne nervosité le secoue et l'envahit tout entier. Narcose de sa force créatrice. Xavier pressent « qu'il va pondre » : le chapitre décisif

et la suite viendront d'eux-mêmes. Il consulte sa montre. Il approche davantage la chaise de la table. Il est heureux.

Au roman comme à la vie, c'est la phrase première qui coûte le plus.

En somme, il ne s'agit que de savoir présenter – habilement – le personnage antagoniste qui partagera avec le principal acteur du drame, les quelque trois cents pages du roman. Jusqu'à la ligne finale, le choc-suspense du chapitre dernier qui explique tout. Evidemment, un personnage tout à l'opposé de l'autre, du professeur taciturne. Il faut... Il faudrait...

Un jeune homme par trop imbu d'idéal, exubérant et fougueux, crinière en désordre – espoir en tête et jeunesse au corps – : type idéal de la victime. Le faux-fort qui mettra en évidence la fausse-faiblesse de l'autre.

Cela, d'ailleurs, est juste et raisonnable, car c'est l'autre, le « vieux-jeune » professeur qui devra triompher. Ce que les jurés comprendront lors du procès. Car n'est-ce pas plutôt lui, le génie tout de silence et d'attente, qui saura s'imposer, enfin ! à la face du monde ? Après tant d'années d'humiliation et de travail acharné ? Depuis ce soir fatidique – il y a quatre ans – des quatre-vingt-huit marches ? Oui, ce sera le triomphe de Xavier Gris : prouver au monde – mais de ce fait le prouver avec justesse – (et là réside, selon lui, la difficulté unique du roman) que le génie atteint souvent les comme lui : ces grands bafoués silencieux de la vie quotidienne.

Ce sera donc le roman de la patience triomphante.

Xavier se concentre. Il consulte ses notes. Il va enfin écrire. Et relit le titre.

LE ROMAN DE XAVIER GRIS

Chaque automne en retour tandis que les feuilles roussies, après les averses, commençaient de tomber, l'Allée au Bois qui traversait le parc de..., voyait cheminer un homme, pas très grand, raide dans ses costumes impeccables, de couleur sombre, et chemise immaculée. Le porte-documents sous le bras. Ponctuel et grave, le matin vers huit heures trente. D'un pas ralenti, presque celui du flâneur – mais qui n'oserait s'attarder, le soir. Osant à peine regarder de ci et là. Il eût sans doute ressemblé à tous les autres

passants qu'il croisait, c'est-à-dire qu'il eût paru aussi anonyme qu'eux – malgré son allure exagérément effacée – mais il portait sous le masque un je ne sais quoi de désolé, voire de tragique, de sorte qu'il finissait pas se distinguer du commun.

Toute son attitude devait témoigner des pensées troubles qui l'habitaient. Quelque chose en lui l'avertissait qu'il ne devait – ne devrait – jamais être comme tout le monde. Se sentant volontiers exclu. Tantôt s'en désolant, tantôt s'en glorifiant selon l'humeur du moment. En tout cas, le persuadant que quelque destin encore obscur viendrait à sa rencontre à un tournant éventuel et décisif de son existence.

Vers sept heures quinze du soir. Xavier émerge des profondeurs du rêve. Il se lève et marche vers la fenêtre. La nuit est là, installée comme une présence amie. Qui l'attire. Regards clos des réverbères. Ombres furtives surgissant et s'évanouissant dans le prisme restreint des lumières. Lente chute des feuilles. Ça et là, les lueurs fausses et tremblotantes des néons. Au-delà des volets clos, les fenêtres allumées dans le noir. Faisceaux de lumière comme des couteaux découpant des morceaux de nuit.

Il tire les tentures et revient sur ses pas. Il prend son imperméable et se dirige vers la porte. La referme et tourne la clé dans la serrure, précautionneusement, et s'en va, presque sur la pointe des pieds.

25,26,27...

Pourvu qu'il ne rencontre personne. Passe vite le palier du quatrième. Comme il voudrait déjà se trouver dans la rue. Enfin, le deuxième. Ouf. 6,5,4,3. 2... Enfin, le rez-de-chaussée.

Pourvu que la concierge ne soit pas aux aguets, comme d'habitude. Voilà le porche. Il pousse le bouton de la porte. Bzzzzz. Ce sale petit bruit l'énerve toujours comme s'il devait avertir, chaque fois, tous les autres locataires de ses allées et venues. Zzzz...

Et la rue ! La liberté. Traverser tout de suite. Prendre une rue transversale. Fuir, fuir. Reprendre son souffle. Oh ! liberté retrouvée.

– Quatre-vingt neuf marches. Bien comptées.

Donc, aucun malheur en perspective. Xavier est presque heureux !

Ce fut un soir d'octobre, par le train d'arrivée en gare, vers sept heures dix, qu'il débarqua. Il avait quelque dix-neuf ou vingt ans et il s'amenait à la ville pour suivre de vagues cours à l'Ecole des Beaux-Arts. Prétexte, cela va de soi, pour échapper à l'isolement de sa province et permettre ainsi à sa jeunesse de s'épanouir et de vivre pleinement sa vie.

Dans une main, il tenait sa petite valise – espoir en tête et idéal au coeur – et sous l'autre bras, son grand cartable à dessins. En poches, peu d'argent. A peine pour subsister quelques jours : une semaine ou deux, selon. Ne s'en inquiétait pas trop, pour l'instant. Il se débrouillerait.

A le voir ainsi, hésitant, debout au milieu du quai, on devinait qu'il ne savait trop que faire. Que rien ne le pressait ou devait l'attendre. Ses projets étaient tout aussi indécis. Pour ce soir, il prendrait sans doute une chambre à l'hôtel. Demain, on verrait...

Malgré les heures interminables passées à bord du train, l'énervement du départ et la nuit d'insomnie qui l'avait précédé, il ne ressentait aucune fatigue : trop heureux de se trouver enfin en cette grande ville dont il rêvait depuis des années. Il se sentait jeune, libre et disponible. Ainsi en est-il souvent lors d'une première arrivée dans une grande cité. L'émerveillement l'emporte sur l'inquiétude; la sensation d'un monde nouveau, riche d'imprévu, masque l'isolement qui nous cerne et nous guette impitoyablement et dont les atteintes sournoises se font sentir plus tard, au fur et à mesure de l'habitude. Mais on verrait demain...

Chaque geste et seconde sont autant de signes, pour l'instant, de cette liberté tant espérée et devenue possible et l'on sent le besoin d'en savourer toute l'importance. Les visages pourtant étrangers des autres voyageurs ont quelque chose de connu et l'on croit retrouver en chacun les signes d'une même destinée. La grande ville. L'aventure. La liberté.

Demain...

Dans son carnet d'adresses, il avait noté quelques noms de vagues cousins, qu'il pourrait aller voir à l'occasion. Amis et relations de famille. Une ou deux lettres de recommandation. Mais, au départ, il était bien décidé à se débrouiller tout seul.

Et comme il avait faim, il se dirigea d'abord vers le buffet de la gare.

Pour la suite, on verrait plus tard.

– Monsieur voudrait-il un dessert ?

– Non, merci. L'addition, s'il-vous-plaît.
– Bien monsieur.

Il regarde s'éloigner la serveuse. Allant à d'autres tables, passant au bar, déposant des plats vides, en rapportant d'autres, griffonnant des chiffres sur un bloc, amassant l'argent. Puis, son regard se pose sur le garçon derrière le comptoir, à la caissière dans sa cage de verre, comptant et alignant des billets et des additions. Puis, les autres consommateurs, par petits groupes ou solitaires. Les néons blafards qui jettent une lumière anonyme sur les murs rose-beige, flanqués de leurs pans de miroirs effrontés. Près de la porte, un garçon jouait frénétiquement au billard électrique. Et l'infernal bruit de la machine se répercute – sarabande de bruits métalliques parmi les conversations animées et les visages clos. Tout cet univers sans profondeur. Chacun agissant avec automatisme, bien à l'aise dans ce flot de paroles plus ou moins banales, de sourire et de gestes usuels, sans gravité. Ordinaire, quotidien et normal.

Et ceux qui entrent ou sortent, hésitent un peu ou se dirigent en toute hâte vers une table quelconque. Tout ce ballet mené selon les règles de la vie quotidienne.

Et lui qui observe toutes ces scènes comme au travers d'un prisme. Tout se meut autour de lui sans qu'il puisse vraiment y participer. Choses et gens toujours éloignés de lui et s'éloignant dès qu'il s'en approche. Lui-même, nébuleuse solitaire et vagabonde se mouvant en son propre univers intérieur. Toujours ramené à ses dimensions propres. Les milieux qu'il côtoie – autrefois la famille, au collège où il enseigne, ce soir en cette brasserie-restaurant – lui paraissent toujours issue d'une source analogue : couler d'un moule identique.

De mystérieux liens de parenté (et il avance le mot psychologique) sont noués de la serveuse au garçon du comptoir, à la caissière, aux gens attablés.

Ce monde semble avoir les mêmes préoccupations, la même faim, les mêmes fatigues, les mêmes désirs. Et tous passent sans le voir, indifférents à sa condition d'homme seul, ignorant et n'ayant cure qu'il les observe et les juge.

Il se penche sur les feuillets qu'il vient d'écrire et relit : « Ce fut un soir d'octobre, par le train d'arrivée en gare, vers sept heures dix, qu'il débarqua. Il avait quelque dix-neuf ou vingt ans et il s'amenait à la ville pour suivre de vagues cours à l'Ecole des Beaux-

Arts. Prétexte, cela va de soi, pour échapper à l'isolement de sa province et permettre ainsi à sa jeunesse... »

C'est raté. Ça ne colle pas. D'un long trait profond et rageur, il annule la feuille. Le stylo crache sous la pression, une grande flaque d'encre noire. Impossible que son personnage surgisse d'une manière aussi simpliste. Il se sclérose dès ses premiers mouvements et il paraît impossible de le faire mouvoir.. Un personnage entre spontanément dans l'action et s'y incorpore souvent, à l'insu même de son créateur. L'y forcer équivaut à un défi, perdu dès le départ.

Xavier n'est pas dupe de sa méprise. Il cherche donc une autre issue. Ou, si l'on préfère, une autre entrée.

Pour ce soir encore, Xavier se désespère de ne pouvoir assembler – équitablement – tous les morceaux épars, tel ceux d'un puzzle, qui forment les éléments essentiels du roman qu'il prépare.

Tout à recommencer. Devrait-il abandonner la partie ? Devrait-il se condamner à n'être qu'un petit professeur obscur de littérature ? Et...

– Voilà l'addition, Monsieur.

Il paye aussitôt et se hâte de quitter cet endroit infâme et étouffant. Un instant, il s'arrtêa près du garçon jouant au billard électrique.

– Encore une partie gratuite. Et j'ai la loterie !

Extraordinaire pour Xavier que ce garçon, pris dans la frénésie du jeu et devinant une présence à ses côtés, puisse lui adresser la parole aussi... aussi spontanément.

– Vous voulez jouer ? J'ai deux parties. Allez...

– Non, merci, je...

Et il quitte précipitamment. Xavier n'a jamais pu se décider à jouer à ces sortes de choses. A rien d'ailleurs. Non, pas lui. Il ne se leurre pas : c'est signe de son incapacité de participer à tout mouvement collectif.

– Vous voulez jouer ?

Il envie pourtant ceux qui peuvent. Leur conférant un pouvoir, quasi-surnaturel de pouvoir s'exhiber ainsi, gagnant ou perdant, en public. Esclave de manettes et d'une boule de métal, les conduisant à leur guise. Et ces chiffres qui s'allument dans une pétarade de bruits secs, de sonneries, de bourdonnements électriques. Sous le regard narquois de grossières images de pin-up aux seins débordants et de têtes de clowns grotesques. Pouah ! Quelle misère...

Lui ne peut pas. C'est tout. Il suffoque. Il a hâte, à présent, de se trouver loin d'ici. Loin de tout ce monde agglutiné dans sa bêtise. Loin . . .

— Deux parties gratuites. Vous voulez jouer ?

Ces mots résonnent en lui avec une dure insistance. Ainsi donc, on s'était adressé à lui ? Non pas à lui, mais à sa présence qui se trouvait là. Phrases banales. Phrases banales, soit, mais qui permettent souvent d'engager le dialogue. Phrases-prétextes. Loi de ce vaste va-et-vient de l'univers entier. Plus tard, dans son journal intime, il aurait pu écrire : « Victoire. On m'a offert de jouer une partie de billard électrique. Cela a permis d'engager la conversation avec l'inconnu. » Et il imagine la suite des événements. Un être nouveau entre dans son existence. Etc. Mais il aurait pu écrire aussi :

« Pour la première fois, j'ai accepté, sur l'invitation d'un jeune inconnu, de jouer une partie de billard électrique. Phrases banales. Conversation de circonstances et à bâtons rompus. Aucune importance. Temps perdu. Etc., etc. »

En somme, il aura encore une fois, de justesse, échappé à la médiocrité. Il s'en félicite presque.

Il aurait préférer, à sa manière, une tout autre manière d'aborder.

— Ecoutez-moi un peu. Je voudrais vous parler. Parler avec vous. Je suis seul. Racontez-moi quelque chose. Parlez-moi de vous. Dites . . . Ignoble sensation de son impossibilité de communiquer. Mais après coup, toujours.

Il aurait dû s'attarder, prendre un verre pour faciliter l'entrée en communication. Parler de tout et de rien, féliciter ce garçon sur ses gains. Quelque chose, quoi !

C'était un garçon d'allure simple, pareil à beaucoup de garçons de son âge. Dix-neuf ou vingt ans. Les mèches blondes. L'air bon enfant. Habillé correctement d'une veste de daim, mordorée, un pantalon gris. Une façon de sourire, un peu timide, qui prolongeait l'enfance. Certes, une grande parenté avec son personnage du roman.

Maintenant, Xavier se souvient qu'à la brasserie, ce garçon solitaire, tout occupé à son billard électrique, semblait s'isoler des autres. Point à mettre à son acquis. Oh ! il aurait dû l'aborder. Aurait dû . . .

– Car, il faut bien que son personnage naisse quelque part ? Le train, la gare, le premier dépaysement devant l'inconnu, offre l'éventualité d'une mise au monde spontanée, d'un commencement...

Mais les personnages ne choisissent pas leur lieu d'entrée en scène. Ils y sont comme de tout temps.

Que faire ? Devrait-il retourner sur ses pas ? Reprendre ostensiblement sa place près du billard. Enchaîner sa réponse – son acquiescement – à participer au jeu. Abolir ces dix minutes de réflexions et d'interrogation qu'il vient de connaître. Il faudrait...

Solitude. Incommensurable solitude.

Maintenant, la pluie. Lente, douce pluie d'octobre qui tombe sur la ville comme une petite éternité limpide. Pluie, pluie... Ce rideau d'eau qui cerne les visages. Présence humide et insinuante. Les rues renversées dans les rues. Des ruisseaux, miroirs troublés qui charrient les lumières noyées, des flaques qui éclaboussent au passage. Et il s'en alla, longtemps, marcher du côté de la nuit.

LE ROMAN DE XAVIER GRIS

Ce fut vers sept heures du soir – en octobre – qu'il arriva enfin. Chevelure blonde aux mèches en désordres, au regard timide et crâneur à la fois. Dans une main il tenait sa petite mallette de voyage, son cartable à dessins sous l'autre bras et porteur d'une lettre de la part de sa mère, destinée à Monsieur Gris, dont elle était l'amie par la famille. « – Monsieur Gris est très gentil et bien élevé. Une probité à toute épreuve. Il saura te guider, etc., etc. »

Discrètement, il frappa trois coups à la porte de vieux bois vert.

Puis des pas se firent entendre à l'intérieur. Une main nerveuse tournait le bouton et dans l'entrebâillement de la porte un homme parut. Trente-quarante ans, petit, correct et démesuré par les jeux d'ombre et de lumière diffuse. Il souriait. Jamais de toute sa vie, le garçon ne devait oublier ce sourire. Exsangue, presque monstrueux, laid surtout et cachant mal une joie incompréhensible. Oh ! ce sourire..

– Je vous dérange peut-être, Monsieur. Je...

– Mais, non euh... j'écrivais... mais... Enfin, je... Entrez...

Mademoiselle Samour releva la tête et rajusta ses petites lunettes. Elle jubilait. Un photographe s'affairait. Des journalistes prenaient des notes. Les voisins de palier sortaient de leur antre et venaient pour mille et un prétextes. Enfin, il se passait quelque chose !

– Vous habitiez la maison, Mademoiselle. Et vous êtes psychologue. Qu'en pensez-vous ?

– J'avoue que... sous des dehors très corrects, il me paraissait... disons... un peu bizarre. Pas comme tout le monde. Je crois, à mon humble avis, qu'on devrait le soumettre à un examen mental. Seul un psychanalyste...

Le *Journal du Soir* qui, le premier s'empara de l'affaire, racontait à peu près ce qui suit :

« Le jeune Martin Lussier habitait chez le professeur Gris depuis deux mois. Les rapports entre les deux hommes semblaient cordiaux et honnêtes. L'enquête n'a révélé aucune anomalie de nature suspecte ou autre. La tentative d'étranglement n'aurait donc aucun motif justifié. Cette tentative eut lieu durant le sommeil du jeune homme. Cependant, il s'éveilla à temps et la lutte et les cris qui s'ensuivirent alertèrent les voisins et la police arriva sur les lieux quelques instants plus tard.

Les jours qui viennent nous fourniront sans doute plus amples détails sur cette ténébreuse affaire. Le jeune Lussier n'a pas voulu porter plainte. »

Dernière heure : Maître Maurice Gascon accepte de prendre la défense du professeur Gris. Il ajoute : « Je le défendrai car je crois au Diable. »

Plus tard : « Emile-Xavier Gris, professeur de trente-cinq ans qui tenta d'étrangler un jeune protégé de sa famille, sera sans doute convaincu d'homicide involontaire. Passible de dix ans d'emprisonnement. »

Plus tard : « Le procès d'Emile-Xavier Gris n'a apporté aucun éclaircissement sur sa tentative d'étranglement de janvier dernier. Il n' a pu expliquer les mobiles qui l'ont poussé à agir de la sorte.

Il a été condamné à huit ans d'emprisonnement avec sursis. L'affaire est close. Le mystère subsiste. »

Durant sa longue captivité, Xavier Gris s'estima heureux qu'on ne découvrît pas le cahier aux quelques lignes griffonnées sous le titre. Et les quelques notes qui l'accompagnaient concernant le roman. Ces lignes qu'il s'était – enfin – mis à écrire au moment où le jeune homme avait frappé à sa porte. Car, sans cette visite importune, il aurait pu écrire ce chef-d'oeuvre qu'il mûrissait et chérissait depuis tant de temps. La réalité dépassant toute fiction, il n'avait – durant les semaines qui suivirent – que vécu ce qu'il s'apprêtait à imaginer.

Lui-même n'en fit mention durant les interrogatoires et le procès. Et ne fit rien pour se défendre. L'aurait-on compris ? Que non ! Un personnage imaginé en fonction d'une histoire toute littéraire et qui surgit par trop brusquement dans l'existence de celui qui le rêve, est toujours un élément perturbateur, dangereux et qu'il faut abattre pour assurer sa propre délivrance et permettre au chef-d'oeuvre de voir jour.

Il préféra ces huit années de détention qu'on lui infligeait plutôt que l'asile où l'on tenta, d'abord, de le placer. Son silence, sa dignité, son économie de parole et son incroyable logique lui évitèrent cet affront.

Car il n'était pas fou. Lui, le savait bien. Il n'était qu'un homme comme les autres. Un homme qui voulut échapper à la médiocrité, à la grisaille du temps et à la routine des jours.

C'est tout.

Palavas-les-flots, (Hérault), hiver 1963.
Paris, printemps 1965.

UN MATIN DE SEPTEMBRE

Il piétine. Tourne en rond. Refait pour la troisième fois le tour du pâté d'immeubles. N'arrive pas à se décider. Il faudrait, pourtant, qu'il se décide. Enfin, il se dirige vers la grande porte d'entrée et pousse les battants de verre et métal qui pivotent sur eux-mêmes et le projettent dans le hall lumineux. Il est huit heures moins cinq.

Puis il se dirige – tâchant de paraître aussi calme que possible – vers l'un des ascenseurs. C'est ici, au dix-huitième étage, qu'il a ses bureaux. Des fenêtres, on voit la ville. Toute la ville. Depuis les quartiers fashionables, nichés à flanc de montagne, jusqu'au fleuve plus loin, avec son port animé de bateaux venus du bout du monde, ses îles de plaisance et ses ponts géants comme suspendus en plein ciel. Le quartier des affaires et plus bas, vers l'est, celui des pauvres et des gens moyens. Usines et gratte-ciel. Eglises aux clochers vers les nuages. Bars et néons. Une grande ville d'Amérique du Nord. Sa ville. Témoin de sa réussite. Fruit de son labeur et de son courage, cette ascension dont il était fier. Si fier. Enfin . . .

Il est très nerveux, ce matin. Il se donne même l'impression d'être un voleur. Chez lui. Drôle, n'est-ce pas : se donner l'impression de se voler quelque chose à soi-même !

Il consulte sa montre : huit heures. Met la clé dans la porte et entre. Se dirige vers le tiroir central de son bureau, dans son cabinet de travail. L'ouvre. Les yeux presque fermés pour échapper à cette panique qui lui monte dans la gorge. Cherche des mains. Là . . . Compartiment secret. Tire. Il trouve. Et il glisse l'objet dans la poche intérieure de sa veste. Va sortir sur la pointe des pieds. Comme un voleur !

Sans prendre le temps – comme d'habitude – de contempler les murs de son bureau. Du blanc. Des carrés orange. Des fauteuils turquoise. Vrai bijou, quoi ! On voit de suite que c'est là le bureau d'un grand architecte. Ecrit sur la porte : lettres noires sur plaque de cuivre :

Jean-Frédéric Beyle
Architecte-Paysagiste
Décoration.

Il referme la porte. Ravale sa salive. Se dirige avec hâte vers l'ascenseur. Pas vu ? Tant mieux ! S'effrayait surtout à l'idée de rencontrer sa secrétaire, Mademoiselle Lanthier. Justine. Elle a l'exécrable manie d'arriver avant l'heure. Beaucoup trop dévouée. Cela risque de devenir compromettant.

Enfin, il sort de l'édifice. Il a eu chaud ! Il est huit heures treize.

A présent, il va se calmer un peu. Et dans la rue, il ralentit son pas. S'en va flâner un peu dans le parc.

Jean-Frédéric Beyle. Trente-huit ans. Grand. Mince. Les tempes grisonnantes. Belle allure. Celle d'un gentleman d'autrefois qui saurait porter le costume d'aujourd'hui. Coupe italienne. Souliers noirs, effilés. Mise impeccable. Précision du geste. Avec un rien de froideur. Jamais guindé. Un regard acier bleu où pointe une certaine ironie. Plaît beaucoup.

Revenu annuel, enfin ce qu'il déclare aux fiches de l'impôt, dans les six chiffres. Voiture noire – effilée – qui lui convient. Le cottage anglais, étranglé de fleurs et d'arbres, dans l'un des quartiers les plus chics de la ville. Plus, cela va de soi, le chalet d'été et des vacances (en hiver, évidemment) au Mexique ou en Floride. L'homme arrivé, quoi !

Et qui, fait inusité pour un homme arrivé – et si occupé – trouve le temps d'aller au théâtre – des comédiens surtout; au cinéma, par habitude – les westerns; et de lire. Des policiers, bien sûr. Parlez-lui de Simenon. L'a tout lu.

Ah ! oui, il est marié. Une femme charmante et spirituelle, épousée (quoi qu'on en dise) par amour. Issue de la meilleure société. Porte des coiffures ravissantes, distinguée, et s'habille chez les plus grands couturiers. Le couple idéal !

Huit heures trente. Mademoiselle Lanthier, la secrétaire, est déjà installée derrière son bureau. Vient-elle d'arriver ? ou bien fut-elle toujours là ? Fait tellement partie du décor. Petite et correcte dans ses tailleurs gris et toute effacée derrière ses grosses lunettes de myope. Jolie ou pas ? Qui sait ? Plutôt genre exagéré-

ment discret qui pense connaître son cher patron comme si elle l'avait tricoté. L'ayant de toujours aidé, secondé, encouragé. Elle se doit beaucoup !

De service depuis treize ans, elle assista au début du patron. Lui alors jeune homme, dans le petit bureau sombre de la rue du Fleuve. Et c'est avec lui qu'elle a gravi les échelons des années et du succès, pour aboutir, finalement, au dix-huitième de cet édifice moderne.

Le triomphe de Jean-Frédéric Beyle, c'est aussi le sien. Et qu'on n'aille pas s'imaginer des « choses » qui n'existent pas. C'est cela, le dévouement !

Vers neuf heures, il va entrer : son patron. Justine adore vivre à l'avance cette demi-heure qui la sépare du moment où elle va entendre la main tournant le bouton de la porte. Plus tard, elle ira commander les cafés, en bas. N'en demande pas d'avantage pour être heureuse.

Pour l'instant, elle prend les messages téléphoniques et les appels qui ne sauront tarder. Rendez-vous. Entrevues. Offres et demandes. Quelle journée bien remplie, en perspectives ! Justement, le téléphone sonne :

– Allô ! Mademoiselle Lanthier ? Ici, Frédéric Beyle.

– Oui, patron. Bonjour Mons...

– Je ne rentre pas ce matin.

– ...

Raccroché. Comme il avait la voix fausse ! Justine dépose lentement le récepteur. Elle a froid dans le dos. Drôle d'appel !

Dix heures du matin. Jean-Frédéric Beyle n'y tient plus. Il va régler son compte et tirer l'affaire au clair. Sa femme le trompe. Il en possède toutes les preuves nécessaires. Il faut en finir.

Meurtri jusqu'au plus profond de son être, humilié, sa vie semble se défaire comme une chose inutile. Mais, parce qu'il est bien élevé et homme du monde – surtout – il tâche de se dominer et de ne pas pleurer.

Il ne trouve pas la force de prendre sa voiture, stationnée en face de l'immeuble et il va héler un taxi pour rentrer chez lui.

Il fait un beau jour de septembre. L'été s'éternise en douceur et les arbres ont commencé de tourner au roux. Un soleil oblique,

basculé par l'équinoxe d'automne, pose des gants de lumière or sur les gazons. Quelque chose dans l'air qui donne envie de chanter. Non, de fredonner.

Automne. Saison du sourire et des murmures. Matin pour rêver. Dans les rues les gens sont heureux. Enfin, ils en ont l'air. Sauf, Jean-Frédéric. On devine qu'il a la mort dans l'âme.

Par la vitre du taxi, il regarde la ville.

– Décidément, c'est la ville la plus laide du monde. Quelle horreur !

Agglomération baroque de maisons aux lignes contrariées. Bétons gris. Pierres noires. Briques sombres. Gratte-ciel avortés. Triomphe du rectangle en désaccord. Et partout, partout, rachitiques et pâlots, des arbres qui arrivent à peine à survivre.

Jeune, alors qu'il étudiait à l'Ecole d'Architecture, il se croyait habité d'un grand feu novateur. Rêvant de tout démolir pour refaire tout à neuf. Il s'en promettait pour le jour où il deviendrait architecte.

Soit, il y eut des améliorations. Depuis qu'il est là, surtout. On lui a fait confiance. Il avait bénéficié d'une bourse d'études qui l'avait conduit de New York à Paris; Londres et le Japon. Et l'année dernière – suprême couronnement de ses efforts – lors d'une grande réception donnée au Ritz, on l'avait choisi parmi les dix meilleurs architectes de son pays. Doctorat honorifique, etc. C'était la gloire. Pourtant...

Oh ! ironie du sort. Tandis qu'il tentait de rebâtir sa ville, avec sa petite parcelle de génie jetée au hasard des monstruosités qui triomphent toujours; tandis que devant lui le présent s'offrait en lignes futuristes; que les gens les plus cotés lui donnaient enfin la chance de réaliser ses plus hautes ambitions : trouver une âme au ciment et du style à la brique, dans sa propre vie à lui, structure mal assise, tout commençait de se désagréger.

Peut-on rebâtir un amour démoli ? Fragile construction de ses illusions qui depuis quelques semaines, d'abord à coups de soupçons puis crevé de preuve indéniables, s'écroulait depuis la base même. Mauvais calcaire !

Ainsi, l'homme qui après tant d'années de luttes avait réussi à franchir le seuil de la renommée, se trouvait à descendre la côte de son propre prestige. Pour se retrouver tout seul. Tout en bas. Désormais personnage pareil à tous les personnages du monde.

Comment n'avait-il pu parer aux coups sournois de sa propre démolition ?

Il remet au chauffeur un pourboire qui dépasse largement le tarif du voyage. Pas le temps de calculer, pour l'instant. Tant pis. Et il s'engage dans l'allée qui le mène à son joli cottage étranglé d'arbres et de fleurs : roses de septembre qui s'épanouissent parmi les jets d'eau et les rocailles multicolores.

– Décidément, il a bien travaillé le petit « Jardinier » de ma femme !

C'est lui qu'elle a choisi comme amant.

Sa femme, Elise.

Elle est là haut, dans leur chambre. On la devine debout près de la fenêtre. Elle rêve. Chevelure sombre, défaite tombant sur les épaules. Déshabillé quasi transparent. Sur le lit la valise prête. Mais, Elise n'est pas pressée. A la voir ainsi, glisser – nymphe et vaporeuse – parmi les choses, on se demande si elle est complètement éveillée ? L'est-elle d'ailleurs, depuis deux mois ? Depuis qu'il s'est produit cet événement; ce quelque chose qui a bouleversé toute son existence ? Elle semble transportée, cristallisée dans une demi-réalité où le songe domine. C'est trop beau ! Trop neuf et merveilleux. Elle sent monter en elle, du plus profond d'elle-même, le vertige des paradis fabriqués.

Elise...

La chambre est tendue de hautes glaces qui la contemplent à l'infini : beauté brune parmi les meubles blancs, style provençal et les rideaux de fin voile ocre. Heureuse, elle se sourit. Puis, ferme les yeux pour retrouver – souvenir de la veille – les caresses de son jeune amant.

Partout, en elle et sur elle, l'envoûtement des mains brunes, fortes qui commencent par écraser les épaules, puis montent jusqu'aux lèvres capturées comme on prend une fleur au poing.

Elle éclate de rire

– On ne dirait jamais qu'il est jardinier !

Elle reprend sa promenade à travers la chambre. De nouveau, elle s'arrête devant la fenêtre. Heureuse...

Ce matin, surtout. Car vers onze heures quinze, au drug store du coin, elle va le rejoindre. Elle part avec lui.

Elise s'en va !

Elle n'arrive pas à comprendre. A se comprendre. Comment, elle, fille de bonne et grande famille, enfant d'un père banquier et d'une mère gentille, comment peut-elle prendre une décision qui va éclabousser de scandale toute une société ? Les deux cents invités et quelque, qui sont venus se saoûler de champagne, le jour où elle devint Madame Beyle ? Comment peut-elle — aussi froidement — (lucidement ?) après huit ans d'habitude, quitter un homme riche et poli, qui l'adore et la comble comme une chose rare : un bibelot de grand prix.

— Un bibelot parmi tant d'autres !

Comment peut-elle quitter une vie si bien organisée ? Pourra-t-elle vraiment oublier tous ces gestes précis qu'elle fait et refait, machinalement, depuis toujours ? A partir du petit déjeuner de dix heures jusqu'au « five o'clock tea » ? Sans oublier la longue conversation téléphonique de chaque jour avec sa mère ou sa meilleure amie et toutes ces réceptions, ces bals, ces voyages, ces . . .

Seulement, au-delà des lustres et du clinquant de cette vie mondaine, le vide. Oh ! elle ne s'en plaignait pas au départ de ce vide puisqu'elle en était issue. Ne se rendait compte de rien. De rien, jusqu'au jour, en ce matin d'août, où l'autre arrive.

L'autre. Avec ses vingt ans. Sa crinière blonde, en désordre. Et sa peau bronze. L'autre, avec ses épaules solides où il fait bon poser la tête.

Puis, c'est arrivé un matin d'août, éclatant de lumière. Et on venait tout juste de l'engager, lui, comme jardinier. Et sans savoir au juste pourquoi, subjuguée, envoûtée, de sa fenêtre de la chambre, elle le regardait travailler. Quelque chose de nouveau montait lentement en elle. Du vertige ? Et elle avait beau fuir, tâcher de s'occuper à autre chose, elle y revenait toujours à cette maudite fenêtre ! Possédée. Etait-ce la lumière d'été qui jouait dans la crinière blonde ? Etait-ce le parfum des fleurs qui montait jusqu'à elle, comme un message ? Etait-ce . . .

Il avait relevé la tête, épongeant la sueur qui le baignait au front. Il avait souri. Alors, aveuglément, comme guidée par cet éblouissement soudain, elle descendit vers le jardin. Vers lui.

D'un coup, elle mesure le gouffre de toutes ces années sans imprévu. Sa langueur. Ses lassitudes. Ses désirs inavoués.

Il restait là, immobile, debout dans ce mois d'août, timide un peu et défiant. Confus, il avait souri. Découvrant des dents

blanches. Un fauve ! Le soleil mettait du feu dans sa crinière. Et une poitrine brune sous la chemise entr'ouverte et des cuisses bien cambrées dans les « jeans ».

Il flottait alentour comme une odeur de jungle. Allait-elle s'évanouir ?

Et elle, Elise Morand-Beyle, femme du monde et fidèle en tout, se découvrait ridicule dans sa jolie robe d'été, mousseline bleue à fleurs immenses et sa coiffure toujours bien en place, jamais défaite d'aucun vent ou caresses. D'ailleurs, rien jamais ne l'avait défaite, ni vent ni vacances. De ses souvenirs de voyage rien ne subsistait que des hôtels roses ou blancs, avec vue splendide sur la ville . . . ou la mer. En des avions confortables qui vous donnent encore l'impression d'être chez vous. Elle n'était donc qu'un bibelot ? Une machine humaine et correcte à ne faire que des gestes humains et corrects. Refaisant, du matin au soir, les mêmes conversations et les sempiternelles attitudes. Tout semblait si bien calculé, mesuré – architecturé – dans cette existence-là, qu'elle pouvait même préciser, à une minute près, l'instant où son mari, après la toilette du soir, venait vers elle dans son pyjama de soie bleue et ses mains fines et trop blanches qui empestaient la lavande.

On baissait d'un ton le feu des abat-jour et tout recommençait comme on répète une pièce de théâtre. A un point tel, que les bravos mêmes d'une journée aussi bien remplie semblaient calculés. Comme le reste d'ailleurs : taille et maintien conformes aux décrets du régime qu'on suit à la lettre; compliments pour nouvelles robes et dîners réussis en compagnie d'amis « réussis ». Et jusqu'aux dessins d'architecte qui traînaient – harmonieusement – sur la table de l'atelier du sous-sol.

Calcul. Calcul. Calcul.

Voilà ce que l'autre avait détruit, en ce mois d'août, dans ce coin du jardin où les glaïeuls montaient en flèches parmi les massifs d'oeillets et de roses. Parmi le silence à peine troublé du cri strident des cigales qui hurlent l'exaspération de l'été à midi et des rumeurs de la ville, plus loin : du côté des affaires et des pauvres.

Toute vie semblait suspendue, au point culminant de ce soleil plombant une ombre à peine, à cette heure-là du jour. Il n'y avait plus que deux êtres qui se regardaient comme au commencement du monde : un garçon beau qui souriait comme un fauve et une

jeune femme du monde qui – soudain – en lui prenant la main, avait éclaté en sanglots !

Après l'amour, ils sont demeurés longtemps étendus dans l'herbe brune, protégés par la haie d'« evergreen ». Chevelure enfin défaite et robe fanée. Elle riait doucement tandis qu'il semblait somnoler près d'elle, fauve haletant. Effet d'une lutte – douce-violente – où il y aurait eu deux gagnants. Lui, sa valeur d'homme vrai. Elle, sa nouvelle liberté de femme !

Presque deux mois, déjà, de tout cela. Dans quelques minutes, au comptoir d'une pharmacie du coin – où ne vont pas les femmes de son rang – elle ira le rejoindre. Il sera là. Il l'attend. C'est entendu : ils partent ensemble.

Hier, elle est allée à la banque. Ils en auront assez pour quelque temps. Ensuite, on verra. Elise ne veut pas même savoir où ils iront d'abord. Ils s'en vont. C'est tout.

Elise commence de se coiffer. Folle et heureuse, pourtant calme. Et de rire une fois de plus aux éclats, en découvrant sur l'épaule – souvenir de la veille – les dents du fauve qui sont restées écrites.

Il piétine. Tourne en rond. Ainsi qu'il y a trois heures autour de son immeuble. Cette fois, dans le living-room de sa maison. Il sait que le bel oiseau va s'envoler. Mais lui, le lion, il est en cage. Il sait tout, tout. Depuis le premier jour, jusqu'à la décision de sa femme, de partir ce matin. Un domestique lui racontait. Comme dans les pièces de théâtre, autrefois. Il sait, mais il se tait, pour l'instant. Une fois rassasié, il pourra rugir. C'est lorsqu'il est sur sa faim que le lion garde le silence. Il attend. Après...

Jean-Frédéric Beyle n'est pas l'homme des faux-pas. Jamais d'erreur. Une seule possibilité de succès, comme dans ses entreprises : la patience. La patience et le calcul.

Il sait. Dans quelques minutes, elle va descendre. Sourire aux lèvres et valise à la main. Dans l'autre, un billet qu'elle va déposer sur la table du hall, parmi le courrier et les cartes d'invite. Classique ? Déjà vu ? Tant pis. C'est ainsi.

Il porte la main, de temps à autre, à la poche intérieure de sa veste. Côté droit. Cela fait pendant avec le coeur lourd. Oh ! bien sûr que non, il ne va pas s'en servir. Simplement lui faire peur.

Il veut surtout qu'elle parle, avoue et choisisse. Seulement, on va agir sérieusement. Comme des gens bien. Elle ne va pas le quitter aussi bêtement. Séparation. Divorce. Repentir. En tout cas, il veut surtout qu'elle sache... qu'il sait. Il y aura au moins cela de gagné : il n'aura pas été dupe jusqu'à la fin !

En attendant, afin de se calmer et se convaincre – une fois encore – qu'il a raison (ou qu'il n'a pas eu tort) il contemple le chef-d'oeuvre de sa maison : reflet – preuve indéniable – de sa confiance et de son estime pour elle, sinon, l'amour. Des meubles de chêne, style du pays, créés spécialement pour elle, selon ses goûts. Haute cheminée de pierres blanches. Murs de bois rouge, pin des Rocheuses : matériau rare et coûteux. Velours blanc. Tapis profond comme des nuages. Et partout, le confort, le calme et la sécurité. Huit pièces ainsi meublées. Immenses, claires et luxueuses. Pour elle. Pour elle...

Lorsqu'elle va descendre, il lui parlera de tout cela. Est-ce qu'une femme peut vraiment renoncer à la sécurité ?

Il ne comprend pas qu'elle puisse le laisser après tout ce qu'il a fait pour elle. Le laisser surtout pour un vulgaire petit jardinier de vingt ans qui semble droit surgir d'un mauvais film à sensation « made in U.S.A. ». Chose certaine, il ne vient pas du quartier le plus reluisant. Quelle horreur. Décidément, Jean-Frédéric n'arrive pas à comprendre.

Mais soudain, Jean-Frédéric se met à penser... (Est-ce possible ?) Est-ce qu'il comprendrait ? Cette maison et son jardin, son grand bureau sur le boulevard, les voyages, sa tenue impeccable, sa façon même d'aimer, tout ne serait donc qu'en surface. Du théâtre médiocre dans un beau décor ? Des mots. Des gestes. Des attitudes. Des apparences. C'est tout ? On allumait rarement le feu au foyer, parce que cela salit « les beaux tapis » et parce que les fleurs se fanent on les relègue aux cuisines ? Velours blanc pour les tentures et vison bleu pour les épaules : des costumes. On ne jouait donc à rien sinon de faire semblant de jouer à quelque chose ? Qu'une apparence factice de bonheur qui cachait le vrai drame : l'ennui de sa femme ? Le vrai drame, latent et tenace, à peine marqué par le chiqué des réunions mondaines et les jeux de société ?

– Merrrrrrrrrrrrrrrrrrde.

Et le drame serait venu des mains d'un jardinier de vingt ans qui sentait l'homme – le vrai – et d'une femme trop jolie qui

n'avait rien à faire. Peut-être, au fond, ne voulait-elle mettre qu'un peu d'imprévu dans sa vie et parce que lui, le mari, n'était pas dans le jeu, on l'a choisi pour thème. Beau sujet !

Ah ! que ne renvoya-t-il pas, ce jeune mâle, lorsqu'il se présenta à son bureau pour prendre cette place de jardinier que devait laisser le vieux Firmin, trop malade. Jean-Frédéric sait, à présent, qu'il n'avait pu résister au charme de cette jeunesse fougueuse qui semblait le défier (il en est convaincu à présent) de son regard désinvolte où perçait un « étrange érotisme »; ce garçon parti de rien et qu'il devinait pouvoir faire sa route par les truchements d'une attirance physique (voire l'amour) presque honteusement étalé dans toute l'allure; ce que lui, l'homme trop bien élevé et distingué, n'avait jamais pu faire. Toujours, il y avait chez les gens du peuple un quelque chose d'indéfinissable et de trouble qui l'attirait, le tourmentait, l'excitait souvent jusqu'au désespoir.

N'allait-il pas, certains jours d'exaspération, flâner dans les rues étroites et sombres des quartiers mal famés, acheter contre son argent offert, les charmes vulgaires et faciles, mêlés d'odeur et de parfum à deux sous ? Qui donc lui reprocherait ensuite de ne pas comprendre « la populace » ? Ces randonnées dans les bas quartiers n'avaient lieu que deux ou trois fois par mois. Après quoi, il allait au sauna pour se refaire une propreté morale (et physique) avant de rentrer chez lui. Personne n'en savait rien. Pas de matière à scandale. Beaucoup font comme lui. Non ?

Rien à voir avec la stupéfiante conduite de sa femme.

Jean-Frédéric a un goût de charbon dans la gueule. Il se croyait beau, voilà qu'il va se trouver – presque – laid ! Pâle et trop mince. Que l'ironie du regard qui le sauvait : belle lurette qu'il l'a perdue. Mais est-ce qu'il vit ? Y a-t-il quelque chose qui bouge encore dans sa carcasse ? Comme il se sent vidé ! Vide et blanc comme ses tentures.

Il est trop riche, lui, et par trop occupé. N'avait pas le temps d'aller se faire bronzer sur une vulgaire plage publique. Presque envie de pleurer. Et s'il n'avait reçu une si bonne éducation, il donnerait de grands coups de pieds dans les meubles. Tout de même !

Ah ! il faut qu'il lui parle sérieusement et qu'il l'empêche de partir. Surtout, il veut rattraper ces huit années et ces nuits vides où il s'est conduit en idiot. Il va changer sa manière. S'il le faut,

il mettra un peu des bas quartiers dans les beaux draps brodés. L'homme n'est certes pas mort en lui !

Alors, elle acceptera. Elle acceptera, parce qu'il le faut. Jean-Frédéric a trop mal du côté de l'orgueil (et de la gloire) pour qu'il en soit autrement. En somme, il n'y avait qu'au domaine de l'amour où il n'avait fait de compromis : bien, il en fera. On va repartir à zéro. Comme jadis, au début de sa carrière. S'il a appris à construire, désormais il va apprendre à meubler. Leur vie va reprendre normalement. A son âge, voyons, pas possible que tout soit fini !

Il reprend son flegme et son courage. Il attend. Il est onze heures vingt.

Allègrement, sourire aux lèvres et valise à la main – tel que prévu – Elise – tailleur beige dernier cri – descend l'imposant escalier au tapis vert qui étouffe les pas.

Elle va franchir le hall. En passant devant le living-room où Jean-Frédéric l'espère.

Justine Lanthier, secrétaire de l'architecte Jean-Frédéric Beyle, commence de s'inquiéter. Son patron n'avait-il pas un rendez-vous très important vers onze heures trente ? Il est déjà midi moins le quart et il n'est pas là. Que faire ?

Justine ne sait plus où donner de la tête. C'est un contrat très important. Voilà plus d'un quart d'heure que le client l'attend et s'impatiente. Ce n'est pas dans les habitudes de son patron de s'absenter ainsi. Le coup de téléphone de neuf heures l'avait rendue déjà perplexe. Et voilà que tout à l'heure, en allant chercher les cafés, elle a aperçu la longue voiture noire, stationnée en face de l'immeuble.

Ciel, qu'est-ce qui se passe ? Et Monsieur Beyle ne l'a pas rappelée vers onze heures. Devrait-elle essayer de le joindre chez lui ? C'est incongru, soit, mais c'est pour affaire. (Puis, ne l'ont-ils pas reçu à dîner quelquefois ?) Seulement, Justine ne voudrait pas alarmer Madame Beyle qui est si gentille et Monsieur Beyle est tellement, tellement nerveux depuis quelque temps. Et qu'est-ce qui se passe ?

Ce qui effraie mademoiselle Lanthier, c'est d'avoir vu, en entrant dans le cabinet de travail du patron, un tiroir entr'ouvert et d'avoir découvert dans le compartiment secret : rien, justement.

Oh ! si, tout à coup, elle allait perdre son emploi ? On cherche peut-être à la remplacer par une jeune secrétaire plus . . . reluisante.

Cela arrive lorsque les patrons ont réussi et que le succès leur tourne la tête. On l'a déjà vu ! Justine va pleurer. D'énervement. Elle a trop de zèle. Voilà ! Ça ne paie jamais de se trop dévouer.

Tant pis. Le client ne peut attendre. C'est une affaire trop grave.

Elle va composer le numéro de téléphone. Elle va même trois fois se tromper. (Perdra-t-elle son emploi ?) Le temps de recommencer. Le bon numéro, cette fois. Elle a le nez collé aux chiffres. (Vrai, qu'elle est très myope, mais tout de même !) Voilà. Enfin, on décroche à l'autre bout.

— Allo ! Monsieur Beyle ? Je voudrais parler à Monsieur Jean-Frédéric Beyle. Je suis sa . . . secré . . .

— . . .

— Allo! Monsieur Beyle, s'il-vous-plaît . . . Monsieur . . . Mon . . .

— . . .

Un temps. Un silence. Un coup de feu.

St-Hilaire-sur-Richelieu,
Eté 1961.

D'IBERVILLE FORTIER

LA COMPOTE DE RHUBARBE

NOUVELLE

D'IBERVILLE FORTIER — Juriste et économiste de formation (Montréal, Paris), collabore à plusieurs journaux et à la radio pendant ses études; premier président du Club de Relations internationales de l'U. de M. Diplomate de carrière (Washington, Indochine, Paris, direction de la Presse aux Affaires extérieures). Enseigne les communications à l'U. d'Ottawa. A publié nouvelles et essais dans *Amérique française, L'Action nationale* et *Esprit*.

Tapi dans l'ombre, j'attendais en grelottant. Etait-ce le froid, la crainte d'être surpris ou la peur qui me faisait frissonner sous ma mince vareuse ? Il y avait surtout la fixité d'un regard dont je ne pouvais détacher le mien.

Etendu sur le dos, la tête tournée dans ma direction, le mort semblait me faire un clin d'oeil de sa paupière droite entrouverte dans la pénombre. Je pensais « le mort », et me le reprochais aussitôt comme si c'eut été un manque de respect. Hier encore, je l'appelais « Monsieur le Notaire ». Il était passé dans l'autre camp.

Le chien attaché à son chenil venait d'arrêter d'aboyer. Le jour, il me reconnaissait mais feignait de m'ignorer. La nuit toutes les ombres lui étaient ennemies. Troublé par deux présences insolites, celle du cadavre dans la remise – il devait sentir qu'on lui avait confié une espèce de garde funèbre – et la mienne dans le jardin à quelques pas de là, il continuait de grogner par intervalles en tirant rageusement sur sa chaîne. Quoiqu'il n'y eut à ma connaissance aucun autre vivant aux alentours, je n'osais en faisant le moindre mouvement révéler ma présence. On ne peut faire confiance à la nuit l'automne. Que signifie la rumeur intermittente du village et son écho qui s'enfle dans ma tête comme une clameur » Quel pied d'homme ou d'animal a foulé les feuilles mortes? Pourquoi le chien s'est-il tu soudainement ?

Il fallait rentrer. Mais comment partir avant qu'on soit venu fermer cet oeil qu'un rayon de lumière perdu fait luire comme une laiteuse opale ?

J'avais neuf ans. La peur, la joie, la souffrance, n'ont pas à cet âge de coordonnées. Elles atteignent hors du temps présent et du lieu leur paroxysme et la vie toute entière se joue à chaque instant. Il en était ainsi pour moi du moins, et c'est sans doute pour cela que ces impressions déjà lointaines me hantent encore parfois à l'âge d'homme.

Toutes les frayeurs accumulées de l'enfance se liguaient dans l'obscurité, attisées par l'opale. Pour conjurer ces fantasmes, je m'évertuais à évoquer des drames plus proches, plus familiers. On s'inquiétait sûrement chez moi de ma disparition. On me cherchait peut-être chez les voisins... mais on ne songeait pas à venir ici. Quelques heures d'absence. Ma mère devait déjà craindre le pire mais n'en soufflait mot à personne afin de ne pas inquiéter la famille. Que ferais-je en classe le lendemain à l'heure de la récitation des leçons ? Quand pourrais-je raconter cette aventure

à mon copain Pierre et me croirait-il seulement ? Il dirait : « Toi, tu exagères toujours. » Mais ces graves questions s'évanouissaient avant même d'avoir pu prendre une forme précise.

Les souvenirs macabres par contre affluaient sans être invités. Les enfants qu'un sinistre charcutier de la rue des Marmousets attirait chez lui pour les transformer en petits pâtés côtoyaient Garcia Moreno, héros d'Amérique latine, condamné par son père spartiate à partager la couche de son frère jumeau mort quelques heures plus tôt. (Il s'agissait apparemment de former son caractère.) L'image, curieusement trouvée dans un livre de la *Bibliothèque rose,* d'un meurtrier échevelé brandissant un couteau à lame longue et brillante, couché sous le lit de sa jeune victime endormie, se confondait avec les personnages des planches gravées de la *Divine Comédie.* Les réprouvés, hommes, femmes et enfants entremêlés, y apparaissaient nus comme des vers; ils exerçaient sur moi à ce titre une double fascination. Fallait-il vraiment passer l'éternité, même en enfer, tout nu ? Ces souvenirs qui eussent pu à un autre moment, me glacer d'effroi, n'arrivaient même pas à alléger la contemplation forcée dans laquelle je me trouvais figé.

Une voix jeune lança des appels répétés. Elle venait de chez moi. Je ne pouvais en distinguer les paroles, mais il n'y avait pas de doute, mon frère participait de la véranda familiale, à ma recherche.

La maison de mes parents que je ne pouvais voir du lieu où je me trouvais, n'en était éloignée que de quelques centaines de pieds. Elle était située au pied d'une colline boisée à une extrémité du village. Sur la même rue, du côté de la colline, s'élevaient à gauche l'école paroissiale, grand bâtiment de briques rouges, à droite l'église centenaire construite en bois et plus loin le couvent des religieuses. Cette proximité assurait la continuité d'une surveillance multiple. Nos parents pouvaient de chez eux nous voir en classe; les religieuses de l'école et même le curé, cet éternel marcheur, plongeaient volontiers leurs regards dans notre demeure en passant chaque jour à sa porte.

On avait élevé à côté de l'église un charnier qui recueillait les bières pendant tout l'hiver alors que l'abondance de neige et la terre durcie par le froid eussent rendu trop pénible au vieux sacristain le creusage de fosses au cimetière. Il nous arrivait de rôder le soir autour de cet édicule de pierres grises et de coller nos oreilles tout contre sa porte de fer. Parfois, nous prétendions entendre des bruits venant de l'intérieur. Alors terrorisés par les

rumeurs de notre propre imagination, nous nous enfuyions dans toutes les directions emportant l'image d'esprits qu'un dégel subit eut laissé s'échapper. Le printemps venu, après une simple absoute on transférait les bières au cimetière non loin de là. Le charnier perdait alors à nos yeux son caractère sacré et une bonne part de son attirance. Il nous arrivait cependant de nous en approcher en fanfarons, de mettre nos mains en porte-voix dans la direction de son soupirail et de crier bien fort : « Y a quelqu'un ? Y a quelqu'un ? » Il s'y trouvait tout juste assez d'écho pour animer quelque vieux fantôme que nous n'arrivions plus à prendre tout à fait au sérieux malgré l'envie que nous avions de nous effrayer les uns les autres.

La vie à la campagne pour un écolier entouré d'affection familiale était trop saine, trop pleine de jeux renouvelés au rythme des saisons et de joyeuses randonnées, pour que les habitants du charnier en vinssent à occuper dans nos esprits une place exagérée. Par le biais du charnier voisin, la mort dont nous savions si peu de choses et qui nous semblait pour toujours dévolue à d'autres qu'à nous-mêmes, entrait pourtant dans nos jeux.

L'église, l'école, le charnier, tous du même côté de la rue. Trilogie de la réconciliation dont le sens ne m'apparut que plus tard. De l'autre, le nôtre, il y avait la famille, la plupart des jeux et aussi certains mystères auxquels ma présence en ce lieu ce soir-là se rattachait directement.

Derrière chez nous se trouvait un grand pré bordé au nord par une enfilade de remises. Elles appartenaient à M. Bonchamp qui était aussi notre propriétaire. On y trouvait une scierie et des tas de planches, des outils de toutes sortes, de gros bidons de peinture, des ferrailles, des engins mécaniques, un tracteur, un camion et bien d'autres choses encore. Ces merveilles que je n'avais jamais fini de contempler semblaient s'accumuler sans rime ni raison. Puis elles disparaissaient pour être remplacées par exemple par des ameublements, du foin ou des balles de coton. Quelques jours plus tôt des manoeuvres transportaient des fenêtres préfabriquées vers un entrepôt occupé la semaine précédente par de grandes caisses de bois blanc. Bonchamp construisait sans doute un nouveau chalet dans la vallée. Les portes de la plupart des remises restaient souvent ouvertes et tout un aspect de son génie complexe s'offrait alors comme un livre ouvert aux regards des curieux. J'étais sans contredit l'un des plus empressés.

Il n'y avait guère de limites aux entreprises de Bonchamp. Propriétaire, négociant, bâtisseur, il pratiquait dans tous les domaines l'intégration verticale. Il vendait tous les meubles depuis le berceau jusqu'au cercueil. De même, à titre d'« entrepreneur de pompes funèbres » pouvait-il donner aux défunts le service le plus complet allant de l'embaumement aux chants liturgiques – une voix de basse très basse – car il faisait à ses loisirs office de maître de chapelle.

De la salle à manger familiale on découvrait une partie de l'empire de Bonchamp. Ses hangars lui servaient de muraille. Sa maison et son magasin nous étaient ainsi cachés. Le dernier hangar était surmonté d'une minuscule cheminée qui laissait parfois s'échapper, à la tombée de la nuit, un mince filet de fumée. Ces volutes nous intriguaient.

« Venez voir, la Senora Bondi – ainsi appelions-nous Madame Bonchamp – prépare une cuvée de natrum pour son prochain embaumement. » Ces mots avaient leur magie; ils ne pouvaient être compris que des seuls initiés. Le « natrum », une expression de mon père, transformait les remises familières en pyramides d'Egypte. Nos voisins participaient pour nous au monde enchanté des rites millénaires.

Fabriquait-elle vraiment du natrum ? Sinon d'où venait cette odeur pénétrante et un peu sucrée qu'on sentait parfois aux abords de la remise ? Imaginations, tout cela ? Les portes coulissantes du dernier hangar étaient rouillées et il arrivait que de chez moi on les entendit crisser dans le silence. Elles s'ouvraient comme les autres du côté de la cour du propriétaire. Je ne pouvais me rappeler les avoir jamais vues ouvertes. A l'extrémité du bâtiment deux fenêtres bardées de lourds volets restaient toujours closes. J'avais rôdé par là cependant et collé mes yeux aux interstices des larges planches. Avais-je vu ou seulement cru y voir un cerceuil ? Comment savoir ?

J'avais fait le projet de venir un jour armé d'une lampe de poche pour tirer la chose au clair. Mais ce n'était pas tellement commode avec ce gros chien berger qui faisait sentinelle jour et nuit. On ne pouvait jamais prévoir s'il serait à un moment donné libre ou enchaîné. La nuit, généralement relâché de ses chaînes, il se livrait à de folles battues, puis guettait dans l'ombre. Un jour que je m'étais aventuré sur ses terres, il m'avait poursuivi et j'avais dû chercher refuge dans un pommier et attendre qu'on vînt me libérer.

Aujourd'hui, le glas avait sonné. Il faut avoir entendu sonner le glas par un jour froid d'automne dans un petit village perdu en montagne. Les feuilles des érables étaient écarlates, celles des trembles safran, les saules étaient parés de lames d'or translucide. Ce mardi-gras de la nature végétale avant le long carême de l'hiver donnait aux notes grêles du glas un fond vibrant qui m'avait pénétré jusqu'à la moelle. Je savais qu'il était mort. Je n'avais même pas pourtant cet émoi que procure l'imprévu, tous les imprévus. C'était plutôt un trouble, presque une ivresse. J'en aurais enfin le coeur net. Je saurais ce qui se passait dans le hangar de Bonchamp, un soir de mort. Le reste m'importait peu. Ce vieux Monsieur aurait bien pu continuer à vivre, mais rien ne me semblait plus naturel que la mort d'un vieillard et son décès ne me touchait pas.

On était venu chercher en classe un de nos camarades. On avait chuchoté à son oreille pour que nous n'entendions pas et on l'avait amené. Nous avions tout de suite deviné. Le notaire Giroux, son grand-père, « s'était éteint chrétiennement ». Une religieuse nous l'avait confirmé à la récréation en nous demandant de prier pour le repos de son âme. Je voulais bien, mais ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle ne devait pas courir de bien grands dangers. Un homme « rangé, tout à son affaire, généreux et si digne de la confiance qu'on a en lui ». Oh toutes ces expressions d'adultes que les enfants répètent sans savoir !

Le notaire, dans la soixantaine avancée, était un homme grand, sec, mince, au visage parcheminé. Son aspect ascétique me glaçait. Malgré l'élégance vieillotte de ses costumes sombres et de ses cols de chemise rigides, il avait conservé quelque chose de ses origines paysannes. Certains tours de phrase, un empâtement dans la prononciation, de grosses mains lourdes contrastaient avec son état d'homme de loi. Les gens du pays s'y retrouvaient. Il était à la fois un des leurs et « un homme instruit », ce qui lui conférait une auréole. D'autant plus qu'il avait été, en son temps, séminariste.

Fils d'un riche paysan – c'est beaucoup dire, car on ne pouvait pas être riche et paysan dans cette aride contrée des Laurentides – ses parents l'avaient dès sa plus tendre enfance préparé à de nobles emplois. Même ceux de ma génération savaient que M. Giroux avait fréquenté le séminaire pendant plusieurs années, mais « qu'il n'avait pas persévéré ». On acceptait cela sans juger,

sans même chercher à savoir, « car les desseins de Dieu sont insondables ».

Le notaire venait quelquefois chez mes parents accompagné de son épouse dont je n'ai conservé aucun souvenir précis, si ce n'est qu'avec son allure hautaine, elle semblait encore plus digne, froide et compassée que lui. Il l'avait ramenée de la ville. Les villageois l'avait toujours traitée en étrangère à cause de ses manières distantes et parce qu'on ne savait pas d'où elle venait. Elle s'appelait Geneviève, un nom inusité dans le pays et qui nous portait à rire. Lorsque nous voyions arriver le notable et sa moitié, nous nous écriions en nous esclaffant « V'là Clotaire le notaire et sa jeune vieille », pour nous amuser et parce que nous nous sentions mieux après. Les enfants se défendent comme ils peuvent du respect qu'on leur impose !

Maintenant le notaire était là, devant moi, comme une chose. Personne n'avait fermé sa paupière et le regard glauque de sa pupille dilatée ne s'adressait qu'à moi. De temps à autre, j'entendais des voix joyeuses, peut-être des chansons, qui semblaient se rapprocher. L'envie m'empoignait alors de courir vers ces bruits, de m'y fondre entièrement, d'être au chaud et surtout de n'être plus seul. Mais les voix se taisaient. Je les avais peut-être imaginées. Les lumières du village s'éteignaient et la pluie commençait à tomber, glaciale et régulière comme si elle ne devait plus s'arrêter. La pluie d'automne.

« Le notaire Giroux s'est éteint chrétiennement... » « ... le repos de son âme. » Je ne voyais plus par les volets entrouverts que ce grand corps allongé, raide, le bras droit pendant comme une pièce de mécano et cet oeil... Je me disais que je n'aurais pas dû venir. « V'là Clotaire, le notaire et sa jeune vieille. » Un sacrilège, cette petite ritournelle. J'avais envie de me signer. Je levai la main droite mais l'oeil me retint. C'était bien facile de se signer à l'église, mais de le faire quand un mort vous regarde... L'oeil s'était-il refermé, était-ce possible ? Non, ce devait être une ombre. Je n'entendais plus le chien. J'aurais la grippe le lendemain ou, avec cette pluie, une pleurésie et je n'irais pas à l'école. On s'occuperait de moi et je ne dirais rien à personne de ce que j'avais vu. Mais pourquoi étais-je venu ? Si l'on m'avait surpris, si Bonchamp était arrivé par derrière, s'il avait lâché son chien contre moi !

« Le notaire s'était éteint chrétiennement... » Grand-mère aussi « s'était éteinte chrétiennement ». L'idée ne m'était pas venue qu'il y eût un rapport quelconque entre le décès de grand-mère et celui du notaire. Quand on mourait au lit, on mourait chrétiennement. En cas d'accident, on ne pouvait savoir. Cela dépendait de la dernière pensée qu'on avait eue. Je vis tout à coup, l'espace d'un moment, le corps de grand-mère sur la table où gisait le notaire. Cette hallucination me fit frissonner et je chassai l'image comme si sa seule apparition eût constitué une faute de ma part.

« Il n'est pas bon », avait dit mon père, « qu'un enfant voie la mort de trop près. » « Le petit est si impressionnable », avait-il ajouté à mi-voix, « la mort n'est pas de son âge... il aura tout le temps... »

J'avais donc quitté la ville où ma grand-mère, entourée de ses proches, terminait ses jours en d'indicibles souffrances. J'étais rentré seul au village, ma soeur et mes frères attendaient la dernière mauvaise nouvelle tristement. Ils étaient résignés. « L'épreuve devait prendre fin... il fallait continuer à vivre. » J'avais peu connu ma grand-mère. Je partageais la tristesse ambiante, mais j'aurais souhaité éprouver une douleur plus profonde à cause de l'importance de l'événement et de la peine qu'avait mon père. Je n'y arrivais qu'à demi, et sans oser me l'avouer, je prenais conscience de ma propre vie. Je me sentais bien dans mon corps d'enfant comme dans quelque chose qui ne faisait que commencer. C'est peut-être ainsi que, deux ou trois ans avant ce soir d'automne, j'avais entrevu pour la première fois le mal de la mort en sentant mon jeune sang couler dans mes veines. Malgré l'affection que j'avais pour elle, la mort de grand-mère avait surtout été pour moi un reflet de la peine des autres.

J'ai conservé pourtant de cette aïeule l'image de l'agonie qui contrastait avec la sérénité que je lui avais connue. Comme je ne l'avais pas vue mourir, elle n'en finissait plus d'agoniser dans mon esprit. Combien de fois l'ai-je revue en pensée cherchant en vain un coin de son grand lit où elle pût reposer sans souffrir, une façon de respirer qui ne lui arrachât point de râles. Je ne savais pas encore qu'au delà de tout ça, elle était seule, comme tous ceux qui meurent. Je pensais qu'on mourait en famille comme on vit en famille. La communion des Saints lui offrait dans mon esprit un immense clan dans lequel la solitude ne pouvait avoir

prise. Sa souffrance aussi m'avait semblé incompréhensible, comme un drame légendaire qui n'avait aucun rapport avec moi. A l'occasion d'une opération mal réussie, j'avais vu souffrir mon frère aîné et j'avais peiné avec lui car il y avait commune mesure. La mort de grand-mère n'en fut pas moins la première qui m'eût affecté.

Elle mit fin une fois pour toutes à l'imagerie de l'enfance. Les livres que j'avais lus, lorsqu'ils abordaient ce thème, parlaient de héros, de martyrs, d'aviateurs qui mouraient dans la gloire à l'apogée de leur vie. Ils ne mouraient pas tout à fait puisque l'on continuait à parler d'eux. Mon imagination parfois s'exaltait à l'audition de leurs hauts faits et l'envie de mourir saint ou héros, mais tout de suite, m'enchantait pendant de brefs moments. Il y avait aussi les méchants qui disparaissaient souvent dans d'atroces souffrances et les châtiments éternels leur étaient réservés. Manifestement, je l'avais appris, les choses n'étaient pas si simples.

Je me rappelais la disparition d'un mécréant du village – le parfait mauvais exemple dont les instituteurs des petites communes tirent à mots couverts un si grand parti – qui, aussi souvent ivre que lui permettaient ses faibles moyens de journalier – se délassait en battant sa femme et ses enfants. On l'avait retrouvé, mort dans son lit, la figure souriante et pour une fois presque angélique. J'avais suivi ses obsèques du fond de l'église sans y être invité. La mine contrite, je m'efforçais d'adopter une contenance qui marquât bien que seul un souci religieux m'avait amené là. Non, vraiment, ce mécréant semblait avoir fait *in extremis* sa paix avec le monde et il n'était plus du tout question de châtiment.

Monsieur Bonchamp remplissait la nef de la petite église de sa voix tonitruante, mieux faite pour entonner les glorias de la Résurrection que pour exprimer la grandeur déchirante du *Dies irae*. Il se dégageait de ce flot sonore une chaleur et une assurance apaisantes. A force de concentrer mon attention sur le catafalque noir autour duquel se prodiguaient le curé et des diacres, il me semblait que tout cela était un jeu et qu'à son terme le défunt ne manquerait pas de réapparaître chez les siens, probablement saoul comme d'habitude. Les mystères du cercueil recouvert d'oripeaux funèbres, l'odeur de l'encens, la litanie qui convoquait tant de saints illustres à ces modestes funérailles, tout cela avait un charme étrange et presque attirant. Que la mort conférait de dignité à ceux qui en étaient l'objet !

Rien ne venait confirmer l'hypothèse enfantine que les gens méchants se trouvassent soudain départagés pour toujours des bons, une fois leur carrière terrestre terminée. Rien sinon les images de la *Divine Comédie* auxquelles on ne pouvait s'empêcher de croire. Mais peut-être même ces images-là relevaient-elles déjà davantage pour moi de la poésie que de la révélation. Age troublant des premiers doutes si fragiles. N'avais-je pas plus tôt mis en doute l'existence du Saint-Esprit, à la suite d'une leçon de catéchisme. « Passe encore le Père et le Fils », avais-je déclaré à mon frère scandalisé, « mais le Saint-Esprit maintenant ! Tu ne crois pas qu'ils exagèrent ? » Je m'étais ensuite vivement reproché cet esprit frondeur.

Blotti sous mon arbre et grelottant, ces souvenirs m'envahissaient, s'entrechoquaient et dansaient dans ma tête leur danse macabre. Ils me soustrayaient au moins un peu à l'oeil maléfique. Je repensai à Jean, mon camarade de classe qui s'était fait renverser par une voiture sur la grand-route alors qu'il allait retrouver des amis dans une ferme voisine, enfreignant ainsi un ordre exprès de ses parents. L'institutrice en avait profité pour nous chapitrer dès le lendemain sur le précepte de l'obéissance aux parents. On ne nous avait pas parlé de la mort sauf pour nous rappeler qu'il fallait sans cesse s'y préparer. Nous étions aller prier auprès de la dépouille. La maison de ses parents était pauvre comme je n'en avais jamais vue et pleine de mouches. Il avait fallu étendre une gaze sur le cercueil de bois blanc pour les tenir à distance. Non, on ne nous avait pas parlé de la mort. Peut-être n'y avait-il rien à dire. Peut-être les adultes eux-mêmes ne savaient-ils pas quoi dire.

Le chien, que j'avais presque oublié, me fit tressaillir par un grognement. La pluie froide et drue le transperçait mais il montait sa garde dehors, sans regagner son chenil. Puis sa plainte se transforma en un aboiement presque joyeux. « Je suis là sous la pluie, » semblait-il dire, « Tout s'est bien passé. » Bonchamp, la Senora et un troisième personnage beaucoup plus jeune, que je ne pus reconnaître dans la nuit, traversaient la cour. Ils avaient les bras chargés d'objets que je ne pouvais distinguer.

– Un sale temps, dit la Senora. Un vrai temps pour les morts !

– On serait presque mieux sous terre, répondit son mari.

Comme le petit groupe s'approchait du hangar, la Senora donna l'ordre au plus jeune d'aller chercher un seau d'eau. Je reconnus alors Bernard, l'aîné d'un de mes camarades de classe; je

me sentis un peu soulagé par sa présence. S'il avait droit d'être là, pourquoi pas moi ? Je craignis qu'il ne vînt remplir son seau au robinet du jardin tout à côté de moi. Après un moment d'hésitation, il choisit de prendre le chemin qu'il connaissait et repartit vers la cuisine à l'autre bout de la cour. Un filet de lumière apparut à l'entrebaillement des volets et se glissa jusqu'à mes pieds. Je reculai de quelques pas. L'oeil s'était éteint.

Les Bonchamp se préparaient à leur tâche comme si le notaire n'eût pas été là; avec indifférence comme s'ils s'apprêtaient à quelque menu travail de plomberie. L'apprenti revint en sifflotant. C'était peut-être sa première corvée funéraire, mais il n'avait pas l'air d'avoir peur. J'enviai sa taille, son âge et son détachement. Il me sembla tout de même qu'il n'aurait pas dû siffler si près d'un cadavre. Bonchamp, avec l'aide de sa femme, retira au mort ses vêtements. La Senora s'approcha ensuite de la fenêtre et d'un seul geste fit claquer les volets tout grand ouverts. Elle regarda dans ma direction; je crus qu'elle m'avait aperçu et mon coeur cessa de battre. Non. Son ombre se retira du rectangle d'herbe encore verte et brillante de pluie et de lumière. « Un peu d'air frais ne fera de mal à personne » dit-elle. Elle pensait sûrement à Bernard.

Ce dernier s'affairait auprès de Bonchamp et tous deux m'empêchaient de voir distinctement la table où reposait le vieillard. Bernard essayait de donner le change, mais je voyais bien qu'il n'en menait pas large. Ce devait sûrement être son premier embaumement. Il toussota pour s'éclaircir la voix et dit bravement : « On lui enlève ça ? ». « Mais oui » fit Bonchamp « et la chemise aussi. On est entre hommes... sauf ma femme. Elle en a vu bien d'autres. » Le maître et l'apprenti passèrent l'un après l'autre derrière la table. Le cadavre m'apparut long et cachectique, couvert seulement d'un chiffon que Bonchamp lui avait placé sur le ventre.

Oh ce cadavre osseux et blafard, ces épaules étroites, ces chairs flasques et ces pauvres orteils déformés ! Etait-ce donc cela le notaire ? Etait-ce cela la mort ?

Jamais je n'avais regardé avec autant d'intensité avec mes yeux, ma tête, mon angoisse même. « La mort n'est pas de son âge » avait dit mon père, mais je n'avais pas compris. Plus il me semblait que mes regards étaient sacrilèges, plus je scrutais ce corps vaincu. Je participais à une profanation. Je n'avais plus

peur, mais je tremblais, comme si je venais de découvrir le véritable enfer, celui dont on ne m'avait jamais parlé. J'avais cru jusque là, sans y avoir réfléchi, que la survie de l'âme étant assurée, il y avait entre la vie et la mort une espèce de continuité. La mort n'avait été pour moi que l'épisode d'une cérémonie religieuse, un soubresaut entre terre et ciel. Mais le notaire était devant moi et seule la défaite de la chair m'était évidente et son humiliation. Plus la moindre promesse. Délibérément je pris quelques longues respirations et je me sentis vivre et je recommençai encore, comme pour m'assurer que moi j'étais et resterais jeune. Je regardais le cadavre et je comprenais soudain l'attitude des Bonchamp. Eux aussi savaient l'indescriptible supériorité des vivants. Pour la première fois je détestai la mort comme un ennemi personnel.

Bonchamp avait tiré d'un gros coffre des canules de caoutchouc, des trocarts, de grands bocaux, des bouchons de liège. Il demanda à l'apprenti de lui apporter des seaux vides qu'il plaça près de la table sur laquelle reposait la dépouille. Puis il expliqua chacun de ses gestes à Bernard : comment on assujettit le trocart à une extrémité de la canule et l'autre au bocal contenant la formaline, comment on introduit les trocarts dans les artères de l'aine et de l'aisselle, comment un autre jeu de canules reliées aux veines permet l'évacuation du sang « simplement par la pesanteur ». Le sang se mit à couler épais et sombre. Le corps déjà blême blanchit encore et Bonchamp expliqua « qu'il retrouverait une belle couleur de santé » grâce au colorant qu'il avait ajouté à la formaline. « Tous les métiers ont leurs trucs, ce qui compte c'est le résultat obtenu. » L'écoutais, je regardais, par habitude, parce que j'étais là, mais la scène m'était devenue indifférente.

La Senora apporta de l'eau qu'elle venait de chauffer. Bonchamp tapota un peu la figure hirsute et commença à la savonner. Il expliqua que le rasage des morts était un travail de spécialiste et qu'il préférait embaumer des femmes parce que c'était moins compliqué. Bernard chercha à faire de l'esprit et parla des « femmes à barbe », mais personne ne lui répondit.

Le menton abondamment savonné, le mort avait une tête de clown. Sa bouche s'était entrouverte et il semblait rire. Bonchamp dit que cela ne se reproduirait plus lorsqu'il aurait « cousu les dents ». L'apprenti tenait le blaireau pendant que son patron maniait à petits coups appliqués un grand rasoir à lame droite. Quand il eut terminé, il déclara « que ce n'était pas grave s'il lui restait un peu de sang dans les veines », parce que lui Bonchamp

« ne se prenait pas pour un autre et garantissait ses morts pour trois jours plus tard ». Il ajouta d'un ton bon enfant « que ce traitement ferait du bien au notaire ». La Senora lui jeta un coup d'oeil réprobateur en marmotant qu'elle ne savait pas ce que son vieux avait ce soir-là, qu'il cherchait à impressionner Bernard et que « travailler sur un mort, c'était un peu comme être à l'église ».

A Bernard qui demandait si on devait remettre au défunt ses pantalons, Bonchamp répondit que ce n'était pas nécessaire puisque le haut du cercueil seulement s'ouvrait. « Seulement tu vois il aura droit à l'habit de soirée . . . le haut seulement. Il n'y a pas de dos. Ça prend moins de tissu et ça ne fait pas de pli. » Les deux hommes déposèrent le mort dans son cercueil qui reposait sur le sol. « On l'a bien réussi », dit Bonchamp, « tu vois, on croirait qu'il dort. Madame Giroux sera contente » et il se mit distraitement à siffler le *Dies Irae*. Il pensait déjà à l'étape suivante.

Je regardai dans la direction du chien qui avait regagné son chenil et commençai à me glisser furtivement. Au détour de la remise, je jetai un dernier coup d'oeil. La Senora venait de sortir avec la cuvette de sang et se dirigeait tout près du lieu que je venais de quitter. J'entendis Bonchamp crier à sa femme « de faire attention aux feuilles ». Je la vis entrer dans le potager et verser le contenu du baquet là où poussaient de grandes rhubarbes. En courant chez moi, je me demandai pourquoi elle avait choisi la rhubarbe. Peut-être que c'était au hasard.

A la maison, on me posa peu de questions. Mes parents s'apprêtaient à repartir à ma recherche. Je répondis évasivement que j'avais été chez des voisins qui m'avaient retenu. Comme j'avais la fièvre, que je grelottais et claquais des dents, on n'insista pas. On me servit au lit une tisane bien chaude.

— Vous savez que le notaire est mort ?

— Oui. Nous avons vu Madame Giroux au début de la soirée. La pauvre, elle est si seule.

Cette nuit-là, des images se succédèrent sans fin dans mon cauchemar : des mouches, du sang coagulé, puis tout le monde était saisi de fou rire, des morts que je ne connaissais pas se réveillaient en sursaut et me parlaient, des noyés apparaissaient lentement à la surface de l'eau. Il n'y avait pas d'office, pas de litanie, pas de procession funéraire. Grand-mère apparut en peignoir blanc et me dit tristement : « Alors, tu ne m'aimais pas vraiment ? Pourquoi m'envoyais-tu de si gentilles lettres ? » Je me sentis coupable. Le notaire Giroux s'approcha de mon lit comme un

médecin et me chuchota à l'oreille : « Je sais maintenant, je vois tout. Tu appelais ma femme une jeune vieille ? Les enfants bien élevés doivent avoir du respect pour leurs aînés. » Puis je le sentis à côté de moi mort et nu et il me dit : « Tu verras comme Bonchamp chantera bien à mes obsèques, tu verras ! » Je criai que je ne voulais pas mourir et d'autres phrases que ma mère ne comprit pas. Je l'entendis dire à mon père que j'étais surmené et « qu'il faudrait faire venir le médecin demain sans faute ».

Je gardai le lit pendant quelques jours. Puis je retournai à l'école. Un jour, à table comme je n'avais pas d'appétit, ma mère insista : « Va mon petit, tu dois prendre un dessert. Cela te fera du bien. C'est de la compote de rhubarbe. Madame Bonchamp me l'a apportée ce matin. Tu sais bien, c'est la meilleure du pays. »

ALAIN SAUVION

LE TEMPS D'UNE BOUGIE

NOUVELLE

ALAIN SAUVION — Études classiques et d'art dramatique. Puis opte pour le cinéma, mais derrière la caméra. Travaille pour plusieurs compagnies. Actuellement, monteur de films à l'O.N.F..

Il craqua une allumette : une vive lueur déchira l'obscurité; la flamme naquit blanche et vive, avec un petit bruit sec; un peu de fumée bleue s'éleva. Puis la main tenant l'allumette s'approcha de la bougie et communiqua la flamme à la mèche. Le point lumineux à l'extrémité de la mèche, d'abord faible, se dilata : la frange bleue descendit le morceau de coton noirci jusqu'à l'endroit où encore blanc, il émergeait de la cire. La lueur prit de l'intensité et lentement mangea l'ombre de la pièce. L'homme était assis, les deux mains posées sur la table, celle de droite tenant encore le bois calciné de l'allumette. Il regarda la flamme de la bougie. La cire blanche se liquéfiait et remplissait lentement le petit entonnoir situé à la base de la mèche. Bientôt la cire transparente déborderait, et une goutte commencerait lentement à descendre le long du cylindre blanc, pour se figer à mi-chemin. Il avait toujours les yeux fixés sur la bougie, fasciné sans doute par ce spectacle inhabituel. Une bougie, c'était étrange. Jamais il n'aurait cru qu'il aurait encore à se servir d'une bougie, pour s'éclairer, lui, homme du vingtième siècle. Non vraiment, c'était impensable, et la situation lui apparaissait maintenant dans tout ce qu'elle avait d'insolite. Et tout cela à cause d'une panne d'électricité. Plus il y pensait, plus il trouvait cela intolérable; il avait beau s'imaginer la tempête, les fils rompus gisant à terre, les énormes turbines arrêtant leur ronflement, des voyants rouges s'allumant un peu partout sur les tableaux de contrôle, non rien n'y faisait, ça n'avait pas de sens; la situation était indigne de notre époque moderne; une panne, une simple panne, et tout s'arrêtait; mais, ils auraient dû prévoir un tel incident, prévoir des machines de secours; à quoi servaient alors tous ces cerveaux électroniques, ces cartes perforées ? Et pourtant rien ne laissait présager cela : il était assis devant l'écran de la télé, comme d'habitude à cette heure-là, quand soudain ... plus rien. Tout était devenu noir : la télé, la pièce, la rue, tout. Il avait mis quelque temps avant de réaliser ce qui lui arrivait, et maintenant la colère montait en lui. Les images n'étaient pas particulièrement passionnantes, non, et ce n'était pas le fait d'en être privé qui le mettait hors de lui-même : c'était l'absurdité de tout cela, le non-sens. Combien de temps durerait cette panne ? Tout ce qu'il pouvait

espérer, c'est qu'elle serait brève et qu'il pourrait continuer à regarder son programme, pour occuper sa soirée. Et il n'avait même plus l'heure, non même pas, puisque la pendule était électrique. Il aurait pu regarder à son poignet, mais il ne portait jamais sa montre, car, ne pensant pas à la remonter, elle n'était jamais à l'heure; il préférait dans ces conditions la laisser dans un tiroir. Il s'était bien promis d'en acheter une qui se remonte automatiquement, mais trop préoccupé, il n'avait jamais mis son projet à exécution. C'était bien le moment d'y penser. Décidément, cette soirée était frustrante. Il lui fallait patienter. Une idée lui vint : il allait appeler la compagnie d'électricité, l'opératrice, n'importe qui et leur dire sa façon de penser. La flamme se mit à trembler, comme pour rappeler sa présence; tout absorbé qu'il était, il l'avait complètement oubliée. Il posa son regard dessus : à bien considérer la chose, c'était quand même étonnant de voir le rayonnement de ce modeste point de lumière; voyons, à quelle ampoule pouvait-on comparer cette luminosité ? Dix watts, quinze watts, peut-être vingt ? c'était difficile à dire... Et puis non, c'était impossible; il était impossible de comparer une ampoule électrique à une bougie. La flamme, comme rassurée par ce nouvel intérêt, s'était remise à brûler avec régularité. La cire remplissait le petit entonnoir situé à la base de la mèche et, de temps en temps, débordait, donnant naissance à une coulée qui allait se figer le long du cylindre blanc et s'ajouter aux autres coulées déjà existantes. Une bougie, comme autrefois. Il n'y avait que cela dans le temps, et ma foi, les gens n'avaient pas l'air plus malheureux, non, pas du tout. D'ailleurs, à bien y réfléchir, ça n'était pas si mal : avec une, il voyait déjà très bien, avec deux ou trois autres, convenablement disposées, ce serait plus que suffisant. Finalement, il était content de cette bougie, et il s'estimait heureux de l'avoir trouvée, car il ne s'imaginait pas attendant dans le noir, dans le silence. Mais oui, au fait, le silence; c'était donc cela cette sensation étrange; il s'en apercevait maintenant, le silence. Et quel silence. C'en était assourdissant. Il n'avait pas l'habitude, bien sûr; au contraire, il s'était tellement habitué au bruit, qu'il ne le remarquait même plus; c'était le silence qui lui faisait mal aux oreilles. Le réfrigérateur, la machine à laver la vaisselle, le malaxeur, l'ouvre-boîte, l'humidificateur, le couteau électrique, la télé, le radio, il y en avait toujours un qui fonctionnait, quand ce n'était pas plusieurs à la fois. Mais ça ne le dérangeait plus, il n'y prêtait plus attention, non. C'est le si-

lence qui le surprenait, cette absence de bruit; c'était tellement inhabituel, insolite. Il avait beau écouter, tendre l'oreille, en retenant sa respiration, pas le moindre son ne lui parvenait. Rien, absolument rien, que le silence. Il aurait dû être inquiet, tendu, angoissé, de se sentir entouré par ce monde muet, étrange; il aurait voulu être en quête de la moindre manifestation bruyante qui l'aurait rassuré, qui lui aurait prouvé qu'il avait tort d'être angoissé, que le monde n'était pas mort. Eh bien pas du tout, il n'éprouvait rien de tout cela. Il s'en sentait anormal, car non seulement il n'était pas tendu, mais, ô stupeur, il était bien, très bien même. Il était plongé dans le silence et il s'en délectait. Ça ne tenait pas debout et il s'en rendait compte. De plus sa colère était complètemnt tombée. Finalement cette panne avait du bon. Il ne la voyait plus avec le même oeil : il lui découvrait tout à coup un côté sympathique... Depuis combien de temps durait-elle ? Il ne le savait plus, et il ne voulait pas le savoir. Ça durerait le temps que ça voudrait, ça n'avait plus aucun espèce d'importance; il était bien, un point c'est tout. Il regarda la bougie : tiens, elle avait rapetissé, de peu, mais assez tout de même pour qu'il s'en aperçoive. C'était une manière de savoir qu'il s'était écoulé du temps depuis le début de la panne, et comme il n'avait plus l'heure, ça lui était utile... D'ailleurs, on devrait fabriquer des bougies qui se consument en trente minutes, une heure, deux heures, ce serait un moyen de mesurer le temps... A la réflexion pas très pratique. Mais l'idée était amusante. Bon, voilà qu'il se mettait à avoir des idées amusantes maintenant ! C'était incroyable. Dire qu'il n'y a pas dix minutes, enfin un peu plus peut-être mettons une demi-heure... ou une heure, il ne savait plus très bien... peu importe, disons il y a un instant, il était en colère ! Il s'était senti frustré par cette panne stupide. Et puis tout avait disparu, il n'était plus le même, d'une certaine manière, il était content, il goûtait cet instant de paix retrouvée. Il éprouva soudain le désir de voir son épouse, de partager avec elle ce moment, de la regarder, simplement. Il aurait voulu qu'elle soit assise là, près de lui. Il aurait aimé lui parler, lui expliquer ce qu'il éprouvait, lui dire qu'il ne se sentait plus le même, qu'il s'était mis à penser à elle, à regretter son absence. C'était un changement en lui, car d'habitude, non seulement il ne pensait pas à elle, mais il ne la voyait même pas, trop occupé qu'il était par son travail, ses soucis. Il s'était mis à penser à elle; elle magasinait. Elle était partie magasiner vers la fin de l'après-midi.

Elle avait téléphoné pour dire qu'elle ne rentrerait pas pour le repas. Il s'était débrouillé comme il avait pu; il avait fait chauffer une boîte de soupe, et il s'était assis devant la télé. Sa femme était dans la cohue, dans les embouteillages, et pour la première fois, il regrettait cet état de chose. Il était seul; les enfants étaient allés faire leurs devoirs chez des camarades de classe. Eux non plus n'étaient pas rentrés pour le repas. Mais ça ne lui faisait rien, ça ne lui faisait absolument rien. Qu'ils soient là, qu'ils ne soient pas là, le laissait indifférent. La maison était un peu moins bruyante, voilà tout. Il les aimait bien, pourtant, oui, mais il était trop las, trop harassé. Il les sentait autour de lui, plus qu'il ne les voyait. Il ne parlait pas beaucoup, il essayait de chasser les problèmes de la journée; parfois il y réussissait, mais il se mettait à penser alors à ceux du lendemain. Ce n'était pas mieux. Sa tête était ailleurs; il ne pouvait pas parler, il ne savait quoi dire. Alors il écoutait, il aimait écouter; c'était un moyen de s'évader de l'emprise de huit heures de travail; sa femme lui racontait les menus faits de sa journée, ses préoccupations, enfin tout ce qui peut arriver à une maîtresse de maison pendant une journée de ménage, lavage, repassage, cuisine, magasinage. Les enfants, eux, parlaient du collège, de sports. Lui, il écoutait, il aimait écouter; ça le détendait. A vrai dire, ça ne l'intéressait pas du tout. Il aurait préféré que l'on parle d'autres choses que de cuisine, de problèmes ménagers. Mais ça le détendait... Il était détendu, il pensait, il laissait son imagination vagabonder. Ça ne lui était pas arrivé depuis si longtemps, qu'il se demandait comment il s'en souvenait encore. Ce devait être un processus inné, qu'il était impossible d'effacer du cerveau. L'Homme, ce roseau pensant... La première fois qu'il avait vu des roseaux, il avait cinq ans : il était en vacances, avec ses parents, au bord d'un lac. Sa mère en avait rapporté toute une brassée, qu'elle avait placée dans un grand vase; sa petite imagination d'enfant avait été frappée, car, quelque temps auparavant, il avait reçu un livre des fables de La Fontaine, rempli d'illustrations. Et l'une d'elles représentait le Chêne et le Roseau : ils avaient tous deux une bouche, des yeux, un nez. Le Chêne avec ses branches, avait l'air d'un bonhomme aux cheveux hirsutes; le Roseau, humble et courbé, pliait sous le vent redoutable; mais il savait que, malgré sa petitesse, sa faiblesse, il tiendrait bon. Il avait regardé parmi tous les roseaux, dans le vase, essayant de reconnaître celui qui avait des petits yeux malicieux, et une toute petite bouche, comme dans

le livre. Mais il ne voyait rien, et il n'entendait même pas la petite voix dire : « Je plie, et ne romps pas ». Il avait beau tendre l'oreille, écouter, non, rien, rien ne se passait. Peut-être qu'ils étaient morts ? Oui, c'est cela, ils étaient morts. Les grandes personnes les avaient coupés et ils étaient morts de chagrin. Comme c'était triste. Et le grand chêne devait bien se sentir seul, maintenant que le roseau n'était plus là pour lui parler. Il se souvient que le lendemain, il s'était arrêté devant le premier arbre rencontré au bord du lac, un érable, et lui avait dit : « Ne sois pas triste, grand chêne, ton ami est chez moi. » ... Que c'était loin tout ça ! Qu'elles étaient belles ces vacances ! Elles avaient toutes une place à part dans son souvenir. Il ne savait pas si c'était le temps qui leur conférait une teinte merveilleuse, ou bien si réellement elles avaient été ainsi. Ça n'avait pas d'importance; c'était le souvenir qu'il en avait qui comptait ... Une petite braise rouge s'était formée au bout de la mèche; dans la flamme lumineuse, le fil de coton tressé était recourbé vers le bas, et la braise se trouvait juste au bout. Silencieusement, la bougie rapetissait et les coulées, qui se figeaient tout à l'heure le long du cylindre blanc, ayant maintenant moins de chemin à parcourir, venaient s'arrêter sur la bobèche. Son regard se détacha de la bougie et il se mit à observer la pièce. De grandes ombres fantasmagoriques se projetaient sur le mur; le plus petit objet prenait des proportions inquiétantes. Il redécouvrit le lieu qu'il croyait si bien connaître. Tout ce qui pour lui était clair, ordonné, sans mystère, prenait sous cet éclairage un aspect étrange, comme si la vie s'était à nouveau glissée en toute chose, comme si les objets avaient retrouvé leur âme. Des coins d'ombre surtout, il lui semblait entendre sortir des chuchotements, des soupirs, il lui semblait que des yeux amusés et bienveillants l'observaient. Le cendrier en grande conversation avec le serre-livres. Voyons, ça n'avait pas de sens, c'était tout simplement absurde. Sa raison d'homme adulte le niait. Et pourtant il aurait juré entendre quelque chose. C'était peut-être ce long silence qui le troublait ainsi ... Comme il le troublait lorsqu'il était petit, le soir, avant de s'endormir. La maison était silencieuse; il avait peur car il croyait entendre des bruits insolites; il se cachait sous les couvertures, pour se mettre à l'abri. Au bout de quelques minutes, étouffant, il lui fallait revenir à l'air libre; il prenait une grande bouffée et se replongeait dans son abri. Le lendemain matin, il se réveillait avec le soleil dans sa chambre. Il ne savait jamais quand il s'était endormi.

Avec le jour, il n'avait plus peur, il retrouvait la douce quiétude de la maison; de son lit, il suivait le soleil qui avançait sur le mur, lentement, très lentement. Dans le rayon, il voyait les poussières en suspension, monter, descendre, sortir du faisceau de lumière et disparaître. Comme il aimait ce moment-là. Bientôt, il entendrait le pas de sa mère; elle ouvrirait la porte, et il ferait semblant de dormir. Alors elle dirait : « Oh, il dort encore. » Et au moment où elle refermerait la porte, il s'écrierait, triomphant : « Mais non, je faisais semblant ». Et les années passèrent, il partit pour la petite école, puis pour le collège. Plus tard, il se maria. Il eut deux enfants et, pour vivre, il fut obligé de quitter l'emploi qu'il avait, pour travailler dans un bureau, où il gagnait plus. Depuis, sa vie s'était dégradée, il s'en rendait bien compte maintenant; une vie monotone, insipide, dénuée de sens. Une routine qui ne menait nulle part. Grâce à cette panne, il y avait eu une trêve; la course s'était arrêtée. Il y avait eu ce silence. Progressivement, il s'était détendu, il avait pu souffler un instant, regarder en lui, autour de lui. Il avait retrouvé ses pensées, ses projets de jeunesse, et il les confrontait avec ce qu'il était devenu effectivement. L'écart était grand, très grand : comment avait-il fait pour fermer les yeux, pour ne rien voir, ne rien entendre, il se le demandait. Extérieurement, pour les autres, c'était un homme qui avait réussi : marié, père de deux beaux enfants qui poursuivaient leurs études, une belle maison, une voiture qu'il changeait tous les deux ans, il venait de s'acheter un bateau, et il nourrissait le projet d'offrir à sa femme une petite voiture, pour ses déplacements. Il aurait dû être comblé. Il pensait l'être. Il ne l'était plus. Il se rendait compte que tout cela ne faisait pas la vie, n'était pas la vie. Bien sûr, il l'appréciait, il en était heureux, mais il avait trouvé primordial ce qui, en réalité, ne l'était pas. Il découvrait qu'il avait attaché plus d'importance aux choses, en négligeant les êtres. Il avait agi comme agissaient les autres autour de lui; il était devenu semblable; comment avait-il fait pour entrer dans le cercle, pour se laisser prendre, il ne le savait même pas. Ça s'était fait à son insu; une force mystérieuse l'y avait poussé. Heureusement, il était encore temps de briser le sort qu'on lui avait jeté, tout n'était pas perdu. Il se mit à penser à ce qu'il pourrait faire. D'abord, il changerait de travail; oui, c'était la première chose à faire. Ce qu'il faisait en ce moment le déprimait trop, le rendait trop maussade. Avec les connaissances et les diplômes qu'il avait, il trouverait quelque chose de plus passionnant.

Ensuite, et bien, étant plus content de ses journées, plus content de lui, il serait capable de s'occuper de sa famille, de sa femme : il se voyait très bien à sa place d'homme, de père; il leur parlerait dorénavant, s'intéresserait plus à leurs activités, leurs préoccupations; il partagerait avec eux ses doutes, ses certitudes. Il avait hâte de raconter tout ce qu'il avait fait, pensé, résolu ce soir. Il avait hâte de voir leur réaction, de lire sur leur visage l'étonnement, puis la joie, car sans aucun doute, ils seraient contents. Il voulait rattraper le temps perdu et il avait tellement de choses à leur dire, que probablement il faudrait le bâillonner pour qu'il s'arrête. Et puis, ils allaient plus souvent se distraire, il y avait tant de choses à faire, à voir. Finies les soirées de TV, finies les heures passées devant le petit écran à regarder n'importe quoi, n'importe quand. Chacun choisirait ses programmes suivant son goût, sa sensibilité, et lui le premier, il donnerait l'exemple : il ne voulait plus subir cette infâme pâtée, truffée d'annonces, à donner la nausée à n'importe quel être humain normalement constitué. Et lui pendant des années, il avait ingurgité tout cela, trop amolli pour avoir la moindre réaction. A vrai dire, il en avait une : l'insomnie. Il ne dormait pas, il ne se détendait pas; il avait beau prendre toute sorte de pilules, roses, rouges, bleues, vertes pâles, jaunes, aucune ne le soulageait vraiment. Il arrivait bien sûr à s'endormir, mais il se réveillait le lendemain matin, aussi fatigué, aussi tendu que la veille. Son corps et son esprit protestaient à leur manière contre cette avalanche d'images, de sons, de bruits; le travail de digestion qu'il leur demandait était trop fort. C'était cela pour lui la TV. Et bien, ça ne continuerait plus, il ne se laisserait plus avoir stupidement, passivement, il casserait cette habitude de regarder machinalement l'écran, pour voir n'importe quoi. D'ailleurs, regardant moins la télé, il pourrait se consacrer plus à la lecture; cela faisait si longtemps qu'il n'avait ouvert un livre; encore une chose qu'il avait négligée. Combien allait-il en découvrir d'autres ? ... La lumière revint brutalement; l'ombre et le silence furent anéantis. Ses yeux, aveuglés par cette clarté soudaine, lui firent mal; il les ferma un instant, et les rouvrit; ils s'habituèrent à ce changement d'intensité et redécouvrirent la pièce telle qu'elle était : claire, ordonnée, froide. L'homme ne regardait plus la bougie, maintenant noyée dans ce flot de lumière; il jeta machinalement un coup d'oeil sur la pendule. Le temps avait repris sa course, la trotteuse avait recommencé sa ronde infernale. L'image réapparut. Il avait oublié d'éteindre le poste, il

aurait dû y penser. Il sentait que c'était trop tard maintenant. Il fit néanmoins un effort et voulut se lever pour aller tourner le bouton. Les images et le son l'envahirent. Il resta assis, fasciné par l'image électronique. A côté de lui, la bougie achevait de se consumer : ce qui restait de la mèche flottait maintenant dans de la cire liquide, au fond du chandelier. Bientôt, la flamme diminuerait, jusqu'à n'être plus qu'un petit point bleu; pendant quelque temps encore, en silence, elle survivrait pour finir par s'éteindre doucement. Alors une petite fumée blanche s'échapperait et imprègnerait la pièce d'une odeur désuète de sacristie.

HÉLÈNE FECTEAU

LA VALLÉE SACRÉE

NOUVELLE

HÉLÈNE FECTEAU — Née à Montréal en 1941. Est professeur d'arts plastiques. A publié dans *Liberté,* dans *Actuels* (Paris), et dans quelques autres revues étrangères.

Il n'y a pas de lieux pour la vie, les lieux n'existent que pour les hommes, des lieux qui nous attendent pour se livrer. La vallée sacrée un jour s'ouvrit à la caresse de mon regard.

C'est un long chemin qui nous mène vers Delphes, dans un pays aride et désertique. Là pas de fleur, pas une douceur mais une nudité incomparable, un silence poignant. Ce n'est pas un chemin pour la parole, la terre y est libre et c'est sa voix qui crée l'échange. Du regard au geste c'est un partage unique, la terre nous est offerte en son dénuement total. Nous savions confusément ce qui nous attendait peut-être le préparions-nous mais ce fut à Delphes que ce long chemin se fit connaître. Delphes, quelques toits surgissent soudain parmi les montagnes, quelques toits au centre de l'isolement dominent la vallée sacrée; au bout des yeux tout au bas une lame de mer s'infiltre dans la terre. Nous avançons silencieux, perdus dans le regard, émerveillés. Le soir tombe et malgré les lumières et le bruit de la rue principale on se sent entouré d'un grand espace calme et recueilli.

Delphes, c'était l'aboutissement, la dernière étape avant la fin. Nous nous étions choisis, nous savions que l'inconnu peuplait ce voyage, un inconnu qui nous livrerait les uns aux autres. Nous étions tous prêts à aller jusqu'au bout de la franchise mais nous n'avions pas mesuré l'espace qui nous séparait.

Dominique et moi nous nous connaissions parfaitement, nous avions recontré Serge et Hugo quelques mais auparavant à Paris.

Oh ! ce voyage, que j'étais loin de me douter qu'il serait cette brûlure. Je voulais que chaque pas en soit un de plus vers notre rencontre. Dès le départ, j'ai senti l'abîme dans lequel nous venions de pénétrer et il ne fut pas long à nous envelopper tout entier. Nous nous aimions et tous les quatre n'étions prêts à nous satisfaire que d'un véritable échange mais cette longue route nous avait mortellement blessés, le mal s'était glissé dans le sang. Que s'est-il passé, que va-t-il se passer ? Dans quel monde avons-nous commencé à pénétrer. En prenant pied dans cette ville, nous avons franchi les limites de la certitude. Ici commence l'aventure du regard et de la main. Nous n'avons fait ce chemin que pour lentement nous dévêtir, que pour arriver dans cette ville en grande nudité, que pour tendre aux plus obscures ténèbres ces

doigts que nous voulions tresser en un même geste. Notre départ avait une date, ce n'était pas une raison pour trahir le temps qui nous en séparait. Sommes-nous responsables dans la mesure où nos actes nous engagent, nos actes sont-ils ces êtres qui portent le noyau de l'âme, je ne sais pas mais nous devons poser des actes et quel que soit leur poids je sais que nous devons le porter.

Nous sortions du village lorsque j'eus la conviction profonde que nous irions jusqu'au bout, fallût-il pour cela nous déchirer ou nous détruire. Nous nous sommes arrêtés au bord de la vallée sacrée, dans un petit sentier de pierres. Il ne restait qu'un peu de bleu dans le ciel pour chercher une terre moins rude où monter la tente. Les oliviers nous firent place et quand notre installation fut terminée nous nous sommes assis pour goûter l'instant d'une grande beauté. Chacun de nous s'était suffisamment dépouillé pour recueillir cette nuit-là. Nous ne pouvions pas encore parler, il fallait encore qu'un espace se joue avec la nuit, il fallait qu'un reste de nous se fasse cendres, que nous ne soyons plus qu'un geste fondu en cette nuit. Nos paroles se serraient dans la gorge. Et ce fut Serge qui parla le premier.

— Il nous faut sans cesse recommencer, sans cesse renaître, sans cesse recréer.

Mais comment aurait-il été possible de nous rejoindre ! Nous étions tous les quatre sincères. N'y a-t-il pas d'union plus parfaite, plus lisse que celle des gens qui se mentent. Bien sûr, tout est faux, superficiel et sans heurt. Nous étions trop sincères pour que nos échanges soient aussi paisibles.

Je ne savais plus où trouver de raisons à notre impossibilité de nous rejoindre. Invincibles tumultes de la chair intérieure, la nuit porte sa douleur à l'embrasure du sommeil, entre le regard et le geste, dans l'ombre. Et l'aube nous rejoint, fine pointe blanche qui nous bride à la souffrance.

— Je savais que nous allions être blessés, nous n'étions pas prêts à faire ce voyage, nous nous connaissions trop peu et n'avions jamais vécu ensemble. Il est nécessaire je crois que chacun se retire en lui-même et se calme avant que l'irrémédiable ne s'installe définitivement entre nous.

— Bon, Hugo, tu savais cependant, tu as accepté de le faire ce voyage, et quelles que soient tes raisons, tu es ici et tu dois faire corps avec nous et envisager nos problèmes. Se calmer, dis-tu. Pourquoi ? A la place de calme, tu aurais mieux fait de dire sommeil.

J'étais un peu fâchée, Hugo me faisait penser à un vieux général qui serait toujours prêt à faire replier ses troupes et à reculer plutôt que de faire face honnêtement, ouvertement. Il était le plus fermé de nous tous et je n'acceptais pas qu'il se cache volontiers sous un masque d'impassibilité tandis que nous vivions dans un feu perpétuel. Il se réservait pour qui et pour quoi et que réservait-il, il me déplaisait de penser qu'il était probablement prisonnier de lui-même et incapable de se livrer.

Quelqu'un a parlé d'une marche, nous étions déjà debout et nous nous dirigions en silence vers le temple rond sans presque le savoir. La fièvre nous brisait. Je repensais à ces dernières années toutes de luttes et de souffrances que nous avions vécues ? Dominique et moi, et desquelles était sorti un indicible bonheur. Qui soupçonnerait la profondeur de ces années, leur noirceur. Cela nous avait scellés. De toute ma vie, ces années sont celles qui m'ont modelée, façonnée et elles sont aussi celles auxquelles je tiens le plus. Elles ont laissé des traces, des empreintes qui me brûlent encore.

Nuit d'une vertigineuse douceur, on y respirait l'ivresse, quelque chose d'infiniment beau se posait dans nos paumes. On aurait cru pouvoir toucher, caresser cette douceur impalpable. Pas un sentier n'était fait là où nous marchions mais cet inconnu venait à nous dans une telle nudité que nous ne pouvions pas ne pas le recueillir. J'eus soudain conscience de nos pas solitaires – nos pas – je les écoutais, je les scrutais – être si près et si loin; tant nous aimer et si peu nous rejoindre.

Les lourdes pierres qui entourent le temple sont imprévisibles, on s'y heurte au début mais elles deviennent vite familières, on les sent, on les devine. Des pierres chaudes et dénudées sous la lune. Au hasard parmi les ronces des pierres qui sont tombées sans pourtant défaillir. Elles ont vécu leur temps de partage mais elles sont revenues à leur primitivité, elles sont revenues à leur solitude. Cela n'a pas détruit le temple, sa présence demeure indestructible – que cela me fait penser à nous, mais nos temples sont plus douloureux et ce n'est pas sans saignement que nous retrouvons notre primitivité. Nous savons que notre demeure est là toute entière, fixée à la terre en solitude. Certains s'étonnent peut-être que tant de profanes viennent du bout du monde pour regarder, pour toucher ces pierres lavées par le temps, livrées à l'espace. Ces gens sans toujours s'en rendre compte viennent chercher leur primitivité, viennent se regarder sans se l'avouer, sans

se faire mal. Ils aiment ces pierres confusément. D'autres les détestent ou les méprisent ce sont ceux qui ne veulent pas assumer leur humanité. Mais quels qu'ils soient ils sont tous attirés par elles.

Quel moment fut plus brûlant que celui de notre cheminement parmi les pierres ? La nuit coulait sur nous et nous sentions sur nos épaules le poids de cette immensité; tout m'apparut isolé, projeté en plein espace. La terre n'était pas lisse, elle était onduleuse, couverte de mauvaises herbes qui nous égratignaient les jambes. Notre présence était chargée des lourdeurs vécues, nous étions condamnés. Toutes ces lourdeurs nous embarrassaient, nous rendaient prisonniers. Je savais que malgré tous nos efforts pour nous en libérer et malgré notre conscience nous étions pris avec ce poids sur les bras. L'impossible nous cernait de toute part, nous brisait les flancs. Je réalisai que nous ne pouvions rien faire d'autre que de continuer ce même sentier perdu et que seul le temps et l'éloignement prendraient à nos regards une nouvelle pureté. Ce n'était pas un espoir mais un fait, une certitude qui est passée en moi en ce court instant. Car je continuais à lutter contre cet impossible, à chacun de mes pas je sentais cette chaîne qui tirait, ce mur que mes bras ne suffisaient pas à détruire. Tout cela en vain, l'impossible n'existe pas hors de nous il est en nous, nous sommes cet impossible. A ainsi nous regarder enfouis dans une nuit lointaine, j'éprouvai une étrange sensation de misère et de grandeur. La misère qui nous empêchait de nous rejoindre et la grandeur qui nous rendait capable de vivre une telle nuit.

Depuis quand avons-nous amorcé l'impossible, où cela a-t-il commencé ? Aussi loin que je pus regarder en arrière sa présence ne s'effaçait pas; il était là depuis le début. Serge n'était pas un homme superficiel et dès la première soirée passée ensemble nous avons pénétré spontanément dans un même univers. Quel univers, comment le nommer; quel nom donnerai-je à cette chose qui nous permit d'atteindre tant de clartés ? Nous avions parlé pendant des heures mais nos paroles n'avaient servi qu'à nous faire saisir le même silence. Nous étions deux étrangers, nous étions libres et nous avons osé dépasser la limite. Il a fallu revenir vers la terre, il a fallu nous connaître et déjà l'angoisse nous enveloppait, nos doigts ne déchiraient pas les mêmes chairs et quand nous nous sommes retrouvés après plusieurs mois d'absence c'est dans les plus profondes ténèbres que nous l'avons fait. Jusqu'où ne sommes-nous pas allés pour décapiter la noirceur ? Notre langage

n'était plus tout à fait le même, nos chemins n'avaient rien de parallèle et depuis tous ces mois nos paroles n'ont pas réussi davantage. En ce moment Serge je ne sais pas comment toi tu vis cette nuit, je te regarde, je sais que tu es enveloppé par elle mais je ne sais vraiment rien d'autre. Nous nous reprochons trop de choses peut-être nous sommes-nous jugés »

– Regardez une étoile filante – une étoile filante, ça donne envie d'être là-haut en plein espace sans le poids du sang nous dit Dominique.

– On s'est joué du sang, on s'est mordu de rire sur l'asphalte violette, on s'est transi de haine, trempé d'inconscience sur nos hanches ouvertes. On a bouffé, on s'est gorgé de leurres sur nos lèvres naïves, la nuit coule constante, l'aube s'achemine, l'éternité se perpétue dans la secrète chair de notre plaie. Le temps se frappe, le temps sans arrêt se frappe et s'envole, le temps aveugle des offrandes de ce feu.

Oui, la nuit coule mais le temps se frappe et vient un instant absolu d'un silence et d'une immobilité totale. Delphes là-haut dormait, nous étions là tous présents, qui de nous eût exigé davantage, qui aussi aurait juré que cette nuit-là appartenait à un jour en ce vingtième siècle ? Cette nuit-là n'appartenait à aucun temps, elle venait à nous sans masque et sans fard. Notre marche s'était arrêtée, l'immobilité s'était emparée de nos corps. Est-ce à ce moment précis que nous avons compris, est-ce à cette minute exclusive que nous avons été scellés, malgré nous, au delà de nous.

Il n'y avait plus de passé ni de futur, la vie se consumait en une seconde d'une douloureuse beauté ouverte à nos chairs fébriles.

Nous sommes demeurés près du temple rond, nous ne pouvions plus défaillir. Cette nuit était avec nous, pour nous; elle nourrissait notre éternité, personne ne souhaitait qu'elle s'éteigne. L'air se rafraichit nous nous rapprochâmes. Les oliviers, ces silencieux témoins nous protégeaient de leurs multiples doigts d'argent. Personne n'éprouvait le besoin de parler, il me semble que nous étions intégrés à la nature – rien d'autre que des regards. Je ne sais combien de temps nous sommes restés ainsi, quelque chose nou retenait, rivait nos pieds à la terre. Je n'avais envie de penser à rien, il me suffisait de vivre ma chair, de vivre cette clarté, cette pureté, il me suffisait de sentir mon corps chaud résister à la brise légère, de voir cette vallée sacrée, de l'entendre, de la sentir; il me suffisait d'éprouver dans mon sang le poids de ces monta-

gnes et leur plénitude. Non, je n'avais pas envie de penser, je vivais dans ma chair chaque espace, et le temps ne m'asservissait pas davantage. N'est-ce pas la nuit qui nous offre la plus grande liberté, n'est-ce pas elle qui porte toutes nos aspirations, elle dont la présence ne s'efface jamais si on l'a choisie ? Chaque nuit renferme toutes les nuits passées et futures, chaque nuit est un noyau d'éternité.

Une lourdeur vint s'abattre sur moi, pourquoi faut-il toujours porter le poids de l'univers comme si le présent, notre présent à soi ne suffisait pas; faut-il encore souffrir depuis le début des temps ? Le temps, comment ne m'étourdirait-il pas, comment ne serait-il pas cette obsession ? Je savais que je ne le délogerais jamais de ma peau. Je savais que cette nuit immobile déposait dans nos paumes le noyau du temps qui, loin de nous asservir, nous libérait de la petitesse d'un certain quotidien et nous livrait vulnérables et nus dans l'espace. Chacun de nous était prêt à recevoir et à entendre ce qui devait se faire nôtre dans la plus secrète chair, sur l'intime rivage du sang. C'est ta présence, Dominique, que je reçus avec une intense clarté. Rien ne pouvait rompre ta marche vers moi, notre entente était aussi parfaite que silencieuse; tu me parvenais entière de ton immobilité. Au-delà du quotidien, au-delà du langage, une présence veillait, celle que nous avions créée dans la dureté et la souffrance. Nous pouvions douter de tout mais pas de cette présence, nous savions qu'elle demeurait à nos côtés quelle que soit notre réalité. Dominique, comment pourrai-je parler de toi, il faudrait que tu sois hors de moi pour que je puisse te cerner avec des mots. Malgré la misère qui m'accablait, tu étais là et tu me comprenais bien au-delà de moi-même en ce présent. Cette nuit-là rejoignait tant d'autres nuits, nous marchions ensemble depuis si longtemps et pourtant chaque seconde était encore nouvelle et inconnue, chaque instant devait être recréé avec des mains sans cesse épurées. Non, je ne peux pas te décrire sans te trahir, depuis le premier moment tu as été vitale comme cette présence qui l'est aussi devenue. Ce voyage ne nous avait pas épargnées, nous vivions cette même brûlure. Mais nous savions qu'au-delà du temps cette présence vivait et si les mots parfois nous trahissaient elle jamais ne s'est dérobée.

L'aube allait venir, le silence bougeait, se métamorphosait, la noirceur se faisait moins épaisse, quelque chose allait naître au bout des yeux. Et ce que l'aube accomplit en chacun de nous, rien d'autre ne saurait le faire. C'est l'enfantement le plus total

et le plus pur auquel nous puissions participer; mais le sommeil est une boue dans laquelle s'agitent la plupart des hommes.

L'aube s'est amorcée, s'est creusé un lit de blancheur, s'est infiltrée dans le vert éteint de la nuit. Longuement ses gestes semaient la lumière. Du fond de la vallée, avec lenteur, un voile s'est élevé jusqu'à l'espace. Une à une les couleurs se dévêtirent, les oliviers remuaient doucement les bras; premier matin du monde, l'aube caressait chaque être, à chacun de ses pas une odeur nouvelle, à chaque moment jaillissait une forme nouvelle. Désormais, quel que fut notre éloignement, nous étions rattachés les uns aux autres car nous avions été présents à l'enfantement du monde.

On sentait l'approche du soleil et d'instinct nous sommes repartis vers la tente, imprégnés que nous étions de tant d'ampleurs. La fatigue sillonnait nos épaules, nous nous sommes étendus sur nos sacs de couchage, sans dormir tout à fait nous avons laissé le songe imbiber notre chair, nous nous sommes baignés dans l'acuité du rêve, à mi-chemin de la folie.

Fallait-il encore après cette nuit accepter les ténèbres de la parole — fallait-il poursuivre ce déchirement, se rendre jusqu'à l'anéantissement ? Mais qu'avons-nous d'autre que les mots, que signifierait un geste si d'abord le mot n'a pas filtré les mains ? Non, je savais au fond de moi qu'il fallait continuer, c'était par les mots que nous nous étions perdus, il fallait continuer, déchirer davantage même, jusqu'au dépassement de la brûlure, jusqu'à l'intolérance de la plaie. Il n'était plus possible de passer par-dessus le déchirement, nous devions le traverser, le vivre pas à pas. Si seulement cette effroyable clarté nous était épargnée, si nous pouvions demeurer uniquement avec la nuit. Non, il nous faut aussi assumer ce soleil inadmissible, voir cette fumée puante qui s'élève des rues; il nous faut compter avec les autres, avec cette boue, avec leurs mensonges glorifiés. Il nous faut marcher sur l'asphalte brûlante et les regarder pourrir au soleil.

Rien ne nous est permis, pas un cri, pas une larme. J'ai tenté de me dire que nous étions fous, que tout n'était que chimère. J'ai tenté sans succès de nous rendre aveugles. Les chimères ne sont pas si douloureuses. Si le soleil était là c'est qu'il devait réchauffer et non brûler, je me disais qu'il ferait bon de sentir que tout est tranquille, calme, certain, de se sentir en paix, de vivre la légèreté d'une feuille au bord de la matinée. Je me disais que sûrement cette torture n'avait pas son droit, je me disais, j'essayais de me

dire. Et plus je tentais de me convaincre et plus s'enfonçait en moi ce soleil, plus il saignait ma chair d'un interminable geste.

Des chimères, non ce serait trop facile.

Tantôt nous serons là-haut, nous marcherons parmi la foule des touristes et nos pas ne seront pas d'apparence différente des leurs. Nous apparaîtrons calmes presque souriants et nous serons même incapables de reconnaître parmi cette foule ceux qui seraient des nôtres. Le poids que nous portons ne se mesure pas à la livre. Tantôt — tantôt nous serons effondrés sous ce poids, nous serons calcinés, nous serons un cratère qui se consume par l'intérieur. Je voulais m'arrêter, je ne voulais pas continuer ma pensée, je ne voulais pas savoir que si nos vingt ans nous tenaient debout nos trente ans nous coucheraient peut-être dans cette lave contre laquelle nous luttions. Je ne voulais pas — je perdais la tête; mais il n'y avait pas que ce que je ne voulais pas, il y avait aussi ce que je voulais et je me dis qu'aussi longtemps que cette douleur serrait mes flancs, je serais debout. Je pris soudain conscience de la présence des autres et je réalisai, malgré tout ce qui nous séparait, à quel point nous étions ensemble à cause de cette même douleur. Seul et ensemble — nous nous aimions, et déjà je me sentais plus forte. Le soleil s'était approché et dans la tente la chaleur nous étouffait, nous nous sommes levés et avons décidé d'aller manger.

La rue principale était encombrée de multiples promeneurs. Les boutiques nous offraient quantités de faux souvenirs; faux vases antiques, faux bijoux, fausse identité. Mais Delphes vivait en nous avec une telle intensité que ces choses ne nous ont pas choqués outre mesure. Cette foule n'était pas grecque, cette foule heureuse et insouciante qui riait trop fort et mangeait trop. C'est là, entourés de toute part, que nous nous sommes resserrés. Nous ne faisions pas partie de la foule; pour nous ce voyage n'était ni une insouciance ni un oubli.

Nous sommes entrés dans un restaurant presque vide et nous avons pris place à une table sur la terrasse. Devant nous, immuables, les montagnes se croisaient jusqu'à cette ouverture sur la mer et au bas la vallée sacrée était enveloppée d'un murmure secret. Regards insoupçonnés, ampleur livrée à la captivité du regard, cette perception pour donner passage à l'innommable vie jusqu'au sang. Chairs vulnérables en proie à la violence de l'espace et ces montagnes éternelles fixées à nos corps. L'impossible, nous étions les temples sanglants de l'impossible.

Serge, je savais depuis le début l'impossible que nous étions, ne me reproche pas de ne pas te l'avoir dit, c'eût été une lâcheté pour moi que de n'avoir pas accepter de le vivre. J'accepte l'impossible, les déchirures, la solitude pourvu que cela ne fasse pas de nous des ennemis. Quel que soit l'aboutissement de notre échange, il faut que chacun soit certain de l'autre. Je savais que je te ferais mal, aurais-je dû nous refuser, je ne crois pas car le mal que nous nous faisons nous construit et nous nourrit. On ne choisit pas les êtres pour le bonheur que nous pouvons vivre avec eux. Aurais-je jamais aimé quelqu'un autant pour lui-même et si peu pour moi ? Cela aussi pouvait te blesser mais je ne devais jamais mentir. Je me sentis soulagée tout à coup, comme si tu avais pu m'entendre.

Nous étions quatre, ivres et fiévreux, à perforer l'insondable demeure de la vie, à même notre chair, à même notre douleur. Soif insoumise jaillissant du gouffre pour répondre à notre folie. Absolu dévorant, insoutenable passion. On n'explique pas une passion, on ne la raisonne pas, on la vit; elle nous brûle, nous consume. Je savais que la nôtre était la pire, la plus dangereuse la plus mortelle. Qu'importe, ce que nous étions capables de vivre dépassait les limites et nous rendait invincibles, vulnérables mais invincibles.

Dominique, Hugo, vous nous plus ne pouviez vous rejoindre. Mais cela vous blessait autrement. Pour Hugo, cela faisait suite à un destin qu'il croyait irrémédiable. Il se pensait comme un être dépourvu de tout attrait, voué à l'incompréhension et à la solitude. Il était le seul d'entre nous qui n'osait pas s'affirmer. Nous devions aller le chercher; jamais il ne serait venu à nous sans notre intervention. Tu n'avais pas raison, Hugo, de tant te méfier, tu dois le savoir à présent. Tu avais besoin d'amour et tu éloignais les gens, tu les empêchais de t'aimer. Tu étais impassible, rien ne paraissait te toucher; nous savions que c'était un masque et cela ne t'a pas empêché de le garder. Tu me désespérais, quoi que je fisse cela semblait tomber dans le vide, tu ne répondais pas mais j'étais certaine de ta recherche, de ta sincérité, je savais que ton malheur était vrai même si ton attitude à notre égard n'était pas juste; elle faisait partie de l'injustice dont tu avais souffert dans ton enfance et dont tu n'étais pas encore sorti. Je savais, malgré ton silence, que tu étais conscient et que tu vivais cette même brûlure à ta manière. Tu était assis à cette même table et je n'ai pas su trouver les mots; durant tout le voyage, je n'ai pas trouvé un instant pour

te dire cela, j'étais incapable de penser, je vivais notre éloignement. Dominique était plus près de toi, elle pouvait t'écouter, t'entendre mais elle ne pouvait pas se livrer; elle vivait sur une île différente, tu ne pouvais pas l'y rejoindre. Vous le saviez, je me souviens de la première rencontre, il n'y avait pas de doute; vous saviez que vos univers ne se partageaient jamais. Ce que tu as reçu de Dominique, tu n'aurais pu le recevoir de personne d'autre. Je doute que tu oublies notre aventure, mais toi seul sait jusqu'à quel point tu t'es laissé toucher. Ce que l'on accepte de recevoir d'un autre, cela demeure intimement secret. On ne peut jamais savoir à quelle profondeur la chair s'est ouverte; je souhaite qu'à cette heure tu aies compris notre folie, que tu aies compris qu'on ne trouve rien dans le refus et que même si notre rencontre était vouée à l'échec elle n'en était pas moins riche, ni moins vraie, et quelle que soit l'intensité avec laquelle tu l'as vécue, je suis persuadée qu'elle t'a apporté beaucoup. Ce qui compte le plus, n'est-ce pas que chaque expérience soit totalement vécue ? Nous ne pouvons pas projeter notre vie dans un résultat tangible.

Je me disais tout cela, je me disais trop de choses. J'avais cette maladie de parler avec moi-même. Il était temps de partir, nous avons quitté la terrasse. Dans la rue, le soleil nous mordit la peau; nous traversâmes à nouveau le village et nos pas nous conduisirent jusqu'à ce sentier qui arpente la montagne. Sous de vieux arbres repliés, de larges pierres montent lentement et composent un escalier aux pas de géant. J'étais envoûtée, ce sentier nous donnait l'impression de pénétrer dans le temps, de dépasser notre présent. Un autre monde et cependant le même; mais par cette lente escalade nous espaçions celui dans lequel nous vivions. Y a-t-il un autre lieu qui nous isole autant du monde actuel.

Renaître à la pierre, renaître à l'instant dépouillé, nu et douloureux. Il m'a toujours semblé que la beauté était une chose douloureuse, j'en eus alors la conviction. Nous avons marché dans la montagne une grande partie de la journée sans presque nous voir ni nous parler. Chacun était présent pour lui seul, chacun recueillait avec ses paumes tout l'espace dont il était capable. Je me briserais à vouloir décrire ce qui vit sur cette montagne, même le vent y est singulier et d'un autre siècle. Je ne pourrais dire ce qui m'a le plus frappée ni ce que j'ai le mieux aimé; la moindre pierre, la moindre forme m'était nourriture. Un geste immobile, fixé à jamais et qui me pénètre – un geste oublié sur le sol que les touristes mépriseront Delphes n'est pas descriptible.

Devant cette ampleur, je compris notre petitesse, nos petitesses devrais-je dire; nous étions là à nous échapper et à discuter de mille choses sans importance. Nous pouvions beaucoup parler, cela nous permettait de garder l'essentiel, mais avions-nous le droit de tout dire ? Pourtant je savais bien que tant que nous retenions l'essentiel aucun rapprochement n'était possible. C'était une protection, une issue, pour nous dissimuler derrière nos paroles. Pourquoi sommes-nous si pauvres et si faibles – pourquoi sommes-nous si peu capables de nous livrer entièrement sans aucune restriction, directement ? Je croyais que nous étions arrivés à Delphes en toute nudité, dépouillés. Nous l'étions, certes, mais pas complètement. Et à présent, je me demandais quel silence ne nous avait pas trahis. Nous sommes tous sur les pierres du temple d'Apollon, les yeux perdus dans l'ivresse – à cette minute précise où je vous regarde, où êtes-vous, sur quel sombre rivage vont échouer vos pensées ? Est-ce moi qui vous trahit, vous soupçonne ? Pourquoi vous pousserais-je dans ce précipice sans m'y engouffrer moi-même ? Il ne me suffit plus de savoir que nous partageons cette beauté et cette douleur, je ne veux pas m'arrêter là, c'est encore la sécurité, c'est encore la paix – je préfère l'enfer de ce douloureux état de veille à un paradis de molle certitude et de fausse paix. J'abolis à jamais la délivrance de la mémoire et du temps. C'est à l'exacte seconde de ma conscience que je fais face, je dois y répondre et vous avec moi.

Je tremblais confusément à l'idée de tous ces débris parmi lesquels nous aurions à prendre place. Des chemins calcinés, broyés par le feu nous attendaient. J'aurais voulu me perdre à jamais dans ces montagnes, m'enfuir dans quelques secrets refuges pour oublier et dormir ne fût-ce qu'un instant. Mais quelque chose me retiendrait si j'osais faire un pas, quelqu'un me tendrait la main, Dominique – ou alors viendrais-tu avec moi ? Non, une lâcheté pour moi, je pourrais la faire mais pas pour toi. Dominique que je voudrais réconfortante, tu ne peux parler, mais tu ne perds pas pieds; comme tu dois bien me voir dans cette suffocante journée. Je dois traverser seule des pays de sueur rouge mais je sais que passé le temps et les pays, tu m'attendras les paumes ouvertes malgré ma faiblesse.

On se rendit soudain compte de la lumière qui s'était transformée et de l'ombre qui se distribuait entre les pierres, les ifs et les oliviers. Nous redescendîmes à pas de lenteur le flanc saigné de la montagne. Nous redescendîmes vers la civilisation, vers nos

petitesses; nous redescendîmes nous rejoindre dans le temps précis de nos âges, nous refaire prisonniers de notre réalité. Cette porte ouverte sur la noirceur – cette porte, notre douleur, me voici crucifiée sur l'obscurité déserte à même les puissants tourments qui gesticulent dans la nuit dormante – sous la lune pâle et froide. Ci-git la profonde solitude où tu m'habites. Oh – cet affreux retour – à nouveau cette foule désordonnée et fumante. Nous sommes retournés à notre terrasse puis à la tente; là nous nous sommes écrasés sur nos sacs de couchage, épuisés. Quelle lourdeur nous entourait comme à l'approche d'un orage ! Mais rien ne se passe tant que la pénombre ne fut pas totale. Alors Hugo et Dominique sortirent prendre une marche.

Je n'avais pas senti Serge bouger à côté de moi mais je savais qu'il ne dormait pas. Que s'était-il passé entre nous depuis le début ? Beaucoup, et cependant peu de choses. Nous avions vécu de grands moments d'exaltation, nous avions beaucoup échangé. Mais nous n'avions vécu aucune expérience concrète ensemble; nos vies étaient demeurées séparées, jamais elles n'avaient pénétré dans le même enfer, rien ne nous avait marqué. Il nous manquait la vie, l'expérience vécue et en conséquence il y manquait la chair. Combien de fois n'ai-je pas tenté en vain de te faire comprendre cela – la vie – la vie à sa source – la vie dans sa primitivité, cette vie qu'on trouve dans le vert abondant et simple, dans la terre caressante des champs labourés. Mais pour toi ce n'était pas assez; si tu recevais une sensation, il fallait que tu la penses. Tu ne laissais pas les instants venir à toi, tu les préparais. Mais oublier, n'être rien ni personne, et recevoir l'instant nu et total, recevoir la terre ou la mer, cela ne t'était pas encore possible. Tu voulais tout rattacher à la tête. Et près de moi je sentais ton corps exactement comme j'aurais senti dans mes mains une terre qui n'est pas encore modelée, une terre qui n'a pas vécu, qui s'ignore et sur laquelle la vie n'a encore laissé aucune empreinte. Parmi toutes ces choses qui nous séparaient, celle-là en était une importante. Je ne pouvais pas te reprocher ta vie pas plus que toi la mienne. Nous nous sommes rencontrés au mauvais moment; nous n'étions pas prêts l'un pour l'autre. Mais ce corps blanc inusé me scandalisait. Il était trop tard pour fermer les portes; nous avions parcouru toute une année pendant laquelle nous nous étions engagés et chacun allait répondre à la mesure de son engagement. Maintenant je sais que nous ne nous sommes pas engagés au même moment. Tout est fragile, si fragile, nous savons si peu préparer

l'échange, si peu attendre et on ne sait pas encore entendre le silence des autres, ni écouter l'intime et douloureux balbutiement du coeur. Je savais encore une fois tout cela sans pouvoir sortir du présent.

Tu t'es éveillé, chacun accueillit cet instant de silence avec passion, cet instant d'avant. Je sentis soudain que tout se brisait, nos regards furent-ils jamais si opposés ? Pourquoi faut-il toujours porter toute notre vie avec soi ? Pourquoi faut-il que ce soit nos vies qui se confrontent et pas uniquement notre personne ? Ta vie et la mienne, c'était de la folie. Tu voulais parler, la parole te droguait, te saoûlait; mais j'étais lasse de discuter, de chercher de nouveaux mots pour te faire comprendre. Nous avons parlé, nous avons bêtement discuté de l'amour; comment le vivre quand on en parle tant ? Des mots pour combler un silence qui ne nous unissait pas et nous n'avons même pas eu la force de nous l'avouer. Quelle lassitude !

Tes gestes remuaient avec l'obscurité, sans jamais prendre fin, ils m'éloignaient, ils s'éteignaient mais ne s'arrêtaient pas. Je me demandais de quelle façon tu me voyais, où tu me situais, mais nous étions déjà perdus. Tu ne mentais plus, tu ne jouais plus, mais, nus l'un en face de l'autre, nous avions trop parlé, pour nous rejoindre. Toute cette lutte pour nous rendre compte de notre incapacité. Pour toi l'espoir existait, c'était ta ceinture de sauvetage, tu t'y accrochais. Il était trop tard, tout doit arriver avant la parole, et de tant parler cela m'avait vidée de tout désir.

Je ne pouvais plus te répondre, Serge, mais tu voulais tout de même poursuivre jusqu'au bout de la nuit. Je savais que nous n'en sortirions pas. Pas une seconde de cette nuit nous a échappé, nos yeux ne perdaient rien. Mes mots te pénétraient comme une braise, fallait-il tout cela, fallait-il se rendre jusqu'à cet extrême ? Je t'ai parlé de moi d'autres, d'autres nuits, tu ne voulais pas, nous nous sommes battus, déchirés. Pas une embrasure où glisser une main. Nous étions enfermés dans la même nuit sans pouvoir nous rejoindre. Nous avions dit jusqu'au bout, nous y étions. Nous avions dévidé l'amour et lui avait oublié de joindre nos veines. Jusqu'au bout, c'était cette obscurité ennemie. Tu saignais sans taire ta douleur et je saignais doublement.

Etait-ce l'aube, ce pâlissement de la pénombre, ces traits fondus qui tentaient un geste sur ma douleur ? Hugo et Dominique n'étaient pas revenus — nous les avions oubliés — le jour allait venir, un autre jour. Le temps, le temps qui jouait avec nous

comme un ennemi qui savait nous garder prisonniers de la mémoire. Il faisait chaud dans la tente, nous nous sommes levés, le corps brisé de fièvre – nous nous sommes levés cette autre fois pour bien mesurer dans l'espace notre défaite.

Débris excessifs de nos mains insatisfaites – nous n'avons pas cherché à quitter les oliviers, cette aube même devenait intérieure et secrète – matins amers qui descendent vers nous sans essuyer la misère. Notre défaite n'était pas éclatante ni visible, elle n'existait pas à fleur de peau et cela me faisait du bien car si nous avions échoué, c'est que nous avions visé l'absolu et sans un leurre, sans jamais faire une concession au mensonge ou à l'aveuglement. Je préférais encore cette nudité sans compensation, cette douleur sans vêtement à une fausse paix ou à un bonheur pour lequel il aurait fallu se vendre. Le vent amorce une odeur, quelqu'un respire à côté de soi – l'aube grandit dans nos mains et il faut se rendre compte du gouffre qui nous sépare de cet être et de tous les êtres. Je me rendais compte et cela me plaçait à l'extrémité du monde, me séparait des hommes; ma vie entière se dressait contre le monde et contre la société, je n'y pouvais rien, j'avais toujours vécu selon ma vérité et cet isolement n'y changerait rien. L'essentiel, c'est qu'ils sont tous en moi, tous car je souffre plus qu'eux de leur propre bêtise. Mais qui pourrait encore comprendre cela ? Qui, dans le bruit de leur ville, enveloppés, cachés dans le bonheur payé avec de l'argent; qui oserait prendre conscience de sa solitude, qui oserait affronter le monde à nu ? On s'offrira du bonheur à dix sous, on fera n'importe quoi avant d'accepter de se regarder et de regarder dans quelles ruines nous logeons la vie.

Arrivé à un degré de fatigue, c'est l'ivresse qui nous reçoit, on se sent transparent, limpide, fragile et l'aube nous cueille, tel un fruit dans sa naïve métamorphose; le bruit ne brise pas encore le silence, on ne perçoit que le chuchotement des oiseaux et le mouvement lent des animaux. L'homme n'est pas encore sur terre, il n'ose pas se confronter avec l'aube, avec elle il ne peut pas tricher.

Serge, y eut-il un matin plus douloureux – cette marche nous faisait comprendre à chaque pas l'impossible que nous tentions de vivre. Nous étions loin l'un de l'autre et pourtant, n'étions-nous pas infiniment près puisque nous avions encore la force de vivre cette aube, puisque nous acceptions de parcourir ce même chemin ensemble et conscients ?

Entre les filets d'argent, Dominique et Hugo apparurent, venant à notre rencontre. Pour chacun de nous n'était-ce pas toujours cette poursuite, cette conquête désespérée du temps, cette porte de la nuit qui s'éloigne à la moindre approche ? Le temps universel et notre lutte secrète – que d'espace à boire nous n'avons pas de force à la mesure de notre soif – nous n'avons pas de liberté à la mesure du temps.

Où habiterons-nous, quelle ampleur surgira pour abriter notre inquiétude ? Nous inscrivions dans la terre, gravé par l'acide de nos pieds, le poids de l'espace inconnu, le poids de la liberté prisonnière. Que total soit notre amour de vivre, qu'entiers nous soyons projetés aux limites de la douleur, que la perception nous accueille, nous rende à la liberté interdite, cela n'était pas suffisant. Il fallait comprendre que rien jamais ne suffirait, que rien jamais ne nous donnerait le droit de nous asseoir. Jamais ce grand repos, jamais rien ne serait terminé, nous n'avions que le droit de rester debout.

Aurore sans baiser, aux flancs nus et lisses – aurore crucifiée sur ta solitude, trop parfaite pour qu'une main humaine glisse une caresse sur ton ventre et enveloppe tes reins d'une volupté lumineuse. Aurore – déjà lointaine, mais est-il possible que demain s'offre déjà à nos regards ?

JOURNAL

Août 64

Intolérable retour; il n'y a pas de lieux pour la vie, disais-je, et pourtant pourrait-on nier que tel chemin ou tel espace nous attendait. Nous reprenons nos pas à la file vers cette nappe océanique, qui de nous oserait encore parler, choisir des mots. Pourquoi ce journal que je sais incapable de traduire l'essentiel, quelle hasardeuse tentative, quelle témérité. En essayant d'écrire je me saigne et me déchire pour que sortent à la fin des mots qui n'existent peut-être pas encore; des mots qui diraient ce qui se passe là où nous commencons à vivre.

– *Fin de nuit*

Un long moment s'est attardé dans nos paumes, un souffle, déjà au loin on voit l'enfantement de la lumière – ténèbres du silence abandonnées à quelques fous délirants.

Je ne sais pas si cet espace qui s'est logé dans notre séparation fut bien long j'y ai trop vécu en profondeur pour en déterminer l'étendue. Nous ne connaissons qu'une saison et je ne sais plus laquelle vient avant l'autre – quel geste a fait naître ce nouveau matin.

Il y a des fissures dans ma vie, il y a des fissures où le vent s'amuse de tristes soirs à marteler mon flanc. J'oublie le temps que je vis, je n'ai pas assez de place pour les souvenances de ma chair. Je n'ai de mémoire que pour l'odeur, la soif et la terre embrasée.

C'est ici que je me retrouve puisque c'est parmi vous que je réalise ma solitude et mon amour, puisque c'est à vos côtés que mon être prend force et faiblesse. C'est ici que je me retrouve et que souvent je vous perds.

Ah ! me battre, me rompre sous le grisonnement de la nuit, que ma chaleur, ma pâleur se livrent sous les seins gigantesques de l'aurore

Ah ! m'abattre sous la violence éperdue de l'angoisse
m'abattre et me déchirer davantage s'il se peut
impossible étreinte sur la douleur de ton front
m'abattre sans rappel pour une nudité si aride

que la mort me serve si la vie ne s'attache pas à mes mains rugueuses
que ce grand respire s'empare de mon sang
qu'enfin je dorme puisque l'océan est l'unique refuge de mes débris.

Le 13 *août*

Nous marchons sans arrêt vers une conscience plus aiguë. Il est trop tard pour changer quoi que ce soit, nous ne pouvons qu'achever ce que nous avons commencé de vivre. Déjà je nous vois à recul, déjà je vois comment nous aurions pu nous rejoindre et cela est pire, le temps ne nous appartient plus. Douleur excessive de la lucidité.

Pénombre immobile autour de nos paroles, jusqu'où résonneront-elles ? Quelqu'un les portera peut-être sur d'autres terres.

Serge — Hugo — Dominique ce ne sont pas des êtres petits, vils ni laids — autres moi-mêmes comme des ifs en ces montagnes, piliers solitaires d'une vérité primitive. Ma voix en écho sur des cimes inconcevables; je voudrais penser que l'écho est éternel, que son chant ne connaît pas de frontière, mais peut-être sont-ce mes paroles qui ne pourront le suivre.

Il se peut que les ans nous apprennent à devenir sages et tempérés, déjà la réalité tend à nous l'imposer. Je souhaite que nous soyons capables d'y résister, je souhaite que nous ayons toujours la force de poursuivre notre folie, que notre révolte soit assez puissante pour ne jamais tolérer, ne jamais rien soustraire à notre passion de l'absolu. Combien je préfère cet impossible à un bien-être médiocre fait de concessions et de tolérances.

Le 15 *août*

Il y a trop de choses à vivre, trop d'arbres à envelopper, trop de regards à recevoir.

Le monde se perpétue dans une secrète douleur.

Je passe — je passe sur toutes ces montagnes, sur le vent et sur les villes; je passe sur l'orage et le mystère. Je suis la même avec en plus cette pierre rouge et cette terre rebelle, avec ces mains que mille songes appellent pour être recueillis.

Le 16 août

La lune nous traverse parmi les vastes oliviers d'argent, le vent referme sur nous sa douleur. Pays d'ivresses et de chaleur, pays d'ivresses et de mort – villages pétrifiés par la misère et tout autour l'austère nature qui sombre.

Rendre captives ces montagnes de mer impénétrables
âpre baiser au blanc du rouge de pierre
au flanc – mort restreinte dans l'obscur
gorges d'attentes inassouvies de lèvres.

Le 18 août

Je suis quelque part sur cette terre
sur cette terre assaillie de fièvres
quelque part dans l'enfer de cette terre crucifiée.

Le 21 août

Delphes est derrière moi – Delphes d'hier – un geste trop fragile perdu en quelques secrètes pénombres de la vallée, un geste se perpétue sur mon sein – quelle douleur que le temps. Je marcherai sur tes pierres, enfoncerai ma chair dans ta brûlure, je me baignerai de toutes mes lèvres, me laisserai mordre par tes eaux.

Je ne peux plus demeurer ici entre le départ et l'arrivée – tout est fini et nous ne pouvons encore rien créer.

Le 23 août

Nous retraçons ce sillon sur la charpente des routes, nous retraçons à vif les signes de nos délires. Faut-il accepter que les êtres nous échappent, faut-il les regarder s'éloigner de nous sans crier.

Le 24 août

N'avez-vous pas un autre visage, où sont ces visages qui ne se sont pas rencontrés ?

Le 25 août

Insupportable continuité des jours, je ne me sens plus la force de poursuivre cette fuite. Car n'est-ce pas une fuite que de tant chercher à l'horizon le point d'arrivée ? Oui, fuir cette nuit perpétuelle, fuir la réalité de notre échec. Je ne cherche pas à savoir à qui est la faute, je sais seulement ma chair meurtrie par les déceptions. Je ne crois plus en nous quatre, nous ne sommes pas quatre, inutile de s'obstiner.

Le 26 août

Cette tristesse m'enveloppe tout à fait; inlassable, cette route se déplie sous nos pas, je pénètre ces montagnes, je perce cette chair de pierre, dans le silence profond de la solitude. Quatre silences qui ne se confondent pas, quatre silences bien séparés dans le cheminement de leur fuite. Je ne ressens même plus ce besoin du geste, je sais trop bien ce qui parcourt, ce qui brûle mes veines. Je sais hélas combien nous nous ignorons.

Mon désir a séché sur la paroi lisse et froide d'un corps inhabité, j'ai brisé mes doigts sur une écorce rugueuse de s'être refusée à la caresse du vent.

Ma chair s'apaise sous la brûlure des pierres, j'y lave ma peau, j'arrache de moi l'odeur de notre lit commun – ah, quel apaisement sur ma douleur que de déchirer, de fendre ma peau comme un velours de pêche. Le sang qui se répand lentement me rafraîchit. Je délire, je délire de n'en plus pouvoir, tout a tellement séché que votre apparence humaine s'est envolée. Comme je vous vois bien, mais je veux saisir mon regard, je veux l'arrêter, j'ai peur qu'il ne se pose sur trop d'inconnu. Seule, seule je ne suis ni meilleure ni pire, ni bonne ni mauvaise. J'ai ce grand tort d'être peuplée de rêves et d'insomnie, toi seule, oui seule, pour tous ces chemins inconnus, mais j'ai ta solitude, Dominique, fondue dans la mienne, et malgré ces lambeaux avec lesquels je marche je ne vous permettrai pas de nous arrêter; ce nous demeure envers et contre tous notre temple et notre force.

Le 27 août

Tout ce qui a accouché sur ce papier m'oppresse encore. Les mots ne délivrent pas, ils fixent.

Le 28 août

Une frontière est traversée, une ligne blanche imperceptible, et un nouveau temps a commencé de naître en moi.

La vallée sacrée s'est éteinte, elle n'aura plus que la dimension de mon coeur et les cris d'une mémoire humaine. Tout en moi est encore très vif; je suis baignée dans des couleurs qu'il me reste à découvrir entre les quatre murs de ma maison.

Le 29 août

Qu'ai-je cherché dans ce journal, je ne sais pas encore, j'ai seulement suivi le cours de mes divagations.

Je n'ai pas de solution, il n'y a pas de solution, je n'accepte pas notre échappement mais j'y demeure, je reste à la limite de notre force pour percer à jour la secrète impuissance de l'humanité douloureuse. Je reste là, choisissant de vivre sur ce fil suspendu entre la résignation et la mort. Je n'accepte que pour me révolter et faire face, à n'importe quel prix.

ANDRÉE MAILLET

LA MONTRÉALAISE

THÉÂTRE

à mon mari

ANDRÉE MAILLET a publié en 1963 deux volumes de contes et de nouvelles; en 1964, un recueil de poèmes et un essai. Au début de 1965, son roman *Les Remparts de Québec* est publié aux Éditions du Jour. En 1966, des contes pour enfants chez Fides et les *Nouvelles Montréalaises,* suite des *Montréalais,* chez Beauchemin. En 1965, les Écrits publiait une pièce de théâtre, *Le meurtre d'Igouille* qui fut montée à Québec, par la troupe de l'Estoc, au cours de l'été de la même année.

LA MONTRÉALAISE

COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET DEUX OU TROIS TABLEAUX

Pièce créée par le Théâtre de l'Estrie à Québec, 1967.

Mise en scène de Jean Ricard.

Décors et costumes de Paul Bussières.

PERSONNAGES

DORIVA – Belle femme entre trente-cinq et quarante ans, la Montréalaise, très à l'aise, élégante.

TELESPHORE – Jeune homme ardent, son présumé amant, son soupirant, son paravent.

LE PREMIER MINISTRE – Son amant, mais platonique pour longtemps encore et peut-être même à jamais. Un bel homme.

RODRIGUE – Son mari, qui n'a de plaisir qu'au sein de son devoir et de sa femme ! Belle allure.

RICHER MAGNANIME et ANTHIME GROS-DE-BLANC – Deux rustres de sa parenté, en fait, ses cousins.

LE JUGE – Son père, vieillard sagace, charmant et distingué.

BILOU – Son fils aîné âgé de douze ans, beau et intelligent petit garçon. *(Ce rôle peut être tenu par une petite femme sans poitrine, aux cheveux coupés très court; et portant lunettes.)*

ARTHUR – Son frère aîné, personnage invisible mais parlant par l'*intercom*

Germaine – cousin

ACTE PREMIER

DÉCOR : *La façade à deux balcons de bois et la terrasse d'un hôtel de première catégorie, au bord de la mer. L'action se passe dans le Québec Libre.*

SCÈNE PREMIÈRE

Doriva en robe de plage à la Gauguin, portant des accessoires de plage. Télesphore, dans le même appareil mais masculinisé. Ils reviennent du bain.

DORIVA, *charmante mais exaspérée* – Je vous dis que je vous aime, mon ami. Cela doit vous suffire, je pense.
TELESPHORE – Me suffire ? Loin de là. Vous êtes trop inclusive.
DORIVA – Qu'est-ce que ça veut dire inclusive ?
TELESPHORE – Vous aimez tout le monde.
DORIVA – Comme si c'était un défaut ! Je vous adore, je vous adore. A présent vous êtes comblé.
TELESPHORE – Comblé ? Je ne me sens même pas effleuré. Dire je vous aime ou je vous adore, c'est une phrase.
DORIVA – C'est une phrase. Y a-t-il moyen de dire cela par onomatopées ?
TELESPHORE – Vous aimez votre mari.
DORIVA – J'aime mon mari très certainement.
TELESPHORE – Vous aimez votre fils.
DORIVA – J'aime tous mes enfants également.
TELESPHORE – Je parlais de votre fils aîné.
DORIVA – Mon fils aîné est, effectivemnt, l'un de mes enfants.
TELESPHORE – Et votre père. Car vous aimez votre père à l'excès.
DORIVA – J'aime mon père, mais pas à l'excès. Rien ne peut être excessif dans l'affection et l'admiration, qu'une personne de coeur lucide éprouve à l'égard d'un être tel que mon père. Mon mari lui ressemble beaucoup et notre fils aîné ressemble à deux

des meilleurs hommes de la terre. Nul ne les peut rencontrer sans tomber sous leur charme.

TELESPHORE – Mais votre frère...

DORIVA – J'aime aussi mes cinq frères. Vous me faites réciter une litanie, Télesphore.

TELESPHORE – Votre frère aîné pourtant...

DORIVA – Mon frère Arthur a eu des torts envers moi, j'en conviens. Il s'est marié sans mon concours. Mais rien ne saurait empêcher que je l'aime. Et dès l'automne, je m'emploierai à mettre sa femme à ma main... si je ne puis autrement nous en défaire.

TELESPHORE – Ah ! Doriva, vous êtes trop prodigue ! Quelle raison avez-vous d'estimer Anthime Gros-de-Blanc et Richer Magnanime ?

DORIVA – La meilleure de toutes : ce sont mes cousins.

TELESPHORE – Encore des cousins ? Vous seriez donc alliée à tout le Québec ?

DORIVA – Nous sommes fort bien alliés, je vous en remercie. D'ailleurs, n'avons-nous pas chacun cinq ou six millions de parents plus ou moins éloignés ? Notre Nation ne forme-t-elle pas une famille nombreuse ? Ma nature est aimante et patriotique.

TELESPHORE, *mécontent* – Et moi, je suis votre valet, madame. Et de très loin, votre cousin aussi, peut-être. Mais vous ne me ferez pas tourner comme un moine. Et je saurai, avant le crépuscule, si vous m'aimez ou non pour de vrai. *(Un temps)* Moi, moi, qui n'ai jamais attendu une femme plus de vingt-quatre heures, voici bientôt cinq semaines que par votre faute, je languis sur ces plages mondaines et que je m'y laisse rougir comme un homard pour votre bon plaisir. Et sécher, tel un oursin. Depuis, en vérité six semaines, je passe le plus beau du jour à proximité d'un essaim de filles... absolument ravissantes !... vers lesquelles je n'ai pas seulement glissé l'oeil... par fidélité visuelle.

DORIVA – C'est votre fidélité visuelle qui est ravissante.

TELESPHORE – N'est-ce pas ? Et retenez ceci : pas une seule fois je n'ai consenti à, comment vous dirais-je ? Heu... à... attiser ma concupiscence, voilà le mot, ma concupiscence, en reposant mon regard sur ces maillots bien en chair.

DORIVA – Reposer votre concupiscence bien en chair... le mot est joli. Je le retiendrai.

TELESPHORE – Vous m'inspirez ! Mais écoutez encore. Jamais, je le jure, sauf par le plus fortuit des hasards, je n'ai allongé la jambe pour la frotter à la jambe d'une de ces nymphes, hein ? Pas

même lorsque, imprévisiblement, je me trouvais couché sur la grève tout près de cette petite rousse un peu grasse... Vous voyez peut-être de qui je parle ? Et j'ajoute, et j'affirme, qu'il ne m'est pas arrivé d'être seul à seul avec l'une ou l'autre de ces jeunes filles, tant sur le radeau, sur le plongeoir, que dans l'ascenseur de l'hôtel. En excluant les coïncidences, j'entends.

DORIVA – J'entends vraiment fort bien, moi aussi. A l'instar du hasard et des coïncidences, dites-moi, le destin vous a-t-il aussi mal favorisé ? *(Elle se moque)*

TELESPHORE – Guère mieux. Vous pouvez en rire. Mais Doriva, quand vous avez promis, juré, sur la tête de notre futur bonheur, que nous passerions ensemble la saison estivale, au bord de l'océan, vous ne m'aviez pas précisé que ce serait en famille.

DORIVA – Fallait-il préciser ? Je ne me déplace pas sans ma famille. Et encore, manque-t-il quelqu'un, Dieu merci !

TELESPHORE – Qui donc ?

DORIVA – Ma nouvelle belle-soeur. Je lui ai fait suggérer, par mon père, de visiter ses parents, lesquels j'avais persuadés de la retenir auprès d'eux, car je prévoyais un été froid et pluvieux.

TELESPHORE – Mais il fait beau, très constamment !

DORIVA – Qu'y puis-je ? Est-ce que je suis la météo ? Je ne commande pas au soleil.

TELESPHORE – C'est à se demander... ! *(suppliant)* Enfin, montrez-vous raisonnable, compréhensive... je brûle ! Je suis incandescent !

DORIVA – Vous avez un coup de soleil, Télesphore.

TELESPHORE – Songez, ma chérie, ma beauté, que nous sommes en pleine Baie des Chaleurs. Evocations troublantes de mes creuses nuits, ô Doriva !... Vous faut-il jouer au poker d'as avec votre père, presque tous les soirs, tandis que le sable est tout tiède ?

DORIVA – Cela plaît au Premier Ministre.

TELESPHORE – A votre mari aussi.

DORIVA – Un secrétaire parlementaire doit se plaire à ce qui plaît à son Ministre.

TELESPHORE – Rodrigue raffole de la pêche au saumon. Il a droit à des vacances, lui aussi. Pensez à lui, Doriva, c'est votre mari, votre charmant époux, votre discret et distrait conjoint. Je l'aime bien. Envoyez-le donc à Percé.

DORIVA – Rodrigue n'a de plaisir qu'au sein de son devoir.

TELESPHORE – Mamour, je le sais et c'est pourquoi vous m'aimez. Pourtant, vous aimez Rodrigue. Comme un sixième frère, faut-il croire ?

DORIVA – Du tout. Comme un mari. Oui, oui. Il me plaît au physique. Il est très bien. Il a beaucoup de branche, ne trouvez-vous pas ?

TELESPHORE – Oh ! Si. Il a même tout un panache. Comme un original. *(Il se tord)* Rodrigue est un original.

DORIVA – Ces mots-là, des mots de théâtre ne font plus rire. Vous vous croyez drôle et vous êtes *très vieux jeu*. Vous ressemblez à un personnage de Courteline ou de Marcel Achard, en ce moment. A Sacha Guitry lui-même. Il ne vous reste plus qu'à dire merde.

TELESPHORE – A propos de quoi dirais-je merde ?

DORIVA – A propos de tout et de rien, comme on disait cocu, ou bien pied au cul. *(Elle conserve un air de suprême distinction pour expliquer ces nuances à Télesphore)* Au demeurant, vous n'avez rien reçu de moi dont vous puissiez faire étalage. Et le mariage n'est plus pour la femme ce qu'il était au temps de l'esclavage. Changez de langage, montrez bon visage, oubliez les mirages. Soyez de notre époque, pour tout dire, Télesphore, et méfiez-vous des lectures pernicieuses.

TELESPHORE – Oui, je voudrais certes vivre à une autre époque. Je crève d'ennui au milieu de toute cette vertu. Faut-il vraiment que chaque matin vous ramassiez des agates avec votre fils aîné ? Que chaque après-midi vous fassiez de la voile avec votre frère aîné ? Ou bien en compagnie de vos nombreux cousins ? Et que vous déjeuniez et dîniez, sempiternellement, avec tout ce monde, sous prétexte que votre père aime à vous avoir à sa table ?

DORIVA – C'est même essentiel. Nous, les femmes, nous avons relevé l'esprit de clan. Dans cette pagaille universelle de vos lois d'hommes, il fallut bien remettre l'ordre. A chaque jour, l'ordre du jour. Mon père aime à me voir à sa table, en effet. J'y contrôle la conversation, la conversation de table étant l'une des grandes valeurs civilisatrices que nous avons su ranimer. Qu'y voyez-vous à redire ? Notre assemblée le repose singulièrement de la Cour. Et d'ailleurs, nous mangeons très souvent avec le Premier Ministre.

TELESPHORE – Je n'ai pas voté pour lui. Les dames le trouvent bel homme, à ce que l'on raconte.

DORIVA – C'est ce qui le fait élire tous les quatre ans, depuis deux termes. Il est célibataire. Il est imbattable. Il a l'âge de nos der-

nières amours. C'est un compagnon délicieux. Un partenaire sans égal.

TELESPHORE – Un compagnon de quoi ? Un partenaire de quoi ?

DORIVA – Un compagnon de table. Un partenaire de jeu. Me cherchez-vous querelle ?

TELESPHORE – Non, mais c'est que moi aussi je voudrais m'attabler, je voudrais jouer. A quand mon tour ?

DORIVA – A quand votre tour ? La roue de fortune s'arrête où elle veut. Je ne suis pas la roue de fortune, je m'arrête, moi, où je peux.

TELESPHORE – Ah ! Doriva, oh ! Ma Doriva ! Que n'êtes-vous mon gros lot pour moi seul ! Vous êtes trop prodigue, je le redis encore.

DORIVA – Ne le redites plus. C'est un pléonasme. On est prodigue ou on ne l'est pas. Le trop est de trop. Sur mon honneur, vous me faites là, depuis tantôt, une scène que je ne comprends pas. Je vois bien que l'on nous voit; mais si l'on vous entendait, on vous croirait sur moi, des droits que vous n'avez pas.

TELESPHORE – Comment ?

DORIVA – Pas encore. Epousez ma cousine germaine Germaine et vous appartiendrez à notre clan.

TELESPHORE – Je me suis déjà rendu malade à vous répéter que je n'aime pas votre cousine germaine. C'est vous que j'aime et non Germaine, Germaine, enfin, Germaine, quoi !

DORIVA, *grandiose* – Nous avons d'autres cousines . . .

TELESPHORE, *très distinctement* – Ma famille fourmille également de cousines, je veux dire, bref, je ne veux pas d'une cousine mais je veux, ah ! je veux vous, telle que promise à moi, le six de mai de cette année.

DORIVE – Nous sommes toujours d'accord. Que me reprochez-vous ? Ne prenons-nous pas notre breakfast en tête-à-tête ?

TELESPHORE – Oui, si l'on veut . . . sur la terrasse ou dans la salle à manger, au su et à la vue du personnel, des estivants, des touristes ontariens ou britano-colombiens; et immédiatement après vos enfants qui se chamaillent et hurlent autour de nous.

DORIVA – Ingrat . . . ! Nous nous baignons ensemble, n'est-il pas vrai ?

TELESPHORE – Ensemble, vous et moi, bien sûr. Nous nageons dans la mer avec des milliers de bikinis provocants . . .

DORIVA – De torses nus, velus, aux pectoraux superbes . . .

TELESPHORE – Sans compter les méduses, Et quelquefois même, avec le Premier Ministre, suivi de son secrétaire parlementaire et du juge, votre père.
DORIVA – Prétendez-vous accaparer tout l'océan »
TELESPHORE – Non. Point. Une partie seulement pour vous et moi, sur une petite plage déserte et secrète.
DORIVA – Oui, oui... ah ! Vous rappelez-vous de cette excursion poétique aux Barachois ?
TELESPHORE – Ma très chère, nous étions cinquante. Seuls dans la foule, en somme. La multitude me fait perdre mes moyens. Je suis ainsi fait. Et parlons également du bal, du pique-nique à la Pointe Mégouasha, de la cueillette des framboises dans les Shikshoks, de la promenade en goélette, et tout d'abord, de notre tour de la Gaspésie, en convoi. Car sept voitures qui se suivent à trente-cinq à l'heure, c'est un convoi; un convoi funèbre pour enterrer l'été, notre passion dévorante, nos espoirs de transports ! – et je n'avais pas prévu qu'ils seraient en commun, nos transports – Oui, encore un mot pas drôle. Si je n'ai pas d'esprit c'est que j'ai trop de corps, peut-être. Mais, Mamour, Mamour ! Nos délices imaginaires ? Ah !... Où êtes-vous, Doriva » *(Il la cherche ostensiblement)* où sont vos promesses d'intimité ? de désirs assouvis dès la Saint-Jean-Baptiste ? Nous approchons de l'équinoxe et je ne vous ai pas encore tenu nue dans mes bras une seule nuit, même pas une seule seconde. Voici bientôt six semaines que je porte une ceinture de chasteté morale. Je veux l'enlever. Donnez-moi rendez-vous tout de suite.
DORIVA *à part* – Cette excitation m'énerve moi-même. *(A Télesphore)* Il faudrait aussi ressusciter un bon vieux terme d'antan; le mot achalant. Vous êtes un peu achalant, Télesphore.
TELESPHORE – Je vous achalerai tant que vous me maganerez. Tant qu'à ressusciter un mot, ressuscitons-les tous. Icitte et à c't'heure, dret au ras mon coeur, donnez-moi rendez-vous.
DORIVA – Un rendez-vous, mon ami ? Bien, quand ?
TELESPHORE – Un rendez-vous tout de suite pour tout de suite. Le soir tombe, justement.
DORIVA – Très justement. Et vous n'êtes même pas habillé.
TELESPHORE – Habillé ? Quand nous nous serons dévêtus, faudra-t-il s'habiller ? Est-ce une fantaisie de notre époque ou bien un caprice inédit de vos sens ? Ah ! Très sensuelle Doriva !
DORIVA – Vous n'êtes pas à l'heure, Télesphore. Il est temps de s'habiller pour dîner.

TELESPHORE *penaud* – C'est vrai. Dix-neuf heures et demie à ma montre. Palsambleu. Le dîner. Grande tenue. Me ferez-vous inviter à votre table, au moins ?
DORIVA – Ce soir, nous dînons avec le Premier Ministre.
TELESPHORE – Ah ? Tant pis. Qui d'autre sera là ?
DORIVA – Outre mon père, mon mari, mon frère aîné, il y aura Richer Magnanime et Anthime Gros-de-Blanc.
TELESPHORE – Comme d'habitude.
DORIVA – Comme d'habitude.
TELESPHORE – Il n'y aura pas de femme ?
DORIVA – Les femmes ont-elles le temps de prendre des vacances, de nos jours ? En tout cas, durant ces vacances-ci, il n'y aura jamais d'autres femmes, en ma présence, à table. Il y a moult raisons à cela. Je vous en toucherai peut-être un mot. Disons, pour l'instant, que c'est un principe, ou une idée, plutôt, que j'ai fait adopter, sans mal d'ailleurs, par ma famille et par mes familiers.
TELESPHORE – Et par le Premier Ministre, selon toute apparence.
DORIVA – Mais, mon ami, il est de la famille. Ou tout comme. Quand on a un Premier célibataire, il faut savoir en profiter.
TELESPHORE – Et qui donc en profitera ?
DORIVA – Je caresse l'espoir de lui faire épouser ma cousine germaine Germaine.
TELESPHORE – Encore ! Et à combien de maris destinez-vous cette vôtre parente, votre préférée, sans doute ?
DORIVA – Vous me taquinez, Télesphore. Vous êtes un charmant coquin.
TELESPHORE – J'enrage et cela vous amuse ?
DORIVA – Reprenez contenance et confiance. S'il vous plaît, souriez. Je sens, je sais que l'on nous observe.
TELESPHORE – Je souris bien que l'envie m'en soit passée. Et qui donc nous observe ?
DORIVA – Souriez de meilleur coeur, allons, là... c'est mieux. Vous êtes beau. Et il se pourrait bien que je vous fasse un grand, un immense, un très inattendu plaisir. Et très bientôt.
TELESPHORE – S'agit-il de Germaine ?
DORIVA – Mais non. J'ai dit plaisir.
TELESPHORE – Oui, vous dites : plaisir. Et comme vous le dites bien ! Plaisir... Ah ! Le joli mot enfin, ressuscité de lui-même. Plaisir... je prends plaisir à dire plaisir. C'est le mot le plus aimable de la Langue Française, que Dieu la garde ! *(Il s'incline)*

On ne peut le prononcer sans sourire d'une molaire à l'autre. Impossible d'être grincheux en disant : plaisir. O Doriva, Mamour ! Un plaisir immensément attendu de vous, avec vous. Vos mains, donnez-les vite. Je les veux baiser d'impatience, en attendant tous ces fantastiquement merveilleux plaisirs.

DORIVA, *lui tendant ses mains, l'une après l'autre* – Baisez, mon ami, baisez. Voici mes mains, les deux, l'une après l'autre. Assez. On nous a suffisamment vu. Et maintenant, séparons-nous car je dois me parer.

TELESPHORE – Parée pour le plaisir ! Quant à moi, je suis paré depuis une lune.

DORIVA – Oui, mon ami. Avant longtemps, je vous en fais l'aveu, vous aussi, vous dînerez avec le Premier Ministre.

Rideau et fin de la Scène I

Scène II

Décor : *Même décor ou non, en tout cas une pelouse en terrasse devant l'hôtel du bord de mer. Au-dessus du balcon, au premier étage, un autre balcon devant une rangée de fenêtres.*

Temps : *Après dîner; le soir tombe lentement.*

Personnages : *Doriva et le Premier Ministre. Doriva a une robe rose à volants, décolletée. Elle tient un réticule. Le Premier Ministre est vêtu d'une redingote très ajustée de toile bleue ciel et d'un pantalon à sous-pattes de même couleur. Jabot blanc et bottes blanches. Cette mode romantique est la toute dernière invention des tailleurs. Personne ne fume. Ce n'est plus la mode. Le Premier a les cheveux noirs ou blonds, teints ou naturels; seul son coiffeur le sait. Il importe peu qu'il porte ou non la barbe.*

Doriva et le Premier Ministre se promènent d'un bout à l'autre de la terrasse. Ils échangent des regards chargés de signification accompagnés des propos suivants.

LE PREMIER – Que vous disait-il ?

DORIVA – Lui ? Rien . . .

LE PREMIER – Vous causiez, cependant. Que vous disait-il ?
DORIVA – A moi ? Des banalités . . .
LE PREMIER – Vous n'êtes pas une politicienne. Vous n'êtes pas une femme à qui l'on adresse des mots banals ou banaux.
DORIVA – Merci beaucoup.
LE PREMIER – De rien. Mais, soyez précise.
DORIVA – Quand il faut relater une conversation qui tourne en rond, par où commencer ?
LE PREMIER – Elle tourna longuement. Commencez par le commencement . . . *(un temps)* Vous m'obligeriez . .
DORIVA – Il disait . . . hé bien, par exemple, il disait ne pas se troubler devant l'essaim bien en chair de la plage.
LE PREMIER – C'est un idiot ?
DORIVA – Je ne crois pas. Il parlait des jeunes filles.
LE PREMIER – Des seins des filles ? Et de quelles filles visait-il les seins ?
DORIVA – Non, pas les seins, *(Elle met la main sur son sein)* l'essaim, comme dans un essaim de guêpes; sur la plage.
LE PREMIER – Depuis quand voit-on des guêpes sur la plage ?
DORIVA – Pas des guêpes, des filles.
LE PREMIER – Y a-t-il des filles sur la plage ?
DORIVA – Oui, il y en a. Des grandes et des petites.
LE PREMIER – C'est bien possible. Je n'ai vu que vous et vos filles. Un ravissant dessin.
DORIVA – Bravo ! Et merci beaucoup.
LE PREMIER – Il vous parlait avec la plus grande animation, me sembla-t-il ?
DORIVA – Qui donc ?
LE PREMIER – Celui que vous appelez Télesphore et dont je m'enquiers en ce moment.
DORIVA – Il parlait avec animation ? Je ne veux pas vous contredire. Je répugne à contredire, telle est ma nature.
(A ce moment, une fenêtre s'allume)
LE PREMIER – Qui est dans votre chambre ?
DORIVA – Rodrigue, certainement. Ce pourrait être Bilou qui se couche plus tard que ses frères et soeurs, mais je ne pense pas. Rodrigue m'a prévenue qu'il travaillerait avec vous. Alors, en attendant de travailler, il travaille. C'est toute sa vie.
LE PREMIER – Tant mieux. Tandis que moi, j'ai nécessairement besoin de détente, généralement de compagnie douce et agréable,

et singulièrement de la vôtre. *(Il prend le bras de Doriva et le passe sous le sien)*
DORIVA – Merci beaucoup.
LE PREMIER – En ces années de progrès technique, politique et... hum... la direction d'un gouvernement est écrasante. *(un temps)* Pour en revenir à ce que je vous disais, je vous observais, en guise de distraction depuis les fenêtres de la mezzanine *(il indique l'Hôtel)* et puisque ce Télesphore ne vous parlait pas, faut-il donc penser qu'il articulait des mots sans qu'il lui sorte du gosier le moindre bruit ?
DORIVA – Ai-je prétendu cela ?
LE PREMIER – Alors, que disait-il ?
DORIVA – Des riens. Des politesses. Des fadaises. Ah ! Il parlait de la chaleur.
LE PREMIER – Il vous tenait donc des propos brûlants.
DORIVA – Quand vous pratiquiez le droit, vous étiez, m'a dit mon cher père, un champion du contre-interrogatoire... Télesphore souffre d'une insolation. Il m'en faisait part. Cela constitue peut-être un propos brûlant.
LE PREMIER – Il vous suivait, ma chère.
DORIVA – Sans en disconvenir, je dirais plutôt qu'il entrait à l'hôtel à l'instant que je l'y avais précédé.
LE PREMIER – Vous dites juste, je l'ai vu. Il vous a baisé la main. Il vous a baisé les deux mains.
DORIVA – Votre oeil est plus rapide que le mouvement. M'a-t-il baisé une main ou bien les deux... ? A vrai dire, je ne m'en souviens pas. J'avais les mains encombrées.
LE PREMIER – Vraiment ?
DORIVA – Mon panier de plage, mon coussin, mon bonnet... Mais puisque vous m'avez vue...
LE PREMIER – En effet. Tout ceci formait une très belle suite d'images, comme un film auquel il manquait le son. C'est le son que je tente de reconstituer. *(Un silence)* Et Rodrigue ? Qu'a-t-il vu ?
DORIVA – Il n'a d'yeux que pour ses travaux et les vôtres.
LE PREMIER – Que pense-t-il de ce Télesphore ?
DORIVA – Je crois qu'il en est jaloux quand vous lui en laissez les loisirs.
LE PREMIER – Excellent !
DORIVA – Merci beaucoup... Bien que ce mot d'approbation se soit fait attendre.

LE PREMIER – Notre affaire marche à merveille. Mais bien entre nous, que vaut ce Télesphore ?
DORIVA – En dollars du Québec ou bien en or ?
LE PREMIER – Vous m'avez parlé de sa fortune. Mais que vaut-il comme homme ? Que fait-il de ses dix doigts et de ses pieds, si vous voulez ?
DORIVA – De ses pieds, il s'écarte de la Chose Publique. De ses doigts, ou presque, il reconstitue des sites historiques, des seigneuries, des moulins à vent, des fours à pain, des calvaires, des presbytères prestigieux et de minuscules églises. Il oeuvre pour son compte et redonne à nos campagnes leur aspect folklorique.
LE PREMIER – Ah ! Bon ! Le Visage du Québec, c'est donc lui ?
DORIVA – C'est une idée qu'il a empruntée à d'illustres prédécesseurs, lesquels ont tous fait faillite, autrefois, dit-on.
LE PREMIER – Alors, que lui, il réussit.
DORIVA – Oui. En ne faisant pas de politique. C'est tout juste s'il va voter. Et il vote contre vous, je pense.
LE PREMIER – Tant mieux. Je lui mettrai donc mon pédoncule.
DORIVA, *se bouchant les oreilles* – Oh !
LE PREMIER – C'est un terme de botanique. Ne vous effarouchez pas, ma chère et délicate amie. Je lui mettrai à l'occasion, et s'il charge son rôle, mon pédoncule *(Doriva se bouche les oreilles)* et sans aucun remords. Parlez-moi donc, à présent, de cet Anthime Magnanime ?
DORIVA – Pardon, mais il a nom Richer.
LE PREMIER – Tous ces gens-là sont trop riches. Anthime, le riche magnanime, quel homme est-ce ?
DORIVA – Je dis que Richer est un Magnanime. Anthime est un Gros-de-Blanc.
LE PREMIER – Cela ne se voit pas. Je le plains quoiqu'il m'agace bien fort. Où donc a-t-il attrapé cette maladie ?
DORIVA – En naissant. C'est héréditaire comme la plupart des noms de famille.
LE PREMIER – Ne me disiez-vous pas qu'ils étaient parents ?
DORIVA – Plus ou moins. Ils sont mes cousins au second degré. Ainsi, Anthime Gros-de-Blanc appartient à ma lignée parternelle tandis que Richer Magnanime est le fils d'un proche cousin de ma mère.
LE PREMIER – Cela ne m'explique pas encore pourquoi ils se sont constitués vos gardes du corps. Toute la journée, ils ne vous

quittent pas d'un pouce, d'un centimètre, je veux dire. A première vue, ils m'inspiraient une certaine méfiance. Voici confirmée mon impression originale.

DORIVA – La méfiance est la sagesse des grands, Monsieur le Premier Ministre.

LE PREMIER – Pourquoi m'appelez-vous ainsi, Madame ?

DORIVA – Ah ! Jean Daniel, vous le méritez bien.

LE PREMIER – En quoi ai-je encouru ce ton formel, signe d'une évidente réprobation ?

DORIVA – Vous m'interrogez sans arrêt sur des gens et des choses sans importance, alors que les étoiles brillent pour nous tout seuls.

LE PREMIER – Rodrigue ne vous interroge donc jamais ?

DORIVA – Si. Seulement mes réponses lui traversent la tête d'une oreille à l'autre. Quand vous lui en laissez le temps, il ne songe qu'à se défaire de Télesphore.

LE PREMIER – Pour cela, je lui donne carte blanche.

DORIVA – Et sans cet amant de paille, sans cet écran nommé, où en serions-nous, vous et moi ?

LE PREMIER – Un duel nous débarrasserait des deux, peut-être...

DORIVA, *se bouchant les oreilles* – Oh !

LE PREMIER – Allons, allons, sensitive et belle amie, je rêvais tout haut. Rodrigue m'est trop utile. C'est mon alter, mon ipso-factotum, mon Figaro, Figaro, Fi . . . garo ! Et puis c'est lui qui écrit tous mes discours tandis que je rime sur vos appâts,*(un temps)* Mais changez de Télesphore.

DORIVA – C'est que, un Télesphore, ça ne se trouve pas comme ça.

LE PREMIER – Celui-ci est trop joli, trop pressant. Prenez-en tout de même un autre.

DORIVA – Qui donc, alors ? Pas un de mes cousins . . .

LE PREMIER – Au contraire. Excellent. Très bonne idée.

DORIVA – Comme il vous plaira. Pourtant, nul n'y croira jamais. Nous avons trop turluté, culbuté, caracolé ensemble durant notre prime enfance.

LE PREMIER – Une enfance agréable, inoubliable en aucun point semblable à la mienne, qui chacun le sait, fut bien minable.

DORIVA – Cela se voit, Jean Daniel. Oh ! Et j'ai le privilège de vous faire oublier vos débuts difficiles. Quelle joie ! Quelle fierté ! Que je me sens femme auprès de vous ! Et davantage, encore. Mais, ne vous ai-je pas interrompu ? Vous formuliez quel-

ques conjectures à l'endroit de mes beaux cousins... Vous vouliez en faire des Télesphores, je crois ?

LE PREMIER – Sont-ils si beaux » Ont-ils une valeur seulement ? Qui rendrait vraisemblable un simulacre d'idylle avec l'un d'eux ? Du charme ? Du savoir-faire ?

DORIVA – Pas pour moi, aucunement, Jean Daniel. Je les affectionne tout juste en tant que cousins; ce sont des quasi-frères. Cependant, Richer Magnanime est magnifique, de l'avis de quelques personnes tout au moins.

LE PREMIER – Ce riche magnifique est bien fatigant. Et l'autre ? Le Gros-de-Blanc ?

DORIVA – Anthime ? Mon Dieu que certaines femmes ont le goût étrange ! Elles disent qu'Anthime Gros-de-Blanc est gros de tout; et elles se pâment. Je n'entends rien à leur jeu de mot.

LE PREMIER – Innocente et ravissante amie... *(Il lui baise le front)*

DORIVA – Merci beaucoup. Aussi bien, choisissez vous-même lequel de mes deux cousins devra remplacer Télesphore aux yeux du public, car moi, j'y renonce.

LE PREMIER – Vous ai-je demandé de renoncer à Télesphore ?

DORIVA – Oh ! Mais, Jean Daniel, demandez-le moi !

LE PREMIER – Je n'en ferai rien. Qu'il joue le personnage que nous lui avons fait endosser à son insu ! Qu'il détourne les soupçons de Rodrigue ! Il fait très bien l'affaire.

DORIVA – Trop bien, puisque vous craignez que je ne me laisse séduire par lui !

LE PREMIER – Non, non, Doriva. Ce n'était qu'une humeur de passage; pardonnez-la moi. *(Il lui baise le poignet)*

DORIVA – Comment vous résister ?

LE PREMIER, *après un tendre et court silence* – Je pense à autre chose...

DORIVA – Oui ?

LE PREMIER – Votre fils aîné. Il est beaucoup trop près de vos jupons.

DORIVA – C'est un fils extrêmement attaché à sa mère. Un trésor de sensibilité. Un enfant exquis.

LE PREMIER – Certes. J'apprécie souvent ses réparties espiègles. Mais à douze ans, moi, je n'étais déjà plus enfant.

DORIVA – Si tôt, un homme ! Pauvre petit Jean Daniel d'autrefois...!

LE PREMIER – Oui, vous êtes tendre . . . N'importe ! J'ai survécu selon la loi des forêts, la loi du plus fort. Hum . . . On ne s'improvise pas mère, Doriva. Ce n'est pas tout que d'avoir un enfant.

DORIVA – C'est fort peu, même. Voilà pourquoi j'en ai bien cinq.

LE PREMIER – Quelle brute épaisse que votre mari ! Quelle idée m'a donc pris d'en faire mon secrétaire parlementaire ? A-t-il vraiment de l'étoffe ? Du caractère ? De la compétence ?

DORIVA – Me posez-vous encore des questions ? Suis-je en mesure de le juger mieux que vous qui l'avez choisi parmi tous les autres députés ? Je me contente, humble créature, de vous en remercier. La situation que vous lui faites me permet de naviguer dans votre sillage.

LE PREMIER – Et à moi, d'exister dans le vôtre. Mais sa présence perpétuelle à vos côtés me gêne aux entournures.

DORIVA – Il est plus souvent à vos côtés qu'il n'est aux miens. Ne peut-il vous représenter lorsque l'on inaugure un combinat, une école, une mine, quelque part, très loin, en Abitibi, en Ungava, au Labrador ?

LE PREMIER – Mes voeux répondent aux vôtres. Hélas ! Il est mon alter, mon ipso-factotum, mon . . . Bref, mon indispensable. Cependant, le juge . ..

DORIVA – Papa ?

LE PREMIER – Votre distingué papa, oui. Lui, ah !, que je voudrais l'envoyer siéger aux antipodes ! N'avez-vous pas remarqué comme il préside nos vacances ? Comme il occupe le banc à chaque repas ? Comme il opine, en fait, comme il ne cesse de discourir, de disserter et de conclure ? A peine échangeons-nous dix phrases, vous et moi.

DORIVA – Mon admirable père se tait à longueur d'année, écoutant plaidoiries et péroraisons. C'est une fille cruelle qui ne comprendrait pas le besoin qu'il a de se délier la langue en été.

LE PREMIER – Ne vous vexez point. Je respecte les blancs cheveux, le haut savoir de Monsieur votre père, Doriva.

DORIVA – Merci beaucoup. Mais, Jean Daniel, combien il vous lasse, hélas ! le cher, dévoué, juste et parfait papa que j'ai !

LE PREMIER – Qui prétendrait cela en mentirait plein la face ! Le père de ma Doriva est un peu mon père . . . il pourrait même le devenir tout à fait, un jour. Oui, un noble vieillard en vérité. Alors que son fils . .

DORIVA – Son fils ? Lequel ?

LE PREMIER – Arthur, votre frère aîné. Dieu qu'il est encombrant ! Toujours sur vos talons, il est.
DORIVA – Je vous donne encore raison. Sans sa femme, il est encombrant. Et cependant, Jean Daniel, si vous la connaissiez... Ah ! Qu'elle est charmante et jolie.
LE PREMIER – Oui. Très jolie.
DORIVA – N'est-ce pas ?
LE PREMIER – N'ayant pu assister aux noces de votre frère Arthur, j'en eus cependant des échos; et je ne sais trop comment, les photos parues dans la presse, lors de l'événement, se sont trouvées à portée de mes yeux. Très jolie femme, en vérité... j'aurai sans doute l'occasion de la rencontrer cet automne. Hum... Mais, passer les premières vacances de sa première année de mariage loin d'une femme pareille, ce n'est pas friser l'absurde et courtiser le ridicule; c'est avoir les deux pieds dedans.
DORIVA – Arthur n'est pas exactement en vacances... il étudie la situation commerciale en Gaspésie...
LE PREMIER – Subrepticement, alors ?
DORIVA – Pauvre Arthur ! D'autant plus qu'elle ne se contente pas d'être ravissante, ma nouvelle belle-soeur, elle est fort intelligente. On la dit même brillante.
LE PREMIER – Je souhaite la connaître. Il n'y aura jamais assez de femmes brillantes. Six de mes meilleurs ministres, sont des femmes, vous le savez. Toutes assez belles, d'ailleurs.
DORIVA – Mon Premier ! Vous ne tremperez jamais vos lèvres dans l'amère liqueur de la déconfiture électorale. Pas vous, Jean Daniel, oh ! non. Avec la compréhension extraordinaire que vous possédez de l'âme féminine, de ses instincts, de sa sensibilité, vous êtes invincible.
LE PREMIER – Cela ne rend votre frère Arthur que plus niais encore, par comparaison.
DORIVA – Peut-être... Pauvre Arthur ! Pauvre frère !
LE PREMIER – Pourquoi tant le plaindre ?
DORIVA – En présence de sa femme, il paraît encore mille fois plus dépourvu.
LE PREMIER – Comment ça ?
DORIVA – Elie ne s'entend pas au commerce aussi bien que lui, mais elle a tout lu. Tout. Tout. Arthur n'a lu tout juste que ce qu'il faut à un honnête gentilhomme. Elle a tout vu. Tout. Tout. Tout. A croire que depuis sa naissance elle parcourt le monde. Et elle a tout entendu. Tout. Tout. Tout. De sorte que, n'ayant

plus rien à entendre, il lui faut bien, forcément, conférencier sur tous les sujets.
LE PREMIER – Tant que cela ?
DORIVA – Mais oui. Et chaque fois que je me suis trouvée en sa présence, j'ai beaucoup appris. Ses longs monologues me fascinent, je l'avoue.
LE PREMIER – Ses longs monologues...
DORIVA – Davantage : elle a toujours raison, s'il faut l'en croire. Et comment douter devant pareille assurance ? On lui cède aisément le dernier mot, je vous assure... Dommage qu'elle ne se plaise pas à la mer...
LE PREMIER – Elle ne se plaît pas à la mer ?
DORIVA – La mer lui donne l'urticaire ou autre chose... je crois...
LE PREMIER – L'urticaire marin ?
DORIVA – Peut-être...
LE PREMIER – Ma très chère Doriva, vous venez de me décrire le type même de la femme que je cherchais...
DORIVA – Ah ?
LE PREMIER – Que je cherchais pour en faire mon ambassadrice en Helvétie. Y consentirait-elle ?
DORIVA – Elle ? Très certainement. Mais, mon frère aîné ?
LE PREMIER – Je nommerai Arthur mon attaché commercial à Berne.
DORIVA – Je réponds de lui. Il vous servira avec le même dévouement que nous vous témoignons tous dans ma famille.
LE PREMIER – Votre famille m'est chère, Doriva. Donc, c'est parfait. Ils partiront le mois prochain. *(Un temps)* Ne pas aimer la mer...!
DORIVA – C'est qu'on n'a jamais le dernier mot avec la mer.
LE PREMIER – La mer est notre mère et notre grand-mère.
DORIVA – Bien dit. Oui, vous retrouvez auprès de l'océan votre nature originale, vous y retrempez votre puissance. Il est un adversaire digne de vous. Combien je me plais à vous voir combattre le flux, le ressac, la houle... Ah ! Vous êtes un beau nageur !

A cet instant, la lumière de la chambre de Doriva s'éteint. Puis la lumière d'une autre chambre s'allume.

DORIVA – Il y a quelqu'un dans votre chambre, Jean Daniel.
LE PREMIER – En effet. Ce doit être Rodrigue. Nous avions convenu d'étudier certains dossiers avant minuit. Il m'attendra.

SCÈNE III

Doriva, le Premier et Télesphore qui sort de l'hôtel les voit, demeure un instant indécis et puis rentre avec précipitation.

SCÈNE IV

LE PREMIER – Votre sigisbée, ma chère. L'attendez-vous ?
DORIVA – Pas du tout. Cependant, je vois arriver par là, là-bas, mes cousins. Il eût mieux valu pour nous que Télesphore ne s'effarouchât point tel un vison. Que nous formions trio plutôt que duo. Je ne tiens pas à mettre mes cousins au courant de nos secrets sentimentaux. Ils sont assez pointilleux... Notre tendre colloque doit prendre ici fin, mon Jean Daniel.
LE PREMIER – Nous le reprendrons, nous le reprendrons aussi vrai que je prends ces belles mains qui se tendent vers moi dans la plus tendre confiance.
DORIVA – Elles sont à vous pour servir votre idéal, Jean Daniel.
LE PREMIER – Vous êtes mon idéal, Doriva. Ma femme idéale. En vous la Nation et l'Amour se mêlent, se confondent et s'imbriquent. *(Gestes explicatifs)* Venez plus près... plus près.. Serez-vous ma femme, Doriva ?
DORIVA – Ah ! Ce que je serais, s'il n'en dépendait que de moi... ! Mais semblable à l'océan, mon Premier, vous me faites perdre haleine. Attention ! Ne s'approchent-ils pas de nous ?
LE PREMIER – Et comme toujours, invariablement, tous les jours, ils surviennent au point culminant d'une de nos entrevues. Ah ! Si vos cousins étaient dans l'Opposition comme j'aurais plaisir à leur mettre mon pédoncule !
DORIVA, *se bouchant les oreilles* – Oh !
LE PREMIER – Je veux dire à en découdre avec eux. Mais, ma chère, lisez donc l'oeuvre du Frère Marie Victorin.
DORIVA – Ne suis-je pas assez pieuse ?
LE PREMIER – Adorable... Le Frère Marie Victorin fut notre plus grand botaniste, et pédoncule, la queue d'une feuille, est un terme de botanique.
DORIVA – J'apprendrai la botanique si vous convenez que mes cousins ont des états de service au sein de votre Parti. Ne sont-ils pas, dites-moi, vos organisateurs très zélés ?

LE PREMIER – Ils ont de grands états de service; oui. Alors qu'ils acceptent d'en recevoir la récompense. Ils ont refusé ce que l'Organisateur en Chef leur offrait. Ils ne me demandent rien. D'ordinaire, cette attitude me met sur mes gardes. Je cherche un moyen élégant de me débarrasser d'eux.
DORIVA – C'est parler en grand seigneur. Ils sont désintéressés, fiers . . .
LE PREMIER – Puisque vous répondez de vos cousins . . . Aidez-moi donc alors pour ceci : je ne les aime point. Tâchez de savoir d'eux ce qu'ils veulent de ma reconnaissance, je vous prie.
DORIVA – L'occasion de mieux vous servir. Tels que je les connais, ils ne désirent rien d'autre.
LE PREMIER – Bast ! Cette petite main, si fragile, si féminine, saura bien ouvrir leurs grosses pattes et nous y mettrons quelques amusements, fonctions ou médailles sans qu'ils s'en rendent même compte. *(Il lui baise les doigts)* C'est égal. L'expérience m'enseigne qu'on ne doit accorder toute confiance qu'aux gens vénaux; car l'intérêt seul est la mesure de l'action. Un baiser, Doriva, et je m'esquive.

Doriva lui tend la joue et se détourne dans un élan d'une exquise pudeur. Le Premier Ministre part, montant l'escalier de l'hôtel à reculons sans du tout s'enfarger, avec un visage où la passion s'exprime sans contrainte. Avant de s'engouffrer dans l'hôtel, il fait un signe amoureux à Doriva qui y répond.

Scène v

Même décor : *Doriva seule. Elle sourit, bâille, s'étire et s'étale sur le divan-berceur qui, de même que deux tables et des chaises, rendent confortable cette terrasse.*

Scène vi

Doriva, plus Télesphore surgissant de l'hôtel, descendant l'escalier en vitesse. Il est vêtu d'un costume romantique tout blanc à jabot noir et à bottes noires. Il paraît encore plus beau et ténébreux.

DORIVA, *à part* – Voici Télesphore. Que trouver à lui dire ? Comment l'amener à m'être utile, demain ?

A ce moment la lumière de la chambre de Doriva s'allume et la fenêtre s'ouvre.

Scène VII

Doriva, Télesphore et Rodrigue à la fenêtre.

RODRIGUE – Doriva ! Doriva !
TELESPHORE, *à part ou au public* – Ainsi que je le pensais bien, Rodrigue nous espionne.
DORIVA, *à Rodrigue* – Oui, mon chéri ?
RODRIGUE – Veux-tu monter, s'il-te-plaît ?
DORIVA – Tout de suite, mon chéri. *(Rodrigue referme la fenêtre).*

Scène VIII

Doriva et Télesphore.

TELESPHORE – Comment, j'arrive et vous partez ?
DORIVA – N'avez-vous point entendu que Rodrigue me priait de le rejoindre ? Il a sans doute sa migraine. Il me réclame. Il ameute tout l'hôtel depuis cinq minutes. *(Un temps)* Je vous ai attendu toute la soirée.
TELESPHORE – Moi ? Mais . . .
DORIVA – Avez-vous brisé votre montre ?
TELESPHORE – J'escomptais bien m'entretenir avec vous quelques minutes, mais vous étiez avec le Premier Ministre.
DORIVA – Projets matrimoniaux. Vous êtes au courant. Je vous en parle sub rosa et en catimini.
TELESPHORE – Je me souviens . . . Ensuite, j'ai vu, par là, s'avancer vos cousins
DORIVA – Ils sont affreux. Vous aviez raison. Ils résistent à me rendre ce qui m'est dû. Mais, écoutez donc. Voulez-vous apposer votre signature, demain, sur un papier timbré dont vous oublierez le texte, pour l'amour de moi ? Et pour vous faire pardonner ce rendez-vous manqué ?

TELESPHORE – Quel rendez-vous ?
DORIVA – Est-ce oui ou est-ce non, mon ami ?
TELESPHORE – Mamour, c'est oui. Je me tiendrai en tout temps à votre entière et exclusive disposition.
DORIVA – Merci beaucoup. A demain, donc, cher... *(Elle lui tend sa main à baiser. La fenêtre s'ouvre de nouveau. On entend Rodrigue appelant sa femme.)* Oh ! Encore ce bon Rodrigue. Jamais de paix ! Jamais de repos !
TELESPHORE – Mamour ! Ne m'accepteriez-vous pas comme second mari ?
DORIVA – J'y songerai. Bonsoir, charmeur que vous êtes... *(Elle entre dans l'hôtel.)*

Scène IX

Télesphore, tout seul. Il marche lentement en se frappant le front.

TELESPHORE – Me voilà dans une situation déplorablement shakespearienne. Une fée m'aurait donc endormi ? Doriva m'avait donné pour ce soir un rendez-vous d'amour. Avant le dîner, nous avions parlé de rendez-vous... c'est vrai... évidemment ! Oui, oui, oui, je me souviens, je crois, il me semble, sans aucun doute. Mais, simple d'esprit que je suis, comment ai-je pu oublier, non mais comment ai-je pu oublier, non mais comment ai-je pu oublier, comment, comment, comment ? *(et caetera)*

Scène X

Télesphore et le Premier Ministre. Télesphore est affalé sur le divan berceur et se marmonne à lui-même des injures heureusement inaudibles aux spectateurs. Le Premier Ministre, dans sa fenêtre qu'il vient d'ouvrir.

LE PREMIER – J'ai tout vu, ou presque. Comme par hasard je n'ai rien entendu. Mais ma fenêtre était fermée, ce n'est pas ma faute. Scène brève avec ce bellâtre, ce Télesphore. Geste parfaitement naturel de ma Doriva... baise-main... l'usage... pour la forme... Mais, ce soupirant qui se prend au sérieux et qui

paraît se croire des chances aura d'ici peu de temps mon pédoncule ! *(Il referme la fenêtre.)*

Rideau

ACTE II

Scène I

Décor : *La chambre conjugale. Un très grand lit double. Les autres meubles sont parfaits aussi.*
Temps : *Même soirée, neuf heures et quart et dix heures. En scène, Rodrigue et Doriva. Rodrigue est un homme bien fait qui a énormément de magnétisme. Il aide Doriva à enlever sa robe. Elle paraît en soutien-gorge long et pigeonnant et en jupon à frous-frous. Il lui embrasse rapidement une épaule et puis l'autre et lui tire amicalement les cheveux. Elle se retourne vers lui. Long baiser...*

RODRIGUE – Merci beaucoup ?
DORIVA – Oui. Merci beaucoup. Tu m'as appelée avec quelques minutes de retard.
RODRIGUE – Cette manie que tu as de minuter l'emploi de chaque journée. A telle heure ceci avec celui-là, à telle heure cela avec ceux-ci. Tout le monde a l'air d'être en service commandé, cet été.
DORIVA – Au moins, la nuit, je ne pense pas à l'heure.
RODRIGUE – Ça c'est vrai. Tu pourrais un peu plus me ménager... Je t'ai appelé parce que je ne trouve pas ma serviette.
DORIVA – Je suis rentrée parce que tu m'appelais, que j'en avais assez des autres, que je m'ennuyais de toi...
RODRIGUE – Où donc est ma serviette ?
DORIVA – J'ai dû la mettre à sécher sur le balcon ou bien dans la salle de bains.

RODRIGUE – Non. Pas ma serviette de plage, ma serviette de cuir.

DORIVA – Ta serviette de cuir ? Où la laisses-tu d'habitude ?

RODRIGUE – Là où elle devrait être, sur la table à écrire. Mes papiers y sont, mais pas ma serviette.

DORIVA – Tiens. C'est vrai. *(Elle fait mine de rassembler les feuilles.)*

RODRIGUE – Je ne vais pas m'amener chez le Patron avec un tas de papiers épars dans les mains . . .

DORIVA – Je te défends de travailler plus tard que onze heures. J'ai besoin de toi, moi aussi. *(Elle examine les papiers)* De quelle couleur est-elle ?

RODRIGUE – Ne va pas mêler ces papiers sous prétexte de les mettre en ordre. Tu n'y connais rien. Elle est noire.

DORIVA – Noire ? Qu'est-ce que c'est que ça, mon chéri ?

RODRIGUE – Ça quoi ? *(Il regarde)* Oh ! Ça ? Rien. Elle est en maroquin noir et c'est toi qui m'en fis cadeau, il y a deux ans.

DORIVA – On dirait des devis, ce que certaines gens appellent des soumissions pour obtenir des contrats.

RODRIGUE – Oui. Ce sont des copies et des rapports que le Premier Ministre a demandé au ministre des Travaux Publics, au ministre de la Voirie, au ministre des Ressources Naturelles, au ministre de l'Energie Nucléaire; je devrais dire : à Mesdames les Ministresses. Mais, que t'importe ?

DORIVA – Le Premier a donc l'oeil à tout ?

RODRIGUE – Autant que possible. Et moi pareillement. Nous nous méfions du patronage. De gros intérêts sont en cause dans le développement accéléré du Labrador. Nous tenons à suivre de très près tout ce qui s'y brasse. Dans les débuts, tout au moins.

DORIVA – Il te donne à faire le travail d'un chef de cabinet, mon amour. Tu es un député, un législateur, pas un larbin.

RODRIGUE – Pas un larbin. Je suis tout bonnement dans le secret des dieux. Considère-moi donc, ma petite chatte, comme une sorte de premier ministre adjoint. Quand l'Opposition nous mitraille de questions, en Chambre, le Premier y répond parce que je me suis renseigné de manière à ce qu'il y répondre sans flancher, chiffres en main, et tout, et tout.

DORIVA, *étudiant toujours les documents* – Tu travailles plus fort que jamais en vacances, Rodrigue.

RODRIGUE – Regarde. Tu tiens cette feuille à l'envers. Tu lis donc à l'envers, à présent ma poupée ?
DORIVA – Celle-ci ? Je l'ai déjà lue, j'en suis à l'autre.
RODRIGUE – Tu ferais mieux de chercher ma serviette.
DORIVA – Elle pourrait bien être sous le lit. Elle aurait pu glisser par terre et...
RODRIGUE – Sous le lit ! *(Il se met à plat ventre et tandis qu'il parle en regardant sous le lit, Doriva sort un calepin du tiroir de la table, ramasse un stylo et copie ce qui lui paraît utile)* Je travaille durant toutes les vacances et je dors pendant la session. Il fait sombre, sous le lit. D'ailleurs, j'ai un tempérament de chercheur, pas de batailleur.
DORIVA – Un tempérament de chercheur de serviette.
RODRIGUE – Toi, tu m'as joué un tour... Le Premier Ministre combat avec les armes que je lui fourbis et que je tiens à sa disposition; que j'ai pré - pa - rées longuement... et longtemps... d'avance. Tu n'aurais même pas l'idée de me donner une torche, de la lumière.
DORIVA – Même pas. Il n'y a aucun contrat dans cette paperasse...
RODRIGUE – Aucun.
DORIVA – Je négocierai avec des chiffres, les derniers arrivés. Ils me signeront une reconnaissance de dettes pour six millions, une avance, des arrhes. Et moi, je leur remettrai une copie de ces devis. Ils se débrouilleront. C'est ce que mon vénéré père qualifie de Québec. Passer un Québec. Je n'avais jamais réellement compris le sens de cette vieille expression avant ce soir.
RODRIGUE – Comme elle ne s'applique pas, ce soir, tu ne comprends toujours pas. *(Il se relève.)*
DORIVA, *vivement* – Là, derrière le fauteuil.
RODRIGUE – Ma serviette !... Mais ce n'est pas moi qui l'ai placée en cet endroit étrange.
DORIVA – Un des enfants... cet après-midi... en jouant. Qui d'autre veux-tu ? Moi, peut-être ?
RODRIGUE – Toi, peut-être. Et tu me la fais chercher sous le lit. *(Il hausse les épaules)* Elle est bien vide. Tout son contenu est-il sur la table ?
DORIVA – Oui. Je n'en ai rien soutiré ni dissimulé.
RODRIGUE – Quel désordre ! Donne-moi donc tout ça...
DORIVA – La date limite est donc fixée au surlendemain...
RODRIGUE – Au surlendemain de quel demain, ma blonde ?

DORIVA – Ecoute. Les offres de Richer et d'Anthime seront un peu plus basses que celles-ci, je te le jure.
RODRIGUE – Tant mieux pour le budget. Qu'est-ce que tu me racontes ? Richer ? Anthime ? Tu vas te faire, mon oiseau bleu. Qu'est-ce que tu écris ? Mais tu copies, je le vois bien, un document des plus confidentiel. Perds-tu l'esprit ?
DORIVA – Tant mieux pour le budget si je perds l'esprit.
RODRIGUE, *tendant la main pour lui arracher son calepin* – Donne-moi ça, Doriva ! *(Doriva s'échappe et saute sur le lit; Rodrigue y saute aussi, puis ils font le tour de la chambre en courant, Doriva parlant en même temps qu'elle essaie d'éviter son mari.)*
DORIVA – Et tant mieux pour notre budget aussi. Et tant mieux pour l'Indochine. Même si tu m'enlèves le calepin, tu sais bien que j'ai la mémoire photographique ! *(Rodrigue s'arrête et va rassembler méthodiquement ses documents. L'intercom sonne. Doriva pousse un bouton.)*

Scène II

Doriva, Rodrigue, plus la voix de Bilou qui sort de l'intercom.

DORIVA – Oui ?
VOIX DE BILOU – Grand-père dit qu'avec tout ce chahut, vous allez réveiller les enfants.
DORIVA – Que fais-tu chez Grand-Père au lieu de faire dodo, mon Bilou chéri ?
VOIX DE BILOU – Je lui ai pris ses deux tours, il a mangé ma Reine.
DORIVA – Tu viendras m'embrasser lorsque l'un de vous deux sera échec et mat ?
VOIX DE BILOU – Of course. Je ne suis pas un fils dénaturé. *(Doriva referme l'intercom).*

Scène III

Rodrigue et Doriva.

RODRIGUE – Nous aidons aussi l'Indochine. Nous donnons plus pour la reconstruction de l'Indochine, per capita, qu'aucun autre pays au monde.

DORIVA – C'est insuffisant. L'initiative personnelle a-t-elle perdu de son efficacité ? Ne pratiquons-nous pas toujours le socialisme capitaliste personnalisateur, mon amour ? Non. Donc, je t'annonce la Fondation de le Société des Femmes du Québec pour l'Essor de l'Indochine. La F.S.F.Q.E.I.... Quel beau sigle ! Qu'il se prononce bien ! Une seule salariée, la présidente-trésorière : moi. Je me lance à corps perdu, dès ce soir, à la fois pour ton budget, pour le nôtre et pour celui d'un pays encore affaibli, accablé.
RODRIGUE – Parfait. Où prendras-tu tes capitaux ?
DORIVA – Dans la poche de mes cousins qui obtiendront les contrats du Labrador grâce aux renseignements que tu viens de me fournir.
RODRIGUE – Je ne t'ai rien fourni du tout ! Tu sais comment ça s'appelle ce que tu prétends faire ?
DORIVA – Heu... de la simonie, du népotisme, du bon patronage... Tu as un bien meilleur vocabulaire, toi; alors, comment dirais-tu ?
RODRIGUE – Je dis que tu es folle, ma blonde.
DORIVA – Et l'avenir de nos enfants, n'y songeras-tu donc jamais ?
RODRIGUE, *un temps* – Il y a longtemps que tu m'as perdu dans la brume.
DORIVA – Le Premier Ministre me fait les yeux doux.
RODRIGUE – Y a-t-il un homme qui ne te fasse pas les yeux doux ? Même tes ineffables cousins te font les yeux doux, ma colombe.
DORIVA – Oui, mais c'est pour l'argent, parce que le Premier Ministre m'aime.
RODRIGUE – Sans parler de Télesphore.
DORIVA – Télesphore, tout comme le Premier Ministre, m'aime pour moi. Le Premier Ministre m'aime aussi un peu pour toi. Ça l'arrangerait bien.
RODRIGUE – Je suis le mari de la Pompadour du Québec, état indépendant, souverain, attaché quand même aux vieilles traditions historiques de la Mère Patrie. Ah !, La, la !
DORIVA – Pas de la Pompadour, de la Madame de Maintenon du Québec. Il veut m'épouser. Il aimerait que je me prévale de cette récente loi qui permet aux femmes de prendre un second mari avec l'assentiment de leur premier mari. Ainsi, je serais l'épouse de notre cher Premier.
RODRIGUE – Quand me demanderas-tu mon assentiment ?
DORIVA – Qu'est-ce que tu répondrais ?

RODRIGUE – Demande-le moi, tu verras bien.
DORIVA – Tu serais capable d'y consentir ?
RODRIGUE – Demande, demande, n'aie pas peur...
DORIVA – Tu me divorcerais ?
RODRIGUE – A moins d'une demande en bonne et due forme, tu ne sauras rien.
DORIVA – Rodrigue ! Tu aimes une autre femme.
RODRIGUE – Qui t'a dit ça ?
DORIVA, *près des larmes* – Tu n'es pas jaloux ! Le Premier Ministre est jaloux, c'est pour ça que j'ai décidé Télesphore à nous accompagner à la mer. Et Télesphore est jaloux de toi et de tout le monde.
RODRIGUE, *avant de remettre les feuilles dans sa serviette* – Voilà... tout est à peu près remis en ordre. Nous allons examiner tout ça. Nous en avons pour une heure ou deux. Amuse-toi, mais de grâce, ne te sers pas de moi, ni des secrets de l'Etat pour nouer tes noires intrigues.
DORIVA – Je me sers de toi et de tes secrets d'Etat pour nous et pour l'Etat. Tu me l'imputes à crime ?
RODRIGUE – Tu me retardes. Ecoute, consulte ton coeur et ta conscience. Et ton vénéré paternel ! Dieu merci qu'il est là. Et profites-en pour lui dire un mot du second mariage que tu projettes de contracter.
DORIVA – Non, non, je ne veux pas d'un second mari, cherches-tu à te débarrasser de moi, Rodrigue ?
RODRIGUE – Je n'y ai pas encore songé, ma poupée. *(Il l'embrasse).*
DORIVA – Je ne sais jamais quand tu te moques de moi et quand tu me prends au sérieux... A côté de toutes ces femmes ministres, députés, technocrates, comme je dois paraître stupide, légère, peu évoluée...
RODRIGUE – Oh ! Comme ça te va bien de faire la gourde ! Tu n'as pas épuisé toute la gamme des états d'âme ni toutes les astuces, et tu m'intéresses, je t'assure. Le devoir, cependant, m'attend. Toi, attends-moi au lit. Tu es belle et j'aurai certainement deux ou trois choses à te dire à ce sujet, tout à l'heure.
DORIVA – Ah ! Rodrigue... si tu n'aimais pas tellement mon père, je te tromperais sans honte pour t'apprendre... pour t'apprendre...
RODRIGUE – Pour le plaisir de me l'apprendre, disons. Mais si tu me trompais sans honte, ça ne t'amuserait pas beaucoup.

DORIVA – Je ne te tromperai pas.
RODRIGUE – Pourquoi pas ?
DORIVA – Ce serait bête. Je ne suis pas tombée de la dernière averse, mon amour. Tant que je demeurerai chaste, fidèle, sur la corde haute, penchant d'un côté puis d'une autre et m'élançant d'un trapèze à l'autre sans mettre pied à terre, je tiendrai ferme les rênes du pouvoir.
RODRIGUE – Et elle le croit ! Et dire que, malgré l'époque où nous vivons, ça pourrait être vrai ! A tout de suite, mère exemplaire, épouse modèle, funambule, femme d'un autre siècle. *Doriva lui tourne le dos d'un air boudeur. Et puis elle va se jeter sur le lit. Rodrigue va s'asseoir près d'elle et la caresse.)*
RODRIGUE – Tu es une femme reposante, Doriva . . . une femme archaïque. Tu es d'une espèce disparue, l'espèce que les hommes qui n'ont pas atteint encore leur temps regrettent, cherchent partout et retrouvent en toi comme si tu étais la réincarnation de notre Mère Eve. Et toi, tu joues avec eux. Cela t'est facile car tu leur rappelles un paradis perdu : celui du règne masculin.
DORIVA – Et toi, Rodrigue, est-ce que tu n'as pas la nostalgie du règne masculin ? Ça te plaît que le Président de la République du Québec soit une femme ? Et que je fasse perdre la tête à notre cher Premier Ministre ?
RODRIGUE – Si j'avais eu un complexe d'infériorité, je ne l'aurais pas gardé longtemps, avec toi, ma blonde. De plus, j'imagine que si tu étais ingénieur ou écrivain tu n'aurais pas le temps de chambarder la morale et la loi. C'est une hypothèse que je fais . . .
DORIVA – Je ne suis pas très certaine que tu viens de me dire quelque chose de flatteur, Rodrigue. En tout cas, l'amour sera toujours au dessus de la morale et des lois, mon amour.
RODRIGUE – L'amour et le besoin de dominer.
DORIVA – Je ne suis pas capable de te dominer, pourtant . . .
RODRIGUE – Non. C'est pourquoi tu ne te prévaudras pas de ton privilège d'avoir un autre mari avec mon assentiment.
DORIVA – Si tu me l'accordais, peut-être . . .
RODRIGUE – Ça recommence et ça n'aura jamais de fin. Allons, demande-le moi. Assouvis ta curiosité.
DORIVA – Je risque de te perdre ?
RODRIGUE – Mystère. Au demeurant, si tu ne m'aimes pas tu ne risques rien de plus. Tu as déjà deux remplaçants au cas où je déciderais d'être offusqué.
DORIVA – Tu recommences et ça ne finira jamais.

RODRIGUE – Jamais. Et après ?
DORIVA, *se jetant dans ses bras et le serrant fort* – Que ça ne finisse jamais, Rodrigue ! Je t'en supplie, ne me répond jamais !
RODRIGUE – Tu m'aimes et ça te rend lâche.
DORIVA – Et toi, tu me dévoiles, tu me devines, mais un jour, je deviendrai très énigmatique.
RODRIGUE – Et silencieuse ?
DORIVA – Très silencieuse. Je ne te raconterai plus rien.
RODRIGUE – Tu ne seras plus très drôle, ma colombe.
DORIVA – Tu m'aimes parce que tu me trouves drôle ?
RODRIGUE – Entre autres plusieurs choses . . .
DORIVA – Quoi encore ?
RODRIGUE – Ce sont des secrets que tu ne pourras jamais copier ni divulguer.
DORIVA – Bon, bon. Mais ce que tu nommes mes intrigues réussiront.
RODRIGUE – Je n'ai pas dit qu'il n'existait pas ailleurs aussi des résolus archaïques. Enfin, qu'importe. Si je ne t'élève pas, nos enfants t'élèveront.
DORIVA – Je leur enseignerai la ruse. A nos filles surtout.
RODRIGUE – Comme si ton exemple ne suffisait pas ! Tu n'en feras pas des pionnières. Mais, transmets-leur ta science éternelle. Tant que la société ne sera pas plus avancée, ça ne leur causera pas de tort. Et je suis là, heureusement, pour équilibrer leur éducation.
DORIVA – M'aimes-tu ? Dis-le moi . . . Tu le dis si rarement.
RODRIGUE, *un temps* – Je t'aime.
DORIVA – Pourquoi ? Je veux dire : m'aimeras-tu quand je serai vieille ?
RODRIGUE – Quand je serai vieux ? Encore plus.
DORIVA – Je suis donc plus que ce que je crois et plus que ce que je fais ?
RODRIGUE – Cela se pourrait bien et reste à découvrir. *(Il la regarde avec une tendre ironie et sort.)*

Scène IV

Doriva et puis la voix d'Arthur, venant de l'intercom. Doriva se regarde dans les glaces, revêt une robe d'intérieur ajustée, couleur violet ornée de volants blancs à l'encolure et aux manches. Elle défait ses cheveux.

DORIVA – Mon mari, mon mari, mon mari... M'aime-t-il vraiment ? Il me devine mais il ne me comprends pas. *(Sonnerie de l'intercom).*

DORIVA, *ouvrant* – Oui ?

VOIX D'ARTHUR, *nasillarde, sympathique* – Dis donc, Vava ?

DORIVA – Oui, Arthur ?

VOIX D'ARTHUR – Les jeux que ma femme a expédiés pour les enfants, qu'est-ce que j'en fais ?

DORIVA – Des jeux, mon frère Arthur ? Quelle gentillesse de sa part !

VOIX D'ARTHUR – Elle a pensé que ça les désennuierait, les jours de pluie. Il y a des jouets, des jeux de société...

DORIVA – Des jeux pour les jours de pluie ? Mais il fait beau très constamment.

VOIX D'ARTHUR – C'est ce que je compte lui dire en lui téléphonant tantôt. Elle s'amènerait... tu vois ?

DORIVA, *un temps* – Non, je ne vois pas ça du tout, Arthur. Elle me ressemble un tout petit peu trop.

VOIX D'ARTHUR – C'est pour ça que je me suis marié avec elle.

DORIVA – Je ne te le reprocherai plus, mais ce n'était pas dans l'intérêt de la famille que tu épouses une femme comme moi. De toute manière, je t'ai obtenu une promotion.

VOIX D'ARTHUR – A moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour la gagner, Vava ?

DORIVA – Ce que je t'avais demandé. De plus, ta femme aussi part pour la Suisse, alors, si tu veux bien, retourne demain à Montréal, prépare ton départ. Remercie ta femme. Qu'on ne la voit pas avant quelques années. Et puis, envoie-moi l'un de nos frères, Perceval, tiens, il n'est pas près de se marier. Et puis encore, envoie-moi Germaine. J'ai un très urgent besoin d'elle. Je t'expliquerai tout en détail à la fin des vacances.

VOIX D'ARTHUR – Tu requiers la présence de Perceval et de Germaine ?

DORIVA – Affaire de famille.

VOIX D'ARTHUR – Alors, j'ai compris, Vava. Et les jeux ?

DORIVA – Hé bien, les jeux... Porte-les chez papa et demande-lui de venir me parler, mais tout de suite. Il grognera parce que tu interrompras sa partie d'échec avec Bilou; alors insiste. Les jeux occuperont mon fils tandis que notre père et moi tiendrons conseil.

VOIX D'ARTHUR – Parfait. A demain et bonsoir, Vava. Et merci pour la Suisse.
DORIVA – Ce n'est rien, mon grand frère. Bonsoir.
Elle interrompt l'intercom. Elle retourne à sa coiffeuse et se peigne. Elle se parfume. On frappe à la porte.
DORIVA – Mon vénéré papa, déjà ? Entrez, entrez.

Scène v

Le juge entrant. Doriva. Le juge est un parfait vieillard à la chevelure fleurie, un peu longuette. Il est vêtu d'un ample caftan noir bordé d'or en guise de robe de chambre.

LE JUGE – Bonsoir, ma fille.
DORIVA – Bonsoir, papa. Tu as ton air d'enchanteur Merlin, ce soir. Installe-toi dans ce confortable fauteuil.
LE JUGE – Quoi ? Siéger à cette heure tardive ? Un conciliabule s'avérait-il indispensable juste au moment où je contre-attaquais avec mon cavalier sur B 6 et mon fou ?
DORIVA – Tu sais bien que je ne te dérange jamais qu'en cas d'absolue nécessité.
LE JUGE – Entendons cette nécessité.
DORIVA – Mon mari m'a priée de consulter mon coeur et ma conscience. Ma conscience et mon coeur sont en litige. C'est son opinion du moins.
LE JUGE – Nous avons une soirée bien mouvementée. Primo : Arthur me mande qu'il s'envole pour l'Helvétie. Secundo : sa femme nous envoie des jeux de société pour conjurer l'ennui durant la pluie – alors qu'il fait beau, très constamment, et même à Montréal, selon la météo. Tertio : tu m'annonces un conflit entre ton coeur et ta conscience. Voyons tout ça . . . *(Il s'asseoit dans le fauteuil)* Premièrement, la hâte de ton frère à m'annoncer sa promotion s'explique d'elle-même. Deuxièmement, la météo peut se tromper. En loi, il n'y a pas d'évidence, il n'existe que des preuves. Troisièmement, et je crains de te désoler, l'examen d'un litige peut être reporté aux calendes, c'est-à-dire à demain, avec Rodrigue.
DORIVA – J'exige le huis-clos et plaise à la cour de ne pas ajourner avant plus ample informé.
LE JUGE – En somme, qu'est-ce qui ne va pas ?

DORIVA – Rodrigue a-t-il du coeur ?

LE JUGE – C'est à Corneille qu'il faut poser la question. Relis, ou bien lis *le Cid*, ma fille.

DORIVA, *préparant une boisson* – Ton petit cognac, mon cher papa. C'est tellement bon pour tes artères.

LE JUGE – Merci, fille prévenante.

DORIVA, *le câlinant* – Quel mal y a-t-il à oeuvrer pour l'avancement de sa famille ?

LE JUGE – Il est naturel de pourvoir au bien des siens.

DORIVA – Je veux du bien aux miens. Et le bien, c'est l'argent, en bon français. *(Un temps)*

LE JUGE – Je te suis. Poursuis.

DORIVA – Il ne s'agit pas de poursuivre qui que ce soit.

LE JUGE – Je t'entends. Je te dis de continuer à m'exposer ton affaire.

DORIVA – Rodrigue se met en travers de toutes mes entreprises.

LE JUGE – Tu en as donc ! Prends garde, car faute de preuves je te déboute de ta plainte et te condamne aux frais.

DORIVA – Rodrigue m'aime-t-il ?

LE JUGE – Si, devant un autre tribunal on avait recours à mon témoignage, hé bien, je jurerais qu'il t'aime. Venons-en aux faits.

DORIVA – C'est un salaire de misère qu'il s'obstine à gagner.

LE JUGE – Qu'il s'obstine à gagner un salaire de misère est une accusation dépourvue de fondement. Qu'il se contente de sa rétribution de législateur, c'est un fait acquis, reconnu du vaste électorat, et du reste proclamé par Rodrigue lui-même. Que cette rétribution puisse être qualifiée de salaire de misère, le tribunal n'a pas compétence pour en juger.

DORIVA – Nous ne sommes pas millionnaires !

LE JUGE – Cette constatation est du domaine public. Tout le monde ne peut pas hériter. Il faut un préalable, lequel est un parent proche ou éloigné, riche, qui, avant son décès, lègue à un seul ou à plusieurs ayants droit, sa fortune, en totalité ou en partie, et ce, pour que ce ou ces héritiers en jouissent, ou disposent à leur gré ou selon des dispositions précises, après le décès de ce dit parent, proche ou éloigné. *(Doriva bâille et tambourine sur quelque chose).* Au demeurant, quiconque n'a pas de descendants directs peut tester en faveur d'un autre. D'autre part, il existe aussi ce qu'on appelle la donation entre vifs. Par exemple, une quelconque personne serait libre d'abandonner à Rodrigue de plein

gré une partie de son avoir aussi bien que le total. Sujet à contestation de la part d'intéressés. Cela s'est vu.
DORIVA, *à part* – Je vais m'endormir. *(Tout haut)* Tu ne me comprends pas... l'argent...
LE JUGE – Il est notoire que les députés n'ont plus comme dans mon jeune temps les occasions de s'enrichir à même les deniers du peuple ou autrement... Tu me demandais si ton Rodrigue a du coeur. Il en a et j'affirmerais, si on me le demandait, qu'il est des plus honnête aussi. C'est un incorruptible.
DORIVA – Moi, je ne le suis pas.
LE JUGE – N'avouez jamais, a dit un grand bandit qui s'appelait Lacenaire. Non. Pas Lacenaire. Avinain. Le bandit Lacenaire était un littérateur, qui a dit des choses... intéressantes.
DORIVA – Si Rodrigue n'a pas d'ambition, j'en aurai pour deux plus cinq : nos cinq enfants. Et même pour toute la famille.
LE JUGE – Tu as du coeur. Je donne gain de cause à ton coeur, *prima facie*. Mais avant de me prononcer définitivement, j'attends que tu m'exposes l'objet du litige.
DORIVA – Il y en a plusieurs, des objets. Ce sont des devis, des propositions soumises au gouvernement pour l'obtention de contrats, comprends-tu ? Les contrats pour le développement accéléré du Labrador... *(Un silence)* Eh bien ?
LE JUGE – Eh bien, quoi ?
DORIVA – Ai-je tort ?
LE JUGE – Tort en quoi ? Es-tu en cause ? Tu me parles du Labrador, j'attends la suite.
DORIVA – Le Premier Ministre voudrait bien devenir mon second mari. Mais il ne peut se passer de Rodrigue; aussi faudrait-il que Rodrigue accepte et ne me divorce pas. Télesphore se contenterait également de devenir mon mari numéro deux, car mon amant, jamais il ne le sera. Et il est très riche.
LE JUGE – Tout ceci devra-t-il se passer au Labrador ?
DORIVA, *à part* – Il doit être très fatigué. Pauvre père ! Il ne comprend rien du tout. *(Tout haut)* Pas forcément. Je veux dire, non. Depuis plusieurs années, je cherche un moyen d'améliorer notre ordinaire, de nous enrichir tous. Alors, maintenant que ce moyen, je l'ai trouvé, j'aimerais bien qu'on ne me mette pas les bois.
LE JUGE – Alors, maintenant, tout devient clair.
DORIVA – Enfin ! Encore une petite goutte de cognac, mon cher papa ?

LE JUGE – Très volontiers. *(Il sirote)* Tu n'as droit qu'à un second mari. Renonce à en épouser un troisième. Il y a des avantages à choisir le Premier Ministre. Il y en a certes beaucoup à choisir Télesphore, car la politique est bien aléatoire. Tu inviteras Télesphore à déjeuner avec moi demain midi. Je jauge mieux un homme après que je l'ai vu manger son potage. Quand je l'ai vu et non entendu. *(Il sirote.)*

DORIVA – Quelle est la loi, qui décrète que Richer Magnanime et Anthime Gros-de-Blanc ne peuvent pas tirer profit des renseignements que je pourrais leur vendre ?

LE JUGE – De prime abord, je ne connais rien, dans le code ni dans la morale, qui s'opposerait à ce que tu vendes des renseignements à deux de tes concitoyens, sauf – *casus belli* – si tes concitoyens espionnent pour le compte d'une Puissance Etrangère. Or, comme il n'y a plus de guerres, plus de puissances non plus, je me demande si ta question a bien un sens ?

DORIVA – Il ne sera pas dit, mon papa, que je n'aurai pas tout fait pour éclairer ma conscience. Alors, si Richer, si Anthime font faire des économies au Québec, est-ce bien ?

L EJUGE – Ce serait même tout ce qu'elles auront jamais fait de bien, ces canailles-là ! Il y a longtemps que je redoute que leurs tripatouilllages ne déshonorent notre clan.

DORIVA – Et la personne qui leur donnerait à coup sûr la façon de prospérer avec probité, est-ce qu'elle ne mériterait pas une récompense ?

LE JUGE – Elle mériterait une auréole, ma fille.

DORIVA – Est-ce ma faute si je sais me servir de mes yeux et de mes oreilles ?

LE JUGE – Ta faute ? C'est une sottise que de ne pas se servir de ses yeux et de ses oreilles. Mais revenons à ton litige. Il n'y a pas litige, il y a dilemne. Le Premier Ministre ou Télesphore. Lequel sera mon second gendre... Je ne puis encore t'aviser à ce sujet. Mais je comprends que tu considères avec toute la gravité qui convient une telle décision. Ta confiance en moi est naturelle. Je ne te faillirai pas.

DORIVA – Je préfère me vouer tout entière à Rodrigue.

LE JUGE – Là-dessus, je ne te donne pas tort non plus. Ce mari-là vaut dix hommes. Et des meilleurs.

DORIVA – Et j'aiderai l'Indochine.

LE JUGE – Et allez donc ! Nous passons du Labrador à l'Indochine avec une superbe désinvolture, nous autres. Ah ! ma fille,

ma fille, ta gentillesse m'émeut toujours. Embrasse ton vieux père, tiens ! *(Le père et la fille s'embrassent)* Quel bonheur que tu ne sois que toi-même, et pas autre chose qu'une belle et bonne fille, soutien, joie et orgueil de mon existence. *(Le juge se lève)*
LE JUGE – Bien le bonsoir. Fais de beaux rêves. Je t'envoie Bilou dès que nous aurons terminé la partie. C'est un stratège terrible, ce gamin-là !
DORIVA – Il y a quand même beaucoup de moi dans mon fils aîné.
LE JUGE – Eh ? Mais oui . . . il est aussi très gentil. *(Il sort).*

Scène vi

Doriva seule. Elle met un ruban violet, ou une boucle, dans ses cheveux. Elle s'admire. Se parfume encore.

DORIVA, *pour elle-même* – Je garde ma robe d'intérieur même si je vais à l'extérieur. Je suis très bien ainsi. *(Elle pousse un bouton de l'intercom, on entend un signal.)*
DORIVA, *parlant dans l'intercom* – Chasseur, voulez-vous avoir l'obligeance de demander à Messieurs Magnanime et Gros-de-Blanc de vouloir bien se trouver sur la terrasse de l'hôtel dans trois minutes, je vous prie ? *(On entend un autre signal, dans l'intercom)* Merci. *(Elle referme l'intercom.)*
DORIVA – A votre tour, mes beaux cousins ! Et à mon commandement !

Rideau

ACTE III

Scène i

Même décor *qu'au premier acte.*
Temps : *Même soirée.*
Personnages : *Doriva et ses cousins Richer Magnanime et Anthime Gros-de-Blanc. Ils ont entre trente-cinq et quarante ans. Ils sont imposants. Richer Magnanime est*

grand, large, pesant et paraît valoir son pesant d'or. Il a des cheveux en crête et très rouges (évidemment teints), des favoris. Il porte un habit en satin de coton gris pâle, galonné, soutaché de noir, un jabot rose clair, un gilet à fleurs, des bottes roses, une fleur bleue à la boutonnière. Habit cintré, pantalons à sous-pattes. Anthime Gros-de-Blanc a des cheveux d'argent (peut-être une perruque) coiffé à la houppe, comme Riquet à la Houppe. Il est plutôt fil fin mais fil de fer. Son costume romantique se compose d'une redingote collante, vert olive, à col large et blanc, d'un pantalon blanc à sous-pattes, de bottes vertes. A ses oreilles pendent des brillants. Il est probant qu'aucun d'eux ne tient à passer inaperçu. Leur entrée en scène (en même temps que Doriva) devrait faire sensation, même devant une salle de spectateurs canadiens-français très blasés.

Dans un geste de reine, Doriva leur tend à chacun une main. Ils la saisissent et la secouent avec un enthousiasme désarçonnant.

DORIVA – Tout doux ! Tout beau ! Vous me déboîtez les bras ! Vous m'enfoncez les bagues dans les jointures. Vous m'écrabouillez les paumes. Aie ! Aie ! Aie ! *(Elle se masse les mains et se tâte les épaules.)*

RICHER – Tu ne tires plus du poignet, cousine ?

ANTHIME – Je t'envoie rouler sur la pelouse et je te fais une prise en ciseaux, Vava, hein ?

DORIVA – Et moi, je paie mes dettes. *(A Richer)* Une grande claque sur la gueule *(elle joint le geste à la parole et Richer s'ébranle sur ses bases, tandis qu'elle se retourne et lance un coup de talon qui atteint son but : le tibia ou le fémur d'Anthime)* Je n'ai plus quinze ans, mes cousins. La lutte gréco-romaine, le tir aux poignets ne sont plus mes exercices favoris.

ANTHIME, *époussetant son pantalon)* – C'est fin ! Tu as sali mon pantalon blanc. Quels muscles, dans ton jarret !

RICHER, *se frottant la joue* – Tes bagues, dis donc, tu pourrais les ôter avant de cogner. *(Il tend la main à Anthime qui la serre)* Félicitations, Anthime.

ANTHIME – Congratulations, Richer.

ANTHIME ET RICHER, *ensemble et scandant bien leurs paroles. Ils scanderont ainsi tout ce qu'ils diront ensemble* – L'éducation

que nous avons donnée à Doriva porte fruits. Nous sommes de véritables maîtres à penser.

RICHER – A c't heure, on la flanque à la mer ?

ANTHIME – Cela s'impose. Je compte jusqu'à trois.

DORIVA, *s'ajustant, se tapotant)* – Et moi, à trois, je vous confisque vos bonbons, vos étrennes; vos petites bébelles, vous ne les aurez point. Un... deux..

RICHER – Tu ne sais plus badiner... Nous t'avons vue plus tôt ce soir, avec le grand Patron.

ANTHIME – Tu as égaré quelque part ton sens de l'humour ?... Nous sommes survenus à l'heure que tu nous avais fixée. Tu ne diras pas que jusqu'à présent, nous n'avons pas été dociles avec toi. Mais nous avons cru voir que le Premier te faisait du charme, nous vous avons dérangés ?

RICHER – C'est Vava qui séduit le Premier, pas le contraire. Qu'est-ce que tu manigances encore ? Es-tu sa maîtresse, oui ou non ?

DORIVA – Horreur ! Calomnie ! Je nourris seulement le dessein d'amalgamer notre Premier à la famille selon les meilleures convenances. En lui proposant d'épouser notre cousine.

RICHER ET ANTHIME, *ensemble, très fort, très vite et très distinctement* – Pas ta cousine germaine Germaine ?

DORIVA – Oh ! Mais enfin, vous m'embêtez ! C'est la plus disponible et la plus influençable des femmes. Elle m'obéit au doigt et à l'oeil. On n'en trouve plus, des femmes comme ça. Et elle m'admire, elle, au moins. Elle me comprends. Il n'y a plus tant de femmes, sur la terre, qui me comprennent, semble-t-il. Elle est délicieuse, elle s'habille et babille comme je lui dis.

RICHER ET ANTHIME, *ensemble* – Mais qu'elle est bête !

DORIVA – Non pas. Elle est seulement un peu sous-développée. Ça s'arrangera. Dirait-on pas que lorsque je la mentionne, j'évoque un veau à deux têtes ! Enfin, ne vous mêlez pas de choses qui dépassent, et de très loin, votre entendement. Laissez-moi manoeuvrer la barque familiale. Tout le monde y trouvera son compte.

RICHER – Ecoute. On joue une valse *(on entend un air de valse venant de l'hôtel)*. Tu valses, Doriva ? *(Il la fait danser)*.

DORIVA, *dansant et chantant* – Vous aurez des cadeaux, do ! do ! do ! Si vous vous montrez tous les deux, deux ! deux ! deux ! excessivement gentils, excessivement polis, excessivement compréhensifs, tra la la La ! La ! La !

ANTHIME – A moi, le tour de valse. *(Il repousse Richer, enlace Doriva et la fait tournoyer chantonnant, lui aussi)* Dis ! Dis ! Dis ! Dis-nous ! Dis-nous ! Dis-nous ! *(Il s'arrête).*

RICHER ET ANTHIME, *ensemble* – Oui, Vava, dis-nous tout.

DORIVA – C'est dans le sac. Mais je suis tout échevelée.

ANTHIME – T'inquiètes pas. T'es belle comme un coeur.

RICHER – Comme un coeur d'or ! Nos contrats, Vava ?

DORIVA – Si vous jouez bien de vos instruments, vous les aurez.

ANTHIME – Qu'est-ce que j'aurai ?

DORIVA – A toi, Anthime, la route nationale horizontale qui va du détroit de Belle-Isle pour monter jusque . . . jusqu'où tu pourras, parole de femme ! Et à toi, Richer . . .

RICHER – A moi, Vava ?

DORIVA – A toi, mon Richer, la construction verticale et nationale d'une nouvelle ville minière, avec murailles le long de la côte, parapets, remparts, tours de garde et canons pointés vers Terre-Neuve.

RICHER, *joignant les mains* – C'est trop beau.

ANTHIME – Bon vin ! Ce n'est pas trop, mais c'est beau.

DORIVA – N'est-ce pas ? Votre joie m'enchante . . . et pour moi, vingt pour cent sur tous les profits, bénéfices, prébendes et recettes.

RICHER – Hein ? Tu es folle . . . ?

ANTHIME – Elle divague . . . C'est naturel; nos succès lui montent au grenier.

DORIVA, *appuyant sur le mot VOS* – Vos succès ?

ANTHIME – Laisse-moi t'affranchir, belle cousine. La commission, c'est encore et toujours dix pour cent. Et c'est énorme ! Gigantesque !

DORIVA – Dix pour cent »

RICHER – Beau dommage ! Mais oui, dix pour cent, depuis des temps immémoriaux . . . Tout a changé à l'exception du pourcentage sur les combines.

DORIVA – Je suis une femme et non une dixpourcentenaire. Tout a changé, même les femmes, sauf en ce qui concerne leur intérêt. Depuis des temps immémoriaux, elles ont toujours réclamé un peu plus. Aujourd'hui pareillement. Vous leur donnez un oeuf, elles exigent un boeuf. Vous leur tendez un doigt, elles demandent le bras et le corps tout entier. Nous sommes goumandes.

ANTHIME – Insatiables ! Mais toi, n'es-tu pas différente de la plupart des femmes ?

DORIVA – C'est une illusion de Rodrigue que je suis une femme des temps passés. Même s'il a raison, j'en tire tous les avantages possibles.
RICHER – Tu as quand même de l'instruction, de bonnes manières . . . ?
DORIVA – Meilleures que les tiennes, mon gros dindon.
ANTHIME – Ha ! Ha ! C'est vrai qu'avec la crête rouge et son costume gris, Richer a l'air d'un gros dindon.
DORIVA – Et toi, beau perroquet, te crois-tu donc invisible ? Allez, pourquoi tergiverser ? Bâclons le marché.
ANTHIME – Gros dindon . . . perroquet . . . mille grâces, Vava. On n'en parlera plus sans sourire de ton légendaire esprit de famille.
DORIVA – Justement, c'est en ce moment que mon légendaire esprit de famille s'exerce et s'applique. Quatre fois cinq, vingt. N'ai-je pas cinq enfants ? Vos petits cousins ? Cela ne leur donnera jamais que quatre pour cent chacun. *(Songeuse)* Je devrais demander plus car il ne restera rien pour moi, en définitive . . .
RICHER ET ANTHIME, *(ensemble)* – Tu délires ! Tu délires !
DORIVA – Qui donc reprocherait à une maman de nourrir ses petits affamés ?
RICHER ET ANTHIME – Affamés ? Tes enfants ?
DORIVA – Affamés d'argent. Ils le deviendront et en attendant, je le suis pour eux. Vingt pour cent, mes cousins. Ou sinon . . .
RICHER ET ANTHIME, *(ensemble et s'avançant vers elle, menaçants)* – Ou, sinon . . . ?
DORIVA – Sinon, je trouverai sans mal un ingénieur plus civil que toi Richer; un constructeur plus entreprenant que toi, Anthime, et plus gentils, plus conciliants.
RICHER – Ce n'est pas de jeu. Tu ne te rends pas compte des frais, des faux frais, des salaires, débours, dépenses . . .
ANTHIME – Du coût des matériaux, des prestations d'assurances multiples, des impôts, des taxes, du fisc et de la gabelle . . .
DORIVA – Et que le ciment soit bon, que tous les matériaux soient de toute première qualité, que toute la main d'oeuvre soit qualifiée, bien grassement payée. Pas de grève. Pas de ventre de boeuf dans l'autoroute, pas d'incendies, pas d'accidents, pas d'explosion imprévue, pas d'écroulement de ponts. Je ne veux pas l'ombre d'un scandale dans mon clan. Exploitez, exploitez, mais avec mesure.
ANTHIME – C'est toi qui nous exploite sans mesure.

RICHER – Tu dois bien te douter, pourtant, que nous serons forcés d'allonger ici et là un petit pourcentage, de graisser quelques pattes. A celui-ci, un pour cent, à celle-là, deux ou trois pour cent. Enfin, tu connais les usages . . .
DORIVA – Oui, oui. Il existe aussi ailleurs des résidus archaïques, ainsi que le dit mon Rodrigue.
RICHER – Alors ? Tu me couperais froidement mon bénéfice de plus de la moitié ?
DORIVA – Hé ! Quoi d'autre que je te couperais donc à mon profit, cousin Magnanime ? Veux-tu aussi que je te débaptises ?
ANTHIME – Bon Vin ! Tu as le gosier large et l'estomac dilaté, Doriva.
DORIVA – Bon vingt pour cent et pas un sou de moins. Est-ce dit ?
RICHER – C'est trop vite dit.
ANTHIME, *(s'approchant d'elle)* – Est-ce que tu ne nous connaîtrais plus ? Douze pour cent.
DORIVA – Non.
RICHER – Quinze pour cent. Et ça me fera bobo.
DORIVA – Non.
ANTHIME, *(menaçant)* – Pense, pense bien.
DORIVA – As ! Tu me fais grand peur, Anthime.
ANTHIME – Tes belles nattes, quand je te les ai tranchées d'un coup sec, hein ? Pour les mettre à ma bicyclette en guise de queue de renard . . .
RICHER – Et le jour où je t'ai attachée sous le trou d'un érable . . . l'eau sucrée qui te tombait sur le nez, goutte à goutte . . . ça n'était pas chinois, ça ?
DORIVA, *(rêveuse)* – Oh ! Vous m'avez donné de la défense. Aujourd'hui, je vous prouve ma gratitude. Comme vous me terrorisiez bien et comme je vous aimais ! Plus que tous mes autres cousins, s'il me faut l'admettre. Car vous vous occupiez de moi. Et vous m'aimiez aussi beaucoup lorsque j'empêchais mes cinq frères de vous démolir. Ils vous jugeaient, à tort, brutaux, prétentieux, rapaces, incultes
RICHER – Doux souvenirs de notre enfance . . .
ANTHIME – Que serions-nous sans la mémoire ?
DORIVA – Moins que des animaux. Je me souviens, je me remémore avec affection . . . mais je n'ai plus quinze ans.
RICHER – Tu les paraîs presque.
ANTHIME – C'est vrai qu'elle est affriolante, notre Vava.

DORIVA – Merci beaucoup... Et, figurez-vous, qu'il m'est venu avec l'âge et l'expérience, un extraordinaire désir de thésaurisation. Après mes enfants, mon mari, notre Nation, la Langue Française *(elle s'incline et Richer et Anthime s'inclinent aussi)*, je n'aime rien tant que l'argent, le fric, le pognon. Bref, j'aurai le motton, et grâce à vous deux; que cela vous convienne, vous plaise ou non.
ANTHIME – Oh ! Tu me plais. Tu me conviens énormément.
DORIVA – Mon coeur ne bat qu'à vingt pour cent.
RICHER – Divorce ! Je divorce et je t'épouse.
DORIVA – C'est à ta femme, alors que tu serais obligé de remettre mon vingt pour cent.
RICHER, *(à Anthime)* – Son vingt pour cent !
ANTHIME – Oui. Elle dit ça comme si elle l'avait déjà.
DORIVA – Demain, nous signerons une entente préliminaire... un préalable... un préambule, m'entendez-vous ? Et par devant notaire. Je vais nulle part sans garantie, moi.

Scène II

Doriva, Richer, Anthime et le Premier Ministre à la fenêtre. Au moment où Doriva vient de dire moi, Le Premier Ministre ouvre sa fenêtre et lance un regard pénétrant et plein de suspicion sur la terrasse. Doriva a entendu le bruit de la fenêtre s'ouvrant.

DORIVA, *à mi-voix, à ses cousins* – Silence ! Ayez l'air bien élevé. Articulez des mots sans qu'il sorte un son. Promenons-nous.

Jeu de scène de Doriva, de Richer et d'Anthime. Ils s'écartent de l'hôtel puis y reviennent lentement, faisant mine de discuter amicalemnt.

LE PREMIER MINISTRE – J'entends la vague, j'entends le murmure de feuilles, je n'entends pas la moindre parole. Mon ouïe, semble-t-il, se comporte bizarrement. *(Il referme la fenêtre avec une expression très hautaine).*

Scène III

RICHER – Comme tu as l'oreille fine !
DORIVA – L'oreille et le reste *(se frappant le front)*. Il y a quelque chose, là-dedans.

RICHER – Nous n'en avons jamais douté. *(Un temps)* Et c'est de gré à gré par-devant notaire, que tu prétends nous avoir ? C'est une embuscade d'Iroquoise, ni plus ni moins.

DORIVA – Une embuscade de Montréalaise dont les ancêtres étaient iroquois.

ANTHIME – Tu nous donnes des armes contre toi, ma belle.

DORIVA – Vraiment ? Il nous faudra des témoins. Télesphore sera le mien.

RICHER – Il sert donc à tout, ce Télesphore ?

DORIVA – Il faut savoir gagner un homme ou s'en défaire. C'est un précepte de Machiavel. Il m'a servi à rendre jaloux le Premier Ministre comme vous m'avez servi à les tenir au large quand il le fallait. L'Organisateur en Chef a de quoi vous casser les reins si jamais vous manquiez de reconnaissance envers moi. Il ne vous couvre que parce que je pourrais, si je le voulais, épouser le Premier Ministre. Arrangeons-nous donc comme entre gens de bonne famille.

ANTHIME – Chantage, ristourne, pot-de-vin . . . Bon Vin ! Dol et captation de faveur. Influence indue. Tu n'as peur de rien, Vava !

DORIVA – Je ne crains que Rodrigue. Mais si vous me trahissez, vous perdrez tout.

RICHER – Ton argument est irréfutable.

ANTHIME – Convaincant.

DORIVA – D'autant plus que vous n'avez pas le choix

Richer et Anthime se regardent

RICHER – Et, qui seront les nôtres, nos témoins ?

DORIVA – Anthime sera ton témoin. Tu seras le témoin d'Anthime.

RICHER ET ANTHIME, *ensemble* – C'est trop fort !

DORIVA – Non. C'est seulement très fort. Vous n'êtes pas parents, que je sache ?

ANTHIME – Il faudrait remonter assez loin dans l'arbre généalogique.

DORIVA – Nous ne remonterons pas jusqu'aux Iroquois. Et, vous n'avez pas non plus d'intérêt commun, que je sache ?

RICHER – Outre l'intérêt que nous aurions à pouvoir nous passer de toi et de tes intermédiaires, aucun.

ANTHIME – Cependant, cette fortune inattendue, d'obscure origine – pour ne pas dire douteuse – te rendra vulnérable, Doriva. On pourrait enquêter . .

DORIVA – Que non. Je suis fondatrice, présidente et trésorière d'une Société de Bienfaisance. Suffit. Tout est-il décidé ? Parfait. Le notaire de la place est un de mes amis.
RICHER ET ANTHIME, *ensemble* – O surprise ! L'étonnement nous renverse. Ha ! Ha ! Ha !
DORIVA – Vous rirez plus fort dans une seconde...
RICHER – Peut-on savoir comment tu t'en aies fait un ami ?
DORIVA – En lui promettant, en guise d'honoraires, un pour cent, payable par vous deux, sur la transaction.
ANTHIME – Bon Vin ! Tu sais te faire des amis.
DORIVA – Et des affaires. Là-dessus, séparons-nous. La silhouette de Télesphore se dessine dans la porte de l'hôtel. Il vous a pris en sainte horreur, je ne puis vraiment pas m'imaginer pourquoi. Vous êtes des agneaux. Alors, à demain, mes cousins. Saluez-moi bien bas, avec déférence, là, très bien... au cas où l'on nous surveillerait encore par la fenêtre. Tenez-vous mieux à table. Gardez-vous d'interrompre mon honorable père et ne vous passez pas le sel sous son nez. En deux mots : soyez distingués. Notre cher Premier Ministre ne vous supporte qu'à cause de moi.
RICHER – Bon. Bon. Tu nous l'as déjà dit cent fois.
ANTHIME – Bon Vin ! On connaît la leçon.
DORIVA – Effacez-vous gracieusement. Et retrouvons-nous, demain, sur le coup de midi, chez l'homme de loi.
RICHER – Tu parles comme si tu avais nos contrats en poche.
DORIVA – Non point. Je vous avais promis des instruments. Et les instruments, ils sont dans la poche du secrétaire parlementaire. A vous de vous montrer virtuoses. Salut ! Et Bonsoir.

Anthime et Richer la considèrent un instant sidérés, fous de rage, d'ambition et d'espoir, heureuse mixture d'expression faciale, s'il en fut. Puis, après un bref salut, ils tournent les talons et sortent rapidement.

Scène IV

Doriva, seule.

DORIVA – Ah ! Les brutes ! Je leur propose un empire et ils se montrent rétifs, récalcitrants, mesquins... Mais je leur assouplirai l'échine, moi. *(Rêveusement)* Vingt pour cent sur des millions et des millions... Et ce n'est qu'un début. Oh ! L'ombre de Télesphore. Je rentrerai par la porte arrière. *(Elle sort)*

Rideau

Scène iv

Décor : *La chambre de Doriva.*
Temps : *Même soirée, un peu plus tard.*
Personnages : *Doriva et puis sa cousine germaine Germaine.*
Doriva rentre du jardin, toujours en tenue d'intérieur, et en même temps que le rideau achève de s'élever. Vive est son allure et brillant son regard de combattante vainqueure, lequel s'adoucit pourtant après cinq secondes d'ambiance conjugale. Et c'est avec des gestes tout arrondis et gracieux qu'elle remplace sa robe (derrière un paravent, une porte d'armoire ou dans un recoin, un alcôve ou un cabinet de toilette à peine visible du parterre) par une tenue de nuit qui affirme plutôt qu'elle ne susurre les agréments de la Montréalaise. Ce vêtement sera d'un bleu séraphique harmonié au velours amarante ou vice versa. Ce changement de costume extrêmement rapide s'accompagne des réflexions suivantes, chantonnées.

DORIVA, *se changeant.*

Dimanche après la messe
M'en irai promener
Pour avec des promesses
Beaucoup d'argent gagner
Tire lé lé lé
Gagner beaucoup d'argent
Tire lan lan lan

Mes cousins le dimanche
Se tiennent toujours droits
Je les ai dans ma manche
Ils ne peuvent qu'avec moi
Tire la la la
Gagner beaucoup d'argent
Tire lan lan lan

(Elle paraît et se rajuste, et se mire)

Je les tiens de main ferme
Ce sont de vrais brigands
Qu'importe qu'il ne m'aiment
Si par leur entregent
Tire lan lan lan
D'or je puis m'emparer
Tire lé lé lé

(Coups à la porte)

DORIVA – Est-ce toi, Bilou ? Mais je lui ouvrirai moi-même car il doit avoir les bras remplis. Attends, mon ange, maman va t'ouvrir ! *(Elle ouvre en effet, et recule aussitôt devant un personnage qui entre résolument).*

SCÈNE V

Doriva et Germaine en personne.
Germaine est revêtue de l'uniforme des Ingénieurs-Mécaniciens Mécanisés, à savoir : heaume sans visière en dranolum, *ciré serré aux cuisses sur short extra-court, bottes montantes (à talons noirs) de même matière que le tout, couleur d'aluminium qui est celle du* dranolum, *sac noir rectangulaire à bandoulière et gants noirs qu'elle retire pour saluer Doriva à la manière iroquoise, dite reconstituée, laquelle imite avec la main des plumes de coq plantées dans un chignon.*

DORIVA, *dès qu'elle voit sa parente* – Germaine ! Germaine ! Oui, mais oui... *(elle lui prend les mains et la fait tourner)* mais c'est elle, c'est bien ma Germaine ! Mais c'est toi, mais parfaitement ! Ah ! *(Elle la serre dans ses bras).*
GERMAINE, *elle se dégage* – Ben oui, me v'la. *(Elle prend Doriva aux épaules et l'embrasse trois fois sur les joues, avec vigueur).* Bonjour-Bonsoir. Comment tu vas, Doriva ?
DORIVA – Je garde la forme et j'ai une mine superbe, merci beaucoup. Mais toi-même, sous ton heaume ? Est-ce donc bien toi, vraiment, Germaine ?
GERMAINE – C'est bien moi et toujours à tes ordres.
DORIVA – Mes ordres sont plus rapides que les ondes longues, moyennes ou mixtes. Tu accours à ma pensée. Que le vent m'em-

porte si ne voilà point céans ma cousine germaine Germaine. Mais qu'est à dire ?

GERMAINE – Tu m'écris chaque semaine : « J'aurai peut-être besoin de toi. »

DORIVA – Ce dévouement à mon égard a quelque chose de poignant. Tout se conjugue et tout s'imbrique avec une admirable précision et mon plan réussira. Quelle sécurité, n'est-ce pas, d'avoir dans sa proche parenté un Premier Ministre ? *(Un temps).* Eh bien, réponds-moi, Germaine.

GERMAINE, *un temps* – Oui . . . ?

DORIVA – J'avais chargé Arthur de te prévenir demain. Aussi ne t'attendais-je que demain ou après-demain. Mais tu es déjà là et tout ira plus vite. Oh ! C'est merveilleux . . .

GERMAINE – Aujourd'hui pour demain c'est du pareil à tout. Ton écriture, chaque semaine, me semblait plus urgente. Donc, à force de me tenir prête à toute éventualité je me suis dit : Allons-y au cas où Doriva me voudrait un jour pour de bon et que je serais dans la Terre de Baffin ce jour-là.

DORIVA – Quelle intuition ! Et on dit qu'elle est bête . . . Mais songeais-tu à prendre des vacances dans la Terre de Baffin, Germaine ?

GERMAINE – Jamais de la vie. Plus la terre se dégèle plus il y a des moustiques, et faut pas me demander de m'acclimater plus vite que les insectivores. D'ailleurs, je ne pratique pas les sports polaires, moi. Tu es fière de me voir, on dirait.

DORIVA, *ravie* – Tu ne peux mieux tomber.

GERMAINE – Moi ? Mais je ne suis pas tombée, pas une traître fois, même si je suis venue à fine épouvante dans mon Super-Hyper qui s'est posé sur le gazon de l'hôtel en douce, hein ? tel un archéoptéryx. *(Elle va à la fenêtre et l'ouvre).* Regarde, Doriva, viens le voir mon papillon blanc. Y a-t-y plus beau ?

DORIVA – Ferme la fenêtre, cousine; et air marin est un coupe-gorge. Un archéoptéryx est un oiseau préhistorique et non un lépidoptère.

GERMAINE – La préhistoire, c'est pas ma spécialité.

DORIVA – Je sais. Cependant la culture générale, c'est bien commode quand il faut faire de la conversation avec des chefs d'Etat. Comment es-tu arrivée ici ?

GERMAINE – Je viens de te le dire : en Super-Hyper.

DORIVA – En Super-Hyper, ça ne me renseigne pas, cousine.

GERMAINE – Mon aéro-glisseur nucléaire, quoi ! Je viens de Montréal par monts, par vaux et par mer – il est amphibie – et finalement, par terre, là, sans une craque.

DORIVA, *elle va jeter un coup d'oeil à travers la vitre* – Ah ! Ton nouveau véhicule. Mon Dieu ! Est-il joli ! Le Premier Ministre en sera tout émoustillé.

GERMAINE – Le Premier Ministre va voir mon Super-Hyper ? Il en commandera peut-être un pour lui à l'usine. Ça me ferait bien noter.

DORIVA – Oui, le Premier Ministre le verra, mais il te verra toi, surtout, et c'est le plus important. Enlève donc ta cagoule, chère, que je te vois aussi. *(Germaine se découvre et révèle une ravissante tête de jeune fille).* Charmante ! Plus jolie que jamais. Ce qui me semble extraordinaire, ma cousine, c'est que je ne t'ai pas entendue venir.

GERMAINE – Ni toi, ni personne. Mon Super-Hyper, en brisant le mur du son, brise également le son et en absorbe les miettes grâce à un dispositif inventé par moi et récemment breveté. Faut être calé en physique pour en comprendre le fonctionnement et je ne perdrai pas mon temps à te l'expliquer. Disons seulement que j'ai mis au point une machine inouïe *(un temps)*... inaudible, quoi !

DORIVA – Et l'on te croit bête ! Où sont tes bagages ? *(Germaine désigne son sac).* Ta malle ? Tes affaires ? *(Germaine se désigne elle-même toute entière).* Mais encore ?

GERMAINE, *se tapottant partout* – Tout est là.

DORIVA – Je vois bien que tu portes l'uniforme des Ingénieurs-Mécaniciens Mécanisés...

GERMAINE – Je le suis. J'y ai droit.

DORIVA – ...plutôt que ton uniforme habituel de physicienne nucléaire...

GERMAINE – ...et que mon treillis d'ingénieur en électronique lequel est en *dranolum* comme ceci. J'ai trois spécialités, donc trois sortes d'uniformes été-hiver, en tout six tenues de circonstance. Ce n'est pas moi qu'on accusera d'être ultra-spécialisée.

DORIVA – Bon. Mais comme tu n'ignores pas que, pendant les vacances, nul ne porte d'uniforme et que, au contraire, la mode est au déguisement à cause du complet dépaysement qu'il produit dans la personnalité...

GERMAINE – Oui. C'est un palliatif au stress, qu'y disent ! Mais moi, je ne suis pas psychologue et tout ça me paraît une complication inutile . . .

DORIVA – Le cerveau humain joue son rôle en compliquant l'existence, Germaine. Je te demande où tu as laissé ta garde-robe estivale.

GERMAINE – Je ne l'ai pas laissée. Elle est là, sur moi.

DORIVA – Après un véhicule inaudible, tu as inventé une garde-robe invisible ?

GERMAINE – Non, non, attends. *(Elle enlève son ciré et paraît en soutien-gorge argenté. Elle détache son short et se montre en caleçon assorti).*

DORIVA – Ta lingerie, sans doute ?

GERMAINE – Je peux nager avec. Et ça se lave et sèche en une minute. *(Elle ouvre son sac et en retire un immense carré de tissu exotique. Elle s'en drape savamment).* Tu vois ? Ça vient d'Afrique. Robe du soir ou paréo. *(Elle se rhabille).*

DORIVA – Pour conquérir le Premier Ministre, il te faudra plus qu'un paréo. Notre grand homme suit de près la mode romantique. C'est très seyant pour le soir. Le jour nous nous arrangeons à la tahitienne. Mais c'est le soir qu'une femme séduit, Germaine.

GERMAINE – L'année dernière tu t'habillais comme la Joconde, cette année comme Madame Récamier, l'an prochain on se costumera comme dans Molière ou Marivaux, je suppose. J'ai pas le temps de suivre la mode. Pour moi, confort-confort. Et j'ai encore des collants en *dranolum* s'il fait frisquet. Pratique, voilà.

DORIVA – Pratique et sommaire. *(Elle va chercher des vêtements et les dépose sur son lit).* Tu choisiras parmi mes robes. Ce n'est pas en blouson de *dranolum* que l'on entreprend de charmer un premier ministre. Déshabille-toi, Germaine.

GERMAINE, *marchant de long en large* – Encore ! Chaque fois que tu me fais porter une robe, c'est pour une corvée, Doriva.

DORIVA, *marchant de long en large dans l'autre sens* – Je me propose de lui enseigner la manière de ramasser un Premier Ministre en quelques gracieux coups de filet et elle appelle cela : une corvée. Il est vrai qu'elle est bête.

GERMAINE – Comment ?

DORIVA – Je ne te vois pas en robe bien souvent, Germaine.

GERMAINE – C'est que je ne fréquente les lieux mondains que pour te rendre service, et à ta demande expresse, Doriva.

DORIVA – Ce sont pourtant des lieux où tu trouveras plus vite un mari qu'à l'usine, Germaine.
GERMAINE – J'en ai peur. Raison de plus pour rester à l'usine, quoi !
DORIVA – Tu frises la trentaine, Germaine.
GERMAINE – Oui. J'ai bel et bien un quart de siècle dans le moteur.
DORIVA – Cousine ?
GERMAINE – Cousine ?
DORIVA – Ne sois pas récalcitrante.
GERMAINE – Cabrée ?
DORIVA – Rétive. Tu as toute ma confiance.
GERMAINE – C'est normal, quoi !
DORIVA – Quoi ! Quoi ! Comme une oie. C'est énervant d'entendre toujours ce cri capitolin.
GERMAINE – Qu'est-ce qu'il faut que je dises ?
DORIVA – Dis : n'est-ce pas, comme tout le monde.
GERMAINE – Si tu veux.
DORIVA – Et suis mon conseil, chère, pense un peu à te marier.
GERMAINE – Ça veut dire quoi, y penser un peu ?
DORIVA – Ça veut dire y penser assidûment et dès lors que je t'en parle si tu ne veux pas monter en graine.
GERMAINE – Oh ! Tu me prends pour qui ? J'ai fait mes classes.
DORIVA – C'est déjà ça d'acquis. L'élément choc est donc éliminé.
GERMAINE – Je connais les hommes, n'est-ce pas, comme tout le monde, au sens biblique du terme.
DORIVA – Inutile d'appuyer là-dessus, j'avais compris. Mais le mariage, vois-tu, c'est . .
GERMAINE – C'est ?
DORIVA – Une vieille et pieuse coutume qu'il sied de perpétuer. Le mariage de nos jours est si peu contraignant que je ne vois pas pourquoi tu le dédaignes. Tandis que par ailleurs il procure parfois d'énormes avantages aux familles qui s'unissent au moyen de cette irremplaçable institution. Un mariage n'est plus comme jadis une affaire personnelle c'est une affaire de famille et il n'y a presque plus de divorce. Mais pour que ce soit une bonne affaire pour les partis en cause il faut un minimum de solidarité.
GERMAINE – Comme tu es grave, Doriva.
DORIVA – C'est le moment ou jamais de l'être. On ne laisse pas filer un Premier Ministre comme un vulgaire éperlan.

GERMAINE – Je suis solidaire. Pour la famille comme pour la Langue Française *(elles s'inclinent toutes les deux)* on me trouvera toujours sur le bastion, à l'attaque et à la défense. *(Elle salue à l'iroquoise).*

DORIVA, *à part* – Ou bien Germaine est dure d'entendement – ce qui me porterait à penser qu'elle est bête, ou bien mes allusions au Premier Ministre n'ont pas assez de force. *(Tout haut)* Le salut à l'iroquoise *(elle imite Germaine)* n'est guère féminin, cousine, et notre magnifique Premier adore la féminininité.

GERMAINE – Je salue la famille, quoi ! Je veux dire : n'est-ce pas comme tout le monde.

DORIVA, *la faisant asseoir sur le lit parmi les robes et accessoires, et s'asseyant aussi)* – Ecoute, sommes-nous bien comme tout le monde, toi et moi, Germaine ?

GERMAINE – T'as raison, Doriva. Nous sommes exagérées.

DORIVA – Qui ose dire qu'elle est bête ? Tu es géniale d'avoir trouvé cela. Je suis exagérée. Voilà ce que je répondrai à Rodrigue quand il me dira d'un ton condescendant : tu exagères. Quand on possède une nature exagérée on exagère forcément. Ah . . . l'exagération, c'est . . . tiens, ça a je ne sais quoi de grandiose.

GERMAINE – Tu crois ?

DORIVA – J'en suis sûre.

GERMAINE – En science, il n'y a certitude qu'après tests, expériences et démonstrations. Hypothèse n'est pas foi ni loi.

DORIVA – Tu conviendras que ton Super-Hyper char-volant est une invention exagérée – mais sublime – dans son souci de ménager l'ouïe des gens. D'autant plus que nous revenons peu à peu à la locomotion chevaline.

GERMAINE – On revient au cheval parce que le crottin est meilleur pour la santé des plantes que l'engrais chimique. Ça, c'est scientifique.

DORIVA – Sans doute, mais c'est bien pédant.

GERMAINE – Surtout que l'engouement du monde pour la course à pied juvénile menaçait la race chevaline d'extinction et qu'il fallait la conserver entendu qu'il n'y a que les chevaux à pouvoir produire le parfait crottin.

DORIVA, *à part* – Comment remettre Jean-Daniel dans la conversation ?

GERMAINE – De plus, la vitesse maximale permise étant de trente-cinq à l'heure, les gens aiment autant rouler carosse. D'ailleurs les gens ne sont pressés d'aller nulle part depuis qu'on nous a ajouté

un mois de congé. Trois mois de vacances, maintenant, avec demi-salaire. Ah ! Je n'ai pas voté pour le gouvernement, moi.

DORIVA – On peut voter contre et l'épouser que diantre !

GERMAINE – Je n'épouse pas tous ces excès qu'on nous présente sous l'étiquette : réforme.

DORIVA – Nous entrons de plein pied dans la politique, la sociologie, l'étude des moeurs et rien de tout cela, sauf erreur, n'est de ta compétence.

GERMAINE – D'accord, cependant les droits imprescriptibles de la science . . .

DORIVA – Arrête-toi net, Germaine. C'est exténuant, la science et la fatigue fane la beauté.

GERMAINE, *ayant fini de mettre une robe en pièces* – C'est bon. J'appuie la famille corps et âme, là. Mais je ne veux pas me marier. Je suis très bien, très libre sans mari. Je m'épanouis dans le célibat, moi. Et veux-tu savoir ? Ce qui me surprend sans cesse et m'abasourdit . . .

DORIVA – Ce qui t'époustoufle et t'épastrouille ?

GERMAINE – Ce qui m'étonne, c'est le nombre considérable de femmes qui en prennent deux plutôt qu'un seul, de mari.

DORIVA – Il y a des hommes que ça soulage. Mais je ne t'ai encore rien offert; tu as faim ? soif. Oh ! Pauvre Germaine, suis-je étourdie ! On parle. On parle . . .

GERMAINE – On s'enivre de mots, on est bien contentes de se revoir, hein, Doriva ? Je boirais bien de l'eau.

DORIVA – J'en ai de l'excellente. *(Elle emplit deux verres).* A la santé de notre cher et unique Jean-Daniel.

GERMAINE, *après avoir bu* – Pourquoi deux maris, enfin ?

DORIVA – Tu ne portes pas un toast à notre cher Premier ?

GERMAINE – Pourquoi pas ? *(Elle boit).* La politique c'est un drôle de mécanique.

DORIVA – Tu as fait les Sciences Po ?

GERMAINE – Non.

DORIVA – Bien. Je réponds à ta question. Tu te souviens, quand on a chambardé le mariage aux Indes . . .

GERMAINE – Pas du tout. L'Histoire, c'est pas ma spécialité et l'Inde . . .

DORIVA – Au Bengal, au Cachemire, dans la Confédération Indienne, aux Indes, en somme, il naissait trop d'enfants et les gens étaient pauvres. On a dû légiférer sur le mariage et sur la pro-

création. Pendant quelques décennies un homme non stérile n'a eu droit qu'à un quart de femme. Tu saisis ?

GERMAINE – Un corps de femme, j'ai bien saisi.

DORIVA – Tu entends les choses comme le Premier Ministre, Germaine et c'est un signe du ciel que vous entendrez mutuellemnt. J'ai dit un quart, pas un corps. Un quart d'heure, un quartier de pomme. Bref, il y avait famine.

GERMAINE – Un quart de pomme à cause de la famine. *(A part)* Je crois que j'ai pas faim.

DORIVA – Non. Il n'est pas question de pommes mais des hommes : quatre hommes pour une femme. Voilà comment ça se passe encore aux Indes, ma chère.

GERMAINE – C'est donc pire qu'ici ? Pauvres hommes !

DORIVA – Prends garde, Germaine. Tu aimes trop les hommes.

GERMAINE – J'ai pitié d'eux. On les traite comme s'ils n'étaient bons qu'à faire des enfants et soulever des poids. C'est pas l'égalité des sexes, ça.

DORIVA – Tu es docteur en droit ?

GERMAINE – Ben non, Doriva.

DORIVA – Alors, de quoi je me mêle ? Vingt-cinq mille ans de pitié nous ont valu vingt-cinq mille ans d'esclavage.

GERMAINE – Vingt-cinq mille ans !

DORIVA – Nous n'en sommes pas à une année près. Je t'expliquais qu'aux Indes, une femme a le droit d'avoir quatre maris.

GERMAINE, *songeuse* – Ça fait bien du monde sur un matelas.

DORIVA – Laissons les détails. Et je disais donc que quatre maris, c'est quatre gagne-pain. Elle n'avait jamais cependant qu'un seul enfant par année jusqu'à concurrence de quatre, après quoi ces messieurs avalaient la pilule. Résultat : baisse considérable du taux de natalité et de quoi manger pour tous. Or, au Québec, la question se posa mais à rebours et tandis que nous discutons de ton avenir tu pourrais essayer cette robe vert salade, ainsi que d'autres, celle-ci, celle-là, plutôt que de froisser mes colifichets . . .

GERMAINE – Tes ravissants falbalas . . .

DORIVA – Mes frivolités, chiffons, atours. Il faut que nous ayons décidé de tout avant le retour de Rodrigue et je te prie de croire que je ne fais *jamais* attendre mon mari. C'est le secret de notre félicité. Ah ! Tu seras belle. C'est une couleur dont Jean-Daniel raffole absolument. Admire-toi, va donc, comment te sens-tu dans cette robe de petit matin ?

GERMAINE, *dans une robe à frange, fendu en avant et en arrière* – Je sens des courants d'air.
DORIVA – On va à la mer pour prendre l'air. Ah ! Si ton langage ressemblait à ton plumage, c'est que tu l'envoûterais et le captiverais . . .
GERMAINE – . . . le subjuguerais ?
DORIVA – L'ensorcellerais vite, notre Premier Ministre . . . *(gros soupir).* Ah ! . . . et ceci nous ramène à nos enfants, ceux qui ne naissent pas, faute d'argent et d'efforts. Tu m'écoutes, Germaine ?
GERMAINE – Bien sûr. Quoique la démographie . . .
DORIVA – Le taux de natalité baissait dangereusement chez nous parce que, entre autres, les salaires étaient plafonnés. Je te parle d'argent.
GERMAINE – L'économie, moi . . .
DORIVA – Penx-tu compter jusqu'à deux ?
GERMAINE – Ne te fâche pas; tu sais bien que je suis bête.
DORIVA – Oui, mais te faut-il en faire profession ? Deux maris rapportent deux salaires et avec deux salaires une femme qui ne travaille pas à autre chose peut avoir autant d'enfants qu'elle veut, toucher les primes à la naissance et gagner la médaille *Mater Patriae* au dixième bébé, sans se fatiguer. Quand elle sort avec un mari, l'autre surveille la progéniture. Et voilà comment nous avons combattu le douloureux fléau de la dénatalité chez nous, en instituant la polyandrie comme aux Indes mais dans un but opposé. Tu lirais régulièrement *Le Devoir* que tu serais au courant de ces choses et que je ne me verrais pas acculée à te faire la leçon pour que tu épouses le Premier Ministre.
GERMAINE – Tu veux que j'épouse le Premier Ministre ?
DORIVA – J'avoue que j'ai cette ambition pour toi.
GERMAINE – Ah ! Si le Premier Ministre veut bien, c'est différent. C'est un honneur.
DORIVA – Une chance fantastique.
GERMAINE – Un hasard, un adon, une occasion qui ne se refuse pas. Je dis oui, là. Surtout qu'il est beau et qu'il pourrait être mon père. Tu m'as convaincue . . .
DORIVA – Persuadée ?
GERMAINE – Décidée. J'aurai mon usine à moi toute seule et un escadron de Super-Hyper, tu verras, Doriva !
DORIVA – Brave Germaine. *(Elle l'embrasse).* Tu finis toujours par me comprendre. Merci beaucoup. Tu dormiras ce soir avec mes filles, chambre treize. Je t'offre toutes ces robes taillées et

cousues dans un seul et noble but : séduire. Mais attention ! La partie sera dure car pour l'heure, c'est moi que notre cher Premier veut épouser.
GERMAINE – Ben alors, épouse-le ! Tu donnerais bien une petite usine à ta cousine ?
DORIVA – Et perdre peut-être mon Rodrigue ? Jamais. Tu te feras aimer à ma place.
GERMAINE – Mais comment ?
DORIVA – En m'imitant à la perfection. Tout ce que je ferai, tu le feras. Nous t'aiderons tous : Rodrigue, mon père, mes enfants, Perceval, Télesphore au besoin. C'est une entreprise d'envergure digne de deux femmes comme nous. Il est vanitux, tu le flatteras.
GERMAINE – Où faudra-t-il le flatter ? Sur le dos ou sur la tête ?
DORIVA – Où tu voudras mais d'abord en paroles.
GERMAINE – Et qu'est-ce que je lui dirai ?
DORIVA – Bonsoir, questionneuse. *(Elle lui met ses robes dans les bras et la pousse gentiment vers la sortie).* Chaque jour, s'il le faut, je t'écrirai un texte et tu l'apprendras par coeur. *(Les cousines s'embrassent et Germaine sort).*

Scène VI

Décor : *La chambre conjugale.*
Temps : *Même soirée, un peu plus tard.*
Personnages : *Doriva et son fils aîné Bilou.*
Bilou est un charmant garçonnet. Il est en pyjama, les bras chargés de boîtes de diverses dimensions.

BILOU – Tu n'as aucune idée, maman, de tout ce qu'elle nous envoie, notre nouvelle tante.
DORIVA – Tout ça ? Qu'elle est bonne ! Pose les boîtes sur le lit, mon Bilou. Qu'est-ce que tu préfères, toi, dans tout ca ?
BILOU – Attends... je vais te faire voir... il y a des décalcomanies. C'est bon pour les petits. Les casse-têtes aussi. Oncle Arthur s'en retourne donc à Montréal ?
DORIVA – Oui. Et c'est oncle Perceval qui viendra dès demain le remplacer. Cette petite boîte ?
BILOU – Des dominos. Pourquoi faut-il toujours un oncle auprès de nous ? Simple curiosité...

DORIVA – Parce que ton papa est très occupé pendant les vacances et que je m'ennuierais si je n'avais, pour me distraire, que le Premier Ministre et monsieur Télesphore. Et ça ?
BILOU – Des dames. Je les garderai pour moi puisque je donnerai les découpages aux autres.
DORIVA – Cousin Richer de même que cousin Anthime partiront demain eux aussi; mais pour la Capitale. Il faudra que tu m'accompagnes, au bain, et un peu le soir, en attendant ton oncle Perceval. Et puis, écoute un peu : ma cousine vient d'arriver.
BILOU – Pas ta cousine germaine Germaine ?
DORIVA – Si. Elle-même.
BILOU – Chic ! Elle dit toujours comme nous lorsqu'elle vient nous garder, en ville. Tu lui donneras les enfants à garder ?
DORIVA – Non. Seulement le Premier Ministre. Elle n'aura qu'à dire toujours comme lui. Et ça ?
BILOU, *ouvrant la plus grande des boîtes* – Ça, maman c'est le plus beau de tout : des marionnettes. *(Il les sort une à une. Il y en a huit, toutes habillées comme les personnages de la comédie.)*
DORIVA – Elles sont très très belles !
BILOU – Hein, penses-tu ? Et il y a une petite brochure qui nous enseigne comment elles doivent être manipulées.
DORIVA – Oh ! Mon bel ange, je n'ai pas besoin de lire des instructions pour cela. Tiens, regarde. *(Elle prend, la marionnette habillée en Premier Ministre et la fait danser sur le sol en chantant)* Tu vois Bilou ? Maman sait très bien comment manipuler les marionnettes.
BILOU – Bravo, maman ! Bravo, maman ! *(Il saute au cou de sa mère et puis danse avec la marionnette en chantonnant aussi).*

Rideau

Et le rideau se relève pour le premier salut au public.

SCÈNE VII

DÉCOR : *Le devant de l'hôtel, la terrasse.*
Sur le balcon, Doriva tenant dans ses mains des rubans attachés à la taille de Télesphore, du Premier Ministre, du Juge, de Richer Magnanime et d'Anthime Gros-de-

Blanc, lesquels hommes sont sur la terrasse, et faisant face au public, saluent, chacun son tour, quand Doriva tire sur un de ses rubans. Un volontaire tiendra une pancarte au nom d'Arthur.
Rodrigue et Bilou, sur la terrasse aussi, sont tournés vers Doriva et l'applaudissent en riant.
Et le rideau tombe pour de bon sur cette attendrissante

F I N
de la comédie

1966

GASTON DE GUISE

ARAIGNÉES

à Bilkins

« *Il nous manque la* modération *au milieu d'horizons tranquilles; — on a fait de l'infini une sorte d'ivresse.* »
Nietzsche

I

VERTIGE

Jusqu'au
Dehors inhabité
Sans lacune —
Herbe ou feu !
L'angoisse infinie
Des sons trop lents
M'a repris :
De mon oreille à
Sa voix s'éloignant — tant
De sommeils improvisés.

II

LE NOEUD

Attendre partir
Venir de soi —
Faire le voyage
Qui mène à soi;
Voyage dont
Le retour éventuel
Est un noeud
Qui se complique
A mesure que l'on avance,
A l'infini.

III

LES POINTS FIXES

Que la raison
S'effiloche parmi
Les fils enroulés
Qui mènent et brouillent
Inexorablement leur alchimie;
La vie et la mort
Sont deux points fixes,
Mais ils ne font qu'un
Dans notre main
Refermée jusqu'au sang.

IV

QUELQUES OMBRES

On étend la main
Ici la paix, le calme équatorial,
Mais *violente* aux doigts l'ombre
D'araignées incertaines,
Tisseuses d'absolu inlassables.
Donc, aujourd'hui les voix métalliques
Pour le jeu et demain, à la folie
Parmi les autres araignées.

V

AUTRE VERTIGE

Pour celui qui,
Sur la route longue de l'exil
Perd à mesure
Ses pas
Légèrement feutrés — ses pas
Qui mènent au silence :
Les multiplications étourdissantes
D'un son nouveau
Eclatent soudain, et
Se propagent également
De part et d'autre
En la même éternité.

VI

SOUVENIRS

Sur une ancienne tapisserie
D'algues entrenouées,
Certains secrets
Perdus à la limite du regard;
Ce qui procure
A l'atmosphère de l'ennui
Ce quelque chose
Indéfinissable d'amer,
Qui trouble en profondeur
Les autres souvenirs qu'on a
Depuis
Le commencement du monde.

VII

ART DE VOIR, I

Les racines
D'une raison inconnue
Laissent, pour toujours
A quelques héritiers du monde
La possibilité d'imaginer
D'autres lumières et faits :
Ceux que je voudrais nommer
En un choix précis,
Exactement comme
Sous l'eau calme
On choisit avec attention
Les noyés du lendemain,
Fête marine observée.

VIII

CODE SECRET

Mystère –
La violence de l'enfance
Disperse à flots
Ses gestes, ses paroles :
Ensuite, pour enfiler précieusement
Les tarentules qui vont
Des actes à faire aux actes faits,
Dans un cerveau central
Patiemment se compose
Un nouveau code, secret.

IX

LA GUERRE EN SOI

Gisent parfois
Depuis le pavé
Jusqu'au nid de broussailles perdu,
Cernées par cent désirs
Calmement calculés
Nos quatre vies successives,
Lasses d'attendre.
Et lasses, combien lasses ! de fournir
Au présent l'artillerie
Défaite *continuellement* par — inutile eau,
Quelques filets de sang.

X

LES ARRÊTS DU TEMPS

Celui qui dort n'a d'oreille que pour
Une mathématique de sons aigus,
Certain qu'il est d'atteindre l'oubli :
O inconscience du sommeil !
On pense, dans l'ordre, à ces rayons
Dont l'angle d'un côté presque efface
Toute beauté les soulignant de l'autre;
O inconscience du sommeil qui dure !
Il écoute — immobile endormi, disparu,
D'étranges sons le séparant du monde.

XI

LES CERCLES DANS L'EAU

Visage, constant
Mirage que l'eau résume – éloigne
En des cercles
Toujours multipliés;
Toute l'insistance
Est accordée aux yeux
Qui dorment au fond de l'étang calme,
Eux qui ne reçoivent de cercles
Que ce qu'il faut
Pour être mille fois reproduits
De la surface
Au fond trouble de l'eau.
Absence maintenant
Du visage autour des yeux,
Multipliés à l'infini.

XII

AUTOMNE

En son iris, point
Vague de l'éternité,
Se consume l'entière saison.
Il y a ainsi
Les grands feux de feuilles – les âpres
Fumées qu'incite l'automne
A s'unir pour ne former,
Quand s'étendront
Le vertige et l'effroi du soir,
Qu'un seul nuage au fond de l'oeil.

XIII

LIBERTÉ

Fermées, comme en temps de guerre
Entre des yeux étourdis, toutes
Les issues qui
Par un chemin d'ombres, mènent
Aux paix multiples de la mort.
Qui de nous saura
Rompre le sortilège, contourner
Le vide à pas d'homme libre,
Afin de rester (neutre et sauf) ici
Comme hier, alors que sans inquiétude
Etaient les herbes du champ voisin ?

XIV

ART DE VOIR, II

Coup d'oeil
Sur un paysage assez mal éclairé :
C'est, pour l'oeil
Qui se mêle à ces fougères d'encre,
Le même ton de couleurs retrouvé
Sans erreur;
Sous un réverbère au coin d'une rue,
Quelques oiseaux mauves
S'éloignent péniblement
De leur nid, passent et me voient,
Posté à ma fenêtre ouverte.

XV

TOUS LES MIROIRS SONT AVEUGLES

O glace dont
Le sillage perce
Un regard neuf ! est-ce
Beau comme un diamant qu'on ouvre ?
Vers la gauche
Un nombre fou
De miroirs
Les uns des autres disjoints
Et pourtant, ce ne sont
Que silencieux tessons,
Quand on y glisse l'ongle aigu.

XVI

LES RESTES DU TEMPS

L'heure imprécise
S'accorde mal
Avec la présence d'un cri lointain
Jusqu'ici – parmi les neiges éternelles – entendu :
Toutes nos aventures se terminent
Dans ce cri qui nous habite
Et que nous habitons !
Et, c'est peut-être aussi,
Malgré l'innocence des toiles d'araignées
Qu'il laisse sur son passage,
Un peu de notre main qui se meurt
A cause du temps roux.

XVII

MÉMOIRE

Le bougeoir
De ce lent promeneur
Se devine à la naissance
De la main droite crispée :
Mille rayons
Aussi mobiles qu'immobiles
Donnent à sa nostalgie
L'éclairage discret qu'il faut —
Et, peu à peu
L'heure a mauvais jeu
De remonter le courant des souvenirs,
Eux déjà si lointains que perdus.

XVIII

QUELQUES RUINES

Ah, le château de cartes fait
Par ce fou était une construction
Intéressante — suite
De visages assemblés que le vent
Sans égard a par terre jetée,
Si bien qu'il n'en reste, mis à part
Un mur tout pétrifié d'oubli,
Que les fondations générales troublant
A nouveau les cartes de l'esprit.

XIX

SANS TITRE

O la magicienne
Que voici, perdue
En de puissants mensonges
Et ne sachant
S'il faut aller en ces forêts profondes
Qui d'ici
Nous cachent la rivière inconnue
A midi.
Je la vois bien quand elle va
La magicienne, sans un mot, et
Qu'elle écarte le silence entre les heures;
Le vent s'est retiré d'ici.

XX

AUCUN RISQUE

C'est un présent
Beau et laid — utile
Comme la mort;
Quand il se livre à nous
D'un seul coup
Ce présent toujours à lui-même pareil
Nous étonne ! mais l'instant
Qui nous l'offre et nous emporte
Au seuil d'un monde improvisé
N'a rien
De la tristesse ou la joie
Qui nous prend,
Quand nous recevons ce don —
Calmes, et ne sachant qu'y voir

XXI

THÉORÈME

Une géométrie danse autour
De nous, qui regardons attentivement
Ses longs doigts annelés
Tout le jour bougeant, fraction du jour
A la fenêtre aperçue :
Les circonvolutions
De ce rythme inégal
Partent du centre des choses
Et, par cette voie tracée de l'intérieur
Atteignent inlassablement.

XXII

A PARTIR DU SONGE

S'en remettre au gouvernement du songe,
Au violon fasciné
Entre les doigts longuement retenu,
Viennent les pluies de l'ennui !
Quelques spirales multipliées
Ne pouvant être, ici comme ailleurs,
Autre chose qu'une main droite ou gauche
Nous regardant paisiblement.

XXIII

D'ICI LONGTEMPS

Tout songe est
Longue caresse d'univers !
Aile d'eau promenée
Sur la nuit – durant qu'ailleurs,
Là où les paisibles temps futurs
Marquent des visages parfaits et clos,
Se précise peu à peu le ton
Des songes présents – pour
Une longue nuit d'ocre.

XXIV

IL Y A

Allusions à l'or
D'un *soleil amer* et s'égarant
De l'oeil – de l'esprit,
Lampe dont l'écart, mal rayonné,
Trace les chiffres douloureux
Qui ne conduisent que par eau – désert calme,
Aux vagues enfants
Marqués du sceau.

XXV

AMÉRIQUE PERDUE

Adieu ! midi – fossile;
Rouge calme définissant
Nos landes, terre ancienne
Et dure aux vents – autour de l'Arbre
Sans feuille ni miroitement
D'oiseaux froids ! et fous.
Si l'on remarque,
Promenant l'index parmi
Des souches musculeuses, quelques
Souvenirs terrestres impénétrables
Il faut se taire et, lentement
Diriger nos yeux vers
L'ouest – où des feux pâles
Commencent à éclairer les âges.

XXVI

AILLEURS QU'ICI

Des briques ! d'autres,
Et beaucoup d'autres, et parmi
Tout cela
Des soleils éclatants
Qui plombent, qui fatiguent les yeux;
Ce voyage à finir
Et c'est la fin du monde
Aux cartes repliées – aux mains
De la ville, écartées,
Joie *métallique* des enfants
Qui s'en vont ailleurs.

LÉONARD FOREST

PSAUMES POUR UN DIEU PRÉALABLE

POÈMES

LÉONARD FOREST — Né en 1928, à Chelsea, au Massachusetts, de parents acadiens avec qui il revient vivre au Nouveau-Brunswick (Moncton) dès l'âge de 18 mois. Après ses études classiques, débute dans le journalisme écrit et radiophonique. Depuis quinze ans, il est à l'emploi de l'Office National du Film. A titre de producteur, a participé à la production d'une centaine de films dont ceux des séries *Temps présent* et *Profils et paysages*. A titre de scénariste-réalisateur, a fait, entre autres, les films, *A la recherche de l'innocence* et *Mémoire en fête*. A publié des nouvelles dans *Liberté* et *Chatelaine*.

PROLOGUE

nous sommes vêtus d'une immense nudité,
souriante et intacte, pudeur si mal apprise,
où les joies odorantes et vraies de l'été
ne sont plus rien pour l'âme que malheur et méprise.

nos passions sont éclaboussures de neige
sur les champs durcis de notre abondant désir
si jeune consumé. le somptueux manège
de nos amours manquées s'agite sans plaisir.

nous n'avons d'été ni pour la vie ni l'amour.
nous n'avons d'amour que pour les moissons tardives :
les fruits verts de l'absence s'éteignent tour à tour
dans les herbes mouillées d'un espoir en dérive.

nous sommes désormais vêtus d'une joie noire
qui tombe insidieuse et déjà nous endort
sous d'aimables linceuls, dans la secrète armoire
de nos regrets. nous sommes vêtus pour la mort.

I

j'étais au commencement de moi la plainte même
d'un monde en avènement.
le cri antérieur,
j'étais avant moi-même et avant le monde
l'angoisse moléculaire,
j'étais au creux du monde une flamme déjà hurlante,
un souffle en mal déjà d'un geste à habiter,
j'étais diversité nue, j'étais fièvre
innombrable,
j'étais, naissant, plus ancien que la mort
et plus seul que dieu.

j'appelais, pour l'habiter, une image de moi-même,
j'appelle, hélas, appellerai-je toujours, pour
l'habiter, une image de moi,
avant qu'elle ne change encore en ailleurs et en
autre
et n'échappe à mon cri à jamais antérieur,
et n'échappe à ma soif,
ma soif blasphématoire,
ma soif iconoclaste,
ma soif nue et seule,
mon amoureuse soif moléculaire.

II

j'étais à l'image d'un dieu à mon image, seul et
solitaire autant que moi,
à l'image d'un dieu préalable,
d'un dieu seul,
à jamais antérieur à lui-même,
à jamais épouvanté de ses propres et préalables
commencements . . .
d'un pauvre dieu las de s'expliquer perpétuellement
à soi
et de se plaire et complaire jusque dans ces
commencements à jamais recommencés,
à l'ombre des certitudes uniques,
à l'ombre des philosophies lumineuses,
à l'ombre des ombrageuses thèses
où,
tout dieu qu'on soit,
on n'ose plus se mirer,
tant le miroir est tiré aux quatre coins par les
gardiens schématisants et schismatiques des
vérités uniques,
et tant il est épuisant à la fin d'être un dieu
à son image, à son image, à son image . . .

III

et s'il n'y avait, entre nous et lui, qu'une longue
feuille quadrillée,
pareille encore à elle-même en chacun de ses espaces
clos
où chaque gouffre est sans fond
et chaque cri total
et chaque souffrance seule entre ses quatre murs
identiques et clos . . .
et s'il n'y avait, entre nous et lui, que chacune
de nos solitudes,
et cette chose innombrable et identique,
cette chose d'avance circonscrite,
et toutes nos amours d'avance comptées,
et notre solitude
blanche

IV

du fond de l'abîme ils ont crié vers toi,
du fond des caves grises,
du fond des heures molles
et des plaintes grises
et des brumes noires tombées des murs de ton absence,
tombée des heures grises de ton éternité . . .

n'avais-tu point pour eux dans l'abîme de tes poches préalables
le sou neuf d'une heure d'éternité,
l'heure lumineuse et fausse
qui dure à peine une heure lisse et ronde,
à peine perdue,
à peine heureuse, à tout compter,
une heure à peine à réchauffer dans sa main,
une heure à soi,
une heure dure et ferme qui dure tant qu'on veut,
tant qu'elle dure,
une lumineuse éternité lisse et ronde,
à soi tout seul,
au fond d'une joie grise et molle,
sans abîme et sans cri;
du fond de l'abîme ils ont crié vers toi.
n'avais-tu point pour eux une heure sans toi ?

V

dieu hivernal, dieu triste,
quitte, s'il te plaît, les couloirs inquiets de
notre absence :
ton souffle souriant gêne les murs de nos misères,
ton pas éternel n'appelle que nos fanfares éteintes,
ton pied suave heurte les âmes closes de nos morts
enfin pacifiés,
et ton oeil qui veut absoudre, aveugle.

nous sommes ailleurs, dieu qui es partout,
nous ne sommes plus, dieu qui es.
ton absolution ne dissout qu'un avenir à jamais
épuisé,
ton accueil ne cueille que les bribes fanées de nos
éternités perdues.

nous sommes absents,
cher et pauvre dieu préalable;
nous n'avons ni chambre ni maison ni couche où
cacher les péchés de ta mansuétude,
et nous n'en sommes pas là,
dieu aimable :
nous n'avons pas de draps anonymes où monnayer les
heures perdues de ton inquiète éternité,
nous n'avons pas de joies faciles,
ni aucun secret, dieu qui sais qui nous sommes mieux
que nous qui le sommes,
dieu seul,
dieu triste,
dieu hivernal,
cher et pauvre, aimable dieu préalable,
cher dieu solitaire.

VI

nous qui sommes sans nom, sans adresse et
  cent millions par absence carrée,
nous qui sommes uniques,
  seuls,
  et sentimentaux,
savez-vous, dieu seul et unique, notre
  inutilité ?

qu'y a-t-il, entre vous et nous, d'utile,
  d'univoque
  et d'aimable ?

demain nous serons deux et trois au lieu
  d'une seule et unique solitude,
demain et après nous serons trois uniques
  solitudes
au lieu d'une seule solitaire absence à
  jamais inabsoute,
à jamais inavouée, tant le mal unique
  et solitaire
est seul, unique, inutile et
  sans adresse
  aucune
  par absence carrée.

VII

dieu, je crois qu'ils sont heureux, les enfants
oubliés :
demain n'est rien pour eux et les pêches mûres tombent
aujourd'hui des branches du soleil,
l'eau rit, l'air livre des secrets odorants et lointains,
la fille du voisin chante.

ils ont bu le vin, là-bas, mais il en reste;
la poste est passée : les peines sont pliées entre jupe
et tablier,
et la rue est proche et pleine sous la main d'aujourd'hui;
la fille du voisin rit.

dieu, je crois qu'ils sont heureux.
ils ont faim et soif mais la table est mise,
la sieste les berce de rêves raisonnables,
le jour n'est pas si long jusqu'à la nuit,
et la fille du voisin a souri.

les enfants oubliés ne savent pas que dieu,
seul et solitaire et unique,
tout orné de métaphysique,
est bien obligé, lui aussi, d'être heureux.

VIII

il y avait quand même entre vous et moi ce langage
tutoyant,
ces injurieuses révérences,
ces gifles tristes,
ces bulles rieuses crevées au seuil de nos concupiscences,
ces jeux durs,
cette gêne où nous étions parfois de respirer trop
chaude l'haleine de notre pressante inimitié.

tu t'en souviens, je t'ai parfois nommé :
tu laissais traîner ton nom, çà et là, parmi les
pierres polies et rondes de tes jardins métaphysiques;
tu m'épiais. une fois ou deux ton nom a flambé au creux
de ma main,
intolérable. tu riais. ton éternité riait de tout son
ventre,
et je cachais une fois de plus ma main honteuse dans les
plis de notre mutuelle absence.

il y a toujours eu, entre toi et moi, des noms et
des sons mal entendus,
des fuites de sens,
mais toi, pourtant, c'était bien TOI, nom de Dieu !
y a-t-il jamais eu, entre toi et moi,
autre chose que TOI !
entre moi et moi,
autre chose que l'abominable LUI de ta solitude !

entre nous qui ne sommes que le pluriel de l'absence,
et toi qui n'es après tout que toi, infiniment,
y a-t-il eu, jamais, autre chose que ta muette impuissance,
dieu préalable,
dieu puissant !

tu dors, dieu.
tu dors d'une oreille et n'entends rien de l'autre
tes draps intemporels t'empêtrent,
ton souffle t'assourdit,
tes puissances t'appesantissent,

tu rêves, sans l'avouer, du rouge de bourgogne bu entre
jour et nuit aux comptoirs odorants de notre humanité,
tu t'inventes, sans y croire, de belles et voluptueuses
fatigues qui sont l'ivresse vraie de nos longues
soirées d'été,
mais tu sais bien enfin quelle est ta solitude,
tu sais qui nous sommes,
et que nous ne sommes rien
nous buvons entre nous le vin rouge de notre néant,
nous réchauffons entre nous les membres froids de notre
inexistence,
nous avons chaud.
tu gèles, dieu. tu dors et tu gèles.
ta perfection t'amuse,
ton immensité t'occupe,
ta solitude te suffit.
à ta santé, va, cher dieu préalable !

IX

ne dire à personne l'unique espoir
noir,
ne dire ni mentir...
n'avouer ni l'envers ni l'endroit
des joies acquises,
ni le goût innombrable des impossibles
étreintes,
ni ne dire à jamais les irréductibles
sourires,
ni n'avouer jamais ni la nuit ni le jour
de l'envers absent de l'espoir.

X

entre le temps d'hier et le temps perdu
une chambre chaude a chanté sa joie jalouse,
une nuit neuve entre le jour et la nuit
s'est ouverte aux musiques interdites,
la joie, au fond secret d'une cathédrale,
n'est plus qu'un long et tendre blasphème
où le temps absent ignore sa défaite.

Paris, 1961-1962

LES CHANTS DE L'HEURE ABSENTE

1.

nos images fondues et enchaînées
nous annoncent neufs au monde surpris,
nos silences inattendus prolongent
les aveux de notre joie étonnée,
le thème de nos jeux sans fin repris
baigne le flux et reflux de nos songes.

nous sommes sons et lumière et la terre
et le ciel nous racontent, et la montagne
affirme enfin dans cet unique plan
où l'a tenue notre joie, le mystère
du temps figé. notre chant s'accompagne
d'un seul mouvement mémorial et lent.

2.

nous n'avons qu'une heure absente, mais
  nous l'avons.
nous sommes à deux l'espace et le temps
  d'un temps perdu,
nos mains nous inventent,
les terres lumineuses de nos corps
  incorruptibles
  chantent,
notre désir se touche.

j'invente libre dans ton espace les
  basiliques de notre soif,
en toi je m'invente,
en toi j'écris enfin le temps de ma
  plénitude.

toi, tu hurles en moi des mots immenses et
  fiers,
tu m'enfantes,
ta joie gonfle démesurément les murs
  neufs de mon orgueil,
ton avenir suave et long m'habite.

nous n'avons désormais qu'une heure à jamais
  absente.

3.

masque noctambule, masque
méditerranéen,
ton amour blanc tue les vêpres
fatales,
ton oeil invente à nouveau les
deuils blasphématoires,
ta bouche invoque enfin les étés
incandescents.

masque lumineux, femme sombre,
tes yeux absents brûlent mon passé,
tes joues ombrageuses m'abritent,
tes dents disent l'hiver nu de
nos feux.

masque vertigineux, masque calme,
tes joues fières flambent,
tes feux anonymes nomment leur unique
dieu
et je suis avec toi une seule joie
mortelle et suffisante.

4.

nous avons dit l'un et l'autre je ne sais
quels mots obscènes,
je ne sais quel inévitable mensonge —
meuble coutumier des salons de l'absence;
nous avons dit l'un et l'autre je ne sais
quel mot d'avance perdu,
et je ne sais en quel muet langage,
je ne sais en quelle heure déjà lointaine,
je ne sais en quelle absence préalable,
je ne sais en quelle indifférente préhistoire
de notre unique et souveraine
nudité,
soudain,
sous l'oeil unique et neuf de nos
désirs.

5.

nos rêves impénitents sont riches de
vignes et d'oliviers,
le sang des castillanes gonfle nos
nuits rouges,
nos oreillers sont méditerranéens
et notre langue, normande.

nos espaces polyphoniques sont d'Amiens,
de Paris et de Chartres,
les arènes d'Arles nous bercent d'une rumeur
antique et familière,
nos désirs pensifs inventent la Loire,
nos mains nomment les Alpes,
nous avons des lieux secrets où s'exhalent
les émois des nuits toscanes.

nos hivers seuls sont nordiques,
et notre absence, immense,
et notre exil, fluvial,
et notre ennui seul est blanc.
les neiges de notre impuissance ne fondent
qu'à l'automne,
nos saisons neuves ne durent que l'espace
d'un remords.

nos rêves pourtant sont liturgiques :
leur encens dégage des odeurs de
marrons chauds;
les boulevards de Rome y croisent les
sentiers de Pigalle,
une voix y chante à Séville, qui remplit de gêne
tout Notre-Dame en prière,
et la Pâque sicilienne, impardonnable,
y inspire une étrange langueur
aux amoureux du Luxembourg.

mais nos hivers durent,
nos immenses hontes s'éteignent infiniment
jusqu'aux nuits blanches de Baffin,
nos amours s'égouttent en mille marres
nordiques,
nous sommes exclus des soifs séculaires,
nous sommes absents des lieux intolérables et
beaux
qui flambent au coeur nu des hommes à jamais
ennemis,
à jamais fraternels,

nos rêves seuls nous appellent en des amours
familiers
où le temps retrouvé s'allonge tout entier
sur les sables ardents de notre unique
et intolérable désir,
souvenir unanime de notre exil.

6.

nous sommes las des jeudis saints de
l'hyperbole,
les herbes grises du symbole étouffent
nos congés.
nos lits ne veulent plus s'enfler des
seules joies allusives,
nos appétits sont purs enfin et nos désirs
entiers.

nous avons pris près de nous une
femme,
nous savons son nom. elle est belle
et son corps est chaud.
nous poserons à côté d'elle notre
corps entier
et nous dirons à haute voix chaque
mot de notre joie.

nous sommes las des jeudis noirs du mensonge;
les odeurs poétiques ne sont que médisances.
nos lits n'ont rien de symbolique,
nos corps sont enfin nommés et leur nom est bon.

7.

nous allons redire enfin le chapelet de notre vérité
nous dirons je vous salue marie
nous dirons le fruit de tes entrailles,
et qu'elle est pleine de grâce
et qu'elle est nôtre parmi toutes les femmes
et qu'elle est seule bénie
et qu'elle est pleine
et qu'elle est notre été,
terre et ostensoir de notre liberté.

nous allons redire enfin les vêpres de notre dignité
nous dirons que votre règne arrive
nous dirons délivrez-nous du mal
et nous qui sommes sur terre
que notre volonté soit faite enfin
et que notre pain
soit quotidien
et que notre nom soit nommé
et qu'on nous donne aujourd'hui notre liberté.
nous allons redire enfin les messes de la fécondité
nous dirons j'irai jusqu'à dieu
nous dirons dieu est ma joie, son autel
est la table mise de nos promesses
et cet amour est agneau de dieu
qui efface le passé du monde
et la messe est dite
et nous sommes unis, éternels
dans le corps et le sang de notre liberté.

nous allons redire enfin le chapelet de notre vérité
nous allons chanter enfin la pontificale de notre liberté.
allez
notre joie est dite.

8.

donnez-leur à l'heure du thé
des bouchées d'angoisse rose,
douze gâteaux d'apocalypse,
une menthe humanitaire
et douze toges tragiques.

donnez-leur à l'heure du thé
une savante solitude,
douze pains révolutionnaires,
une poire,
une pêche,
une pomme d'adam magnifique.

donnez-leur à l'heure du thé
une seule angoisse nue,
et l'unique désespoir,
et douze fois d'une solitude absolue,
nue,
cependant qu'ils sont là, pêche et poire
et poètes du désespoir,
à l'heure du thé.

9.

nous avons si bien appris les exils de l'amour,
nous avons si bien appris tous les envers symboliques,
nous avons si bien appris la poésie
qu'il n'en reste plus à faire,
et qu'il ne reste plus au fond de notre lit
qu'une seule chaleur symbolique et incantatoire.

nous irons porter jusqu'aux prêtres du poétique
les charmants aveux de notre délinquance,
les péchés parfaits de nos impiétés,
la gerbe bien apprise de nos audaces,
nous irons,
incorrigibles,
cueillir l'émotion des onctueuses pénitences.
impénitents,
si peu coupables déjà,
nous irons,
d'avance exorcisés,
reprendre par d'autres bouts nos péchés
bien appris,
refaire à l'envers nos angoisses
pieuses,
dire enfin sous la main gourmande des
précepteurs poétiques,
nos vertiges d'avance et déjà justifiés.
nous avons si bien appris nos désespoirs,
le nom secret de nos absences,
nous savons si bien notre mal
et si bien le dire
qu'il ne reste plus qu'à porter nos
aimables bouquets
jusqu'aux aumôniers de l'angoisse,
dieux maternels des univers verbaux,
amants et bénisseurs des blessures poétiques,
nosseigneurs les critiques.

ALMA DE CHANTAL

POÈMES

GUET-APENS

Mes jours
Bagués d'insouciance
Soudain dénudent les prétextes

Où s'est tapie la vie

JARDIN SUSPENDU

Fille née d'hier
saison mouvante
île taillée
dans la lumière

la joie d'être s'épanche

Rumeurs d'opale
violence tendre
des périls conjurés
au coeur de l'aire satinée

graffitis en rupture
d'ocre et de sang

ô jardin suspendu

L'AIR COURROUCÉ

L'air courroucé d'oiseaux
tremble et se fige

tout un pays criblé d'odeurs
naît à mes tempes

à petits traits goulus
je dévore le jour

la joie colle à ma peau
comme eau de mer

L'ÉPINE BLEUE

Au coeur de toute joie
Toute peine en partage
S'est incrustée
L'épine bleue du gel

DOUX-AMER

La joie des autres
A goût de fruit amer
Dans nos peines à pleines dents
Oh ! comme ils savent mordre

EAUX-FORTES

Sable des dunes
mirage vie liés
le bel été s'endort

crépite la chair offensée

° ° °

Un cri
à peine proféré
et s'abat sur les dunes
un fouillis d'ombres menaçantes

profils noirs
visages murés
viennent les femmes de Scheveningen

penchées sur leurs filets
toute une vie à remailler
et qui s'attardent
et qui s'engluent
aux feux couchants

à perte d'yeux
à perte de mémoire

° ° °

Soudain
au coeur du bel été
tout n'est plus que terres piégées

PRÉSAGES

Un cri bigarré
Déchire l'espace

Les vents nerveux
Se figent dans le ciel

Un paysage menacé
Revêt ses souvenirs et veille

D'un nid taché de sang
Plonge un oiseau

Les yeux crevés

UN HOMME UN MORT

A l'affût des aumônes
Qui se dérobent
Le vieil homme a tendu la main
En vain

Ils vont
Ils viennent dans la ville
A pas pressés
L'oeil vite détourné

Couplet grinçant
Coeur éraillé
Finie la vie
Reste la lie

Le glacis de nos jours
Offre au vieil homme
Un suaire décent

HIVER EN FLANDRE

Un ciel
Si doux si bas
Ciel en dérive

Une saison
Epitaphe bleuie
D'heures crayeuses

O janvier démuni

° ° °

Janvier
Des vents noirs et des brumes
Janvier
Songes transis
Regards blessés de fête étrange
Où tremblent des lueurs inquiétantes

Ils semblent nés
Pour qu'une mort précoce
Tôt les ravissent
Au lent pays pensif
Où sévit la plus dure
Mélancolie

° ° °

Un ciel
Si doux si bas
Ciel en dérive
Berce jusqu'à la mer
La nostalgie des âmes
Et des landes perdues

PETITS JOURS

Petits jours
gris de pluie
à nos doigts gourds d'ennui
s'agglutinent poisseux

boules de suie

des mots
parfois des signes flambent
aux parois du silence

taillis opaques
où toute vie
semble abolie

l'âme asservie
se tait

petits jours
gris de pluie

CHANSON POUR UN POTIER

Tourne tourne la terre vive
Présence lisse
A nos doigts attentifs

Chante chante la terre vive
Défi patience
Dialogue d'humilité

S'envole vole la terre vive
L'anneau de glaise
S'incarne dans l'espace

Tourne tourne la terre vive
L'instant capté
A goût d'éternité

ELLES

Petites dents pointues
Toutes griffes sorties
Tôt le matin
Elles s'emparent
Du jour

D'un pas pressé
Talons aiguille
Battant staccato les pavés
Le sourire bien ajusté
Elles font l'inventaire
Des heures
Qui seront tantôt fusillées

L'oeil à l'affût
La mine exquise
Elles savent ravir
Ce qu'elles offriront
L'instant d'après
Et férues des lois de la jungle
Au combat peuvent s'acharner
Ramper ou mordre
Tout n'est qu'affaire de métier

Rentrées dans leurs tanières
Lasses le soir venu
Soulèvent-elles
Le masque
Qu'un cri s'échappe

Un long cri de bête meurtrie

POUR UN SONGE

Il est des villes
et des villages

nés pour un songe

sables mouvants
rivages interdits

futilité du verbe
mémoire ensevelie

répudiée
la vie s'effrite et meurt

L'ANGE DE LA MORT

(Ernst Barlach, Cologne)

L'Ange de la Mort plane
Vautour indifférent
Aux âmes condamnées
A dépouiller le jour

L'ÂME SPOLIÉE

Serres tentaculaires
Ailes mécanisées
Jour après jour
Sans hâte sans pitié
Une razzia d'oiseaux de proie
Gruge le ciel
De notre ville

Bafouée trahie
La paix dolente
Des vieux quartiers

Aux appétits voraces
Les paysages
En toute inconscience livrés
Et sous nos yeux déchiquetés

Quatre-saisons
Des plaies béantes
O ville offerte
Aux plus tristes sévices

* * *

Qu'importe

Déjà se dressent les promesses
D'une autre floraison

Fleurs de béton
Et fleurs d'acier
A profusion

* * *

Vienne le temps
Le temps où renaîtra
Jonquilles et lilas

Le temps où renaîtra
L'âme spoliée de notre ville

O BEL APPÂT

Le souvenir
Crée le printemps
O bel appât fidèle

Tendre morsure

TENTATION

Le jour
a goût de pêche mûre
et pour le dévorer
que n'ai-je la dent dure

A L'ANGLE AIGU

A l'angle aigu des peines
S'effrite l'ossature
Des ans

Pavoisé d'éclats sourds
Un monde conjuré
S'abîme dans l'espace

PSAUME
(pour un jour de Pâques)

Demain nos peines
Renaîtront-elles

Palmes fleuries
Blessures anciennes

Douleur oubli
Que seront-elles

Cortège haï
Offert trahi

Nos peines à l'aube
Où iront-elles

Pas loin mon âme
Que ferions-nous sans elles

POINTE SÈCHE

Le temps burine
Pointe aiguë pointe sèche
Les traits de chaque jour

Visages d'un amour

Paris, janvier 1965.

MICHEL FORAND

UN SEUL ÉTÉ...

POÈMES

Nur einen Sommer gönnt, ihr Gewaltigen !
Holderlin

MICHEL FORAND — Né à Montréal en 1941. Études à Victoriaville et à Montréal. Termine à la Faculté des lettres de l'université de Montréal des études menant à la licence. A publié, il y a quelques années, deux ou trois poèmes dans des anthologies de jeunes. Incursions sporadiques dans le journalisme (étudiant et professionnel).

SQUATTECK

à la mémoire de deux grands poètes
e. e. cummings et w. c. williams

I

Dans la trêve blanche qui t'investit sommeil
l'âpre solitude rançonne la mobilité du sang
et l'écriture n'est plus qu'une gerçure impatiente;

une eau éteinte se glisse jusqu'au bout de ton amour
comme un silence terrifié au jour de la quittance.

Ceint de frayeur, tu fuis vers ta geôle, sanglier,
ombre que celait le feuillage troublé,
et l'écorce cendreuse abrite ta rumeur.

Tu as cédé à la ronce extrême
ta tête alourdie de sa contradiction,
ta bouche a désiré la terre fatale
et tu convoites les espaces de l'oubli.

Quand fulgure la présence aiguë de l'amour,
l'été secret jaillit à ton réveil,
les combes de Squatteck parcourent ton souvenir
où même la rose clandestine brûlait sa douleur.

Mais le sable déserte ton corps
l'eau lointaine efface le geste du second matin

tête désolée qui te rend la mort.

A l'aube, une vallée otage de la nuit
prolonge la patience du soleil.

II

Sanglier, ô pur échange,
tu renies la frayeur qui enserre tes veines
douleurs mobiles sur les landes nues.

Ta rumeur s'est consumée
à inventer les sources de l'amour
sur les falaises du verbe :
la terre désormais sera blanche car
ta présence blessée a crispé notre sang.

Transpercés,
nous sommes investis d'une absence
qu'il faudra déraciner; nous t'écoutons,
phare inconsolé dans les marais du songe,
nous savons qu'il te reste à mesurer notre destin.

III

Je parle modestement de ce frère lumineux
cerné dans la consternation;
au-delà de mes paumes alertées,
couvert de varechs, il déploie sa justice,
avec ce geste ralenti de l'oeil qui,
d'aventure,
gravit un horizon porteur de semences.

Homme d'ascendance immémoriale,
il s'est penché sur d'antiques rivières
où tressaille encore le souvenir de fruits
que trois étés ne parvinrent pas à mûrir.

« O toi inexistant déjà et que remplace l'emphase,
déjà tu t'évanouis à pas calculés dans l'obscur,
les rivages te sont devenus insolites,
tu t'empales dans l'oubli.

Le vertige est ta transparence,
homme que délégua l'inquiétude
et qui erres dans l'écrit. »

Négociant sa rédemption pour un peu de lumière
le possédant de la dernière promesse attend devant nous;
ses yeux supputent les angles et autres mesures
le temps qu'il faut pour composer un paysage neuf,
pour baliser la pesanteur.

Tandis que ruisselle la mer opulente
au creux de son regard,
une douce chaleur se répand dans les herbes.

IV

J'improvise aux bords du vertige
pour un allié qui vérifie sa délivrance
dans la braise extrême;
à la gauche du silence, la noce
sera soudaine, geste constellé de la paille.

Portant le visage renversé du poète à la guerre,
le sanglier devine immortelle la forêt
au-delà de toute chair mutilée;
le voici risqué sur cette lande
où la lumière est offerte en sacrifice.

La rose explosée à l'orée de son futur,
la mer,
sont une chance;
quittant toutes les marginales
il court aux remparts, se place en avant :
là est son imprévisible condition;
altéré, démesuré à perte d'angoisse,
il attend l'éclair qui enveloppe,
puis s'évade.

Au détour du saule ignoré
la terre s'engourdit dans sa sueur;
l'avenir est neutre :
c'est d'investir la prairie élémentaire
qui compte.

CONTRÉE DE NUL MÉANDRE

it is hard to be anywhere once
and twice is a dream
(Cid Corman)

I

Toutes les îles me sont traduites archipels
dans le seul remuement des eaux de la présente alliée.

°

Aimer est un territoire hors parallèles :
il n'y est de port où je ne sois otage,
il n'y est trajet difficile
qui ne cèle une eau recueillie.

Penché sur ce fief d'âge de mer,
j'ai vu la courbe du vent, la courbe de l'arbre,
la courbe du ruisseau qui ranime les buissons.

°

Mais quelle ivraie rampe ainsi sur ma face,
quel doute aussitôt
ronge les rives de ce pays sans ancêtres ?

II

Le feu multiplié te cerne et t'irradie,
ô femme délivrée, contrée blanche et tendue,
où les sangliers connaissent chacun des arbres;
le vent emmuscle toutes les rivières
devant la forêt et la prairie élargie;
passion durcie au-delà de toute destruction,
la terre de cendres t'immole à la chaleur.

Et de nouveau la grande eau sombre
qui charrie les glaces à perte de mémoire,
la lente révolte qui t'érige fidèle,
comme sur les remparts obscurs,
le flambeau déployant son appel.

La brindille t'est dévouée,
ô recluse sur le chemin de la parole,
et l'érable, le chêne, irrigués de ton sang;
la futaie se reconnaît protégée, te parle,
dorénavant fière et utile.

Ta voix ! le miracle ravagé de ta voix !
cette paix qui vérifie se dresse fulgurante
sur l'arbre imprévu, pure ascendance du sol,
flamme projetée comme un faisceau de prodiges.

III

Les genêts avaient pâli : c'était là notre chance,
tout autre eût été l'espoir sans eux,
car j'avais conçu pour l'herbe une brève rencontre
une fuite dans la méditation concertée.

L'enfance esquissait en toi le lieu
d'une présence certaine,
mais le soleil t'étendait inerte
près du buisson vert,
dans cet espace privé de certitude.

Tu avançais vers le lierre qui grandissait
avec notre liberté;
il faisait sombre et le lierre
vanterait aussi ta beauté,
quand le soleil aurait dissipé le brouillard.

Tu es la ferme assurance
que notre colère trouvait sa justice,
en terre nouvelle
comme en toute chaleur obscure.

Vois : une aile dans l'eau
pour te séduire
au coeur de la détresse . . .

IV

Lampe éclairante, dresse ta tentation
sur mes yeux prédictions stériles.

Le visage tourné contre la faim,
je me suis rompu devant toi, j'ai erré,
flamme transie sur la voie du gel.

Je t'ai observée, veilleuse par toute éternité,
je t'ai regardée croître sur l'âpre saison,
et vanter la lumière qui te redonne l'ardeur.

V

Un impossible horizon augmente l'été
au lieu chancelant du bonheur démesuré;
livré à l'attente du feuillage naissant,
le brouillard se diffracte en fugitifs brasiers.

Je te parle comme à moi-même, ô vertigineuse,
tu es l'éloge du matin lumineux,
la fontaine ardente dans le vent de l'aube.

Je t'interpelle, brève présence,
je tisse autour de ta mince rougeur
un récit sans fin où s'inventent
toutes les alliances de joncs et de flammes
de la verte Amérique.

Il suffit d'une épine, heure vibrante,
quand la lumière est immobile devant la mort,
surprise et violacée.

Tout est là,
au fond d'un été qui perdure,
dans un espace de gloire et de souvenirs,
où vacille un incendie au geste d'arbre blessé.

VI

Il y a que la lutte pour le tison durait
et que dans l'étroit brasier de l'être,
l'amour célébrait son vertige.

Témoin sans articulation, déjà tu n'es
que l'empreinte de ta plus fervente indifférence,
déjà tu étreins la nuit rédemptrice
sur le seuil de la certitude et de l'hypnose.

Trop de calme devance la clarté lointaine,
sous l'inerte ramure commence l'éruption,
l'impossible surface s'ébrèche maintenant;
de nouveau la plaie qui brûle,
privilège du matin aux confins de ta présence,
par delà l'horizon bouleversant.

VII

Vois déjà je ne sais plus écrire ton nom,
ce que je sais
c'est le même nénuphar accroché à tes cheveux
c'est la tendre ivresse qui secoue ton corps
quand tu respires, fidèle oubli de ma misère,
ô rivière attardée sur ma destruction . . .

JEAN F. SOMCYNSKY

AU VIETNAM OU AILLEURS

JEAN F. SOMCYNSKY est né à Paris en 1943. Il a passé son enfance à Buenos Aires, et habite Montréal depuis 1957. Après des études dans quelques écoles de la métropole, il a passé un an dans l'aviation canadienne, a travaillé dans les forêts manitobaines, a voyagé un peu partout au Canada, aux États-Unis et en Amérique Centrale. Outre des articles dans diverses revues, il a publié le roman *Les Rapides* au Cercle du Livre de France. Étudie présentement les sciences économiques à l'Université d'Ottawa.

AU VIETNAM OU AILLEURS

Trois milliards d'hommes. Quatre peut-être. Quinze millions d'hommes. Il y avait quinze millions d'hommes mais la guerre était limitée. On ne fait pas la guerre. On ne peut pas : c'est interdit par les clauses 3 et 4 de l'article 2 du premier chapitre de la Charte des Nations Unies; et nous avons signé. On ne fait pas la guerre. On tue des hommes. On est tué. C'est tout. Nous n'avons jamais voulu que la paix. Vietnam 1965.

Nous avions vécu six jours à Ngaï Lang. C'est un village au bas des montagnes, à l'ouest de Danang. On nous avait reçus les bras ouverts, avec force civilités; on nous avait alloué deux bonnes maisons pour y habiter le temps qu'il faudrait; les huit cents villageois ne nous regardaient pas trop longtemps durant la journée, tout en nous laissant nous restaurer et poursuivre notre enquête; mais, la nuit, aucun d'entre nous ne pouvait sortir sans risquer de recevoir une fléchette empoisonnée dans la nuque. Nous étions onze soldats isolés de leur base, onze hommes fatigués, abrutis, résolus, onze Américains à la poursuite d'un commando vietcong.

John Walker était mort. On l'avait tué la semaine précédente. Il était mon ami. Le seul souvenir que je portais de lui, c'était son fusil, un M16 très léger que je gardais sur le dos, croisé avec mon M14. John appartenait au corps d'élite des fusiliers-marins; il avait reçu un entraînement spécial et travaillait à mater l'insurrection qui gagnait les civils; il parlait presque couramment le vietnamien. Nous avions retrouvé son corps, décapité, à moins d'un mille du camp. Stewart alors était parti avec cinq hommes et une auto-chenille à la poursuite des terroristes qui rôdaient dans les environs; il en était revenu deux jours plus tard, traînant derrière lui, à terre, attaché par les pieds à la voiture, un cadavre vietcong. Je sais que j'aurais dû le sermonner. Nos directives nous interdisaient ces procédés, qui pouvaient irriter la population. Je fus plutôt étonné de trouver qu'un de mes hommes fût encore capable d'une réaction quelconque; pour moi, ce n'était qu'une banale horreur parmi d'autres. Le cadavre, déchiqueté, m'impressionnait aussi peu que celui, mutilé, de mon ami.

Je poursuivis le plan de Walker. Il s'agissait de forcer les Vietcongs, commandés par Ngoc Van Thuyet, à livrer combat. Si on se trouvait face à face, on arriverait à les exterminer. Mais eux préféraient nous harceler, nous tuer un par un. John avait localisé leur camp d'approvisionnement et l'avait détruit. Nous savions cependant que des villageois de Ngaï Lang continuaient à leur procurer des vivres. C'est pour cela que nous étions arrivés là-bas.

Ngoc était un adversaire de taille. Jeune et brillant. Je le connaissais un peu. Il avait été notre prisonnier pendant trois semaines, jusqu'à ce qu'il s'évadât, tuant deux des nôtres. Il savait faire la guerre. Nous, nous avions des armes. Des armes. Plus rien.

Maintenant que nous occupions Ngaï Lang, les guerrilleros ne pouvaient que quitter la région ou crever de faim autour du village, à moins de nous attaquer. Nous avions pu évaluer leur nombre à environ trente hommes. Trente réguliers; mais il fallait aussi compter ces paysans ravagés qui, la nuit venue, prenaient un fusil et nous tiraient dessus. C'était une sale guerre; la plus sale de toutes : la guerilla. Nous étions onze. J'avais aussi sous mes ordres vingt et un Vietnamiens loyaux à Saïgon, mais ils pouvaient déserter à n'importe quel moment. Il ne s'agissait pas pour eux d'idéologie, pas plus que pour nous. Nous étions en guerre; nous étions des chiens sauvages, comme ceux qui aboyaient le soir autour du village. On se battait parce qu'il le fallait, parce qu'on nous avait envoyés pour cela, parce que, si on ne se battait pas, on mourait. Quand Ngoc était prisonnier, j'avais deviné, sous ses silences, ses mépris, ses insultes, le même cynisme qui nous rongeait.

En Amérique, ailleurs, entre temps, on manifestait. Des étudiants, des professeurs, des intellectuels, réclamaient la fin de la guerre. Des tas d'illuminés parlaient de justice, d'humanité, de droit. Ils passaient à côté de la question. Ils ne comprenaient rien. Nous non plus; mais, quand on pensait à eux, on crachait à terre.

Nous avions fouillé tout le village. Nous recherchions les puits, les tunnels, les maisons où l'ennemi pouvait être caché. Rien. Nos vietcongs devaient être dans les bois. Cela pouvait prendre du temps avant qu'ils se montrassent : ces gens étaient capables de vivre quelques semaines avec les maigres rations de riz qui remplissaient leurs poches de pantalon. On devait les surprendre, et les détruire. Si on y parvenait, au moins pour un temps la région

serait de notre côté. Les indigènes, avec la raison de vingt ans de guerre, se rangeraient du côté des vainqueurs, quels qu'ils soient. L'hostilité et la fidélité sont vite interchangeables.

Le sixième jour, à l'aube, Ngoc Van Thuyet, à la tête d'une soixantaine d'hommes, attaqua le village. Les paysans s'enfermèrent dans leurs cabanes. Les Vietcongs concentrèrent le tir sur les quelques masures à l'écart où nous nous barricadâmes, mes dix hommes et les gouvernementaux. Nous étions assiégés. Ngoc feignait une attaque avec un feu soutenu, passait une heure ou deux à tirer pour nous empêcher de sortir, puis recommençait. Nous connaissions ça. Le moral resta bon. Quand l'après-midi vint, on avait trois morts, et plusieurs cadavres ennemis jonchaient les alentours de notre position. Outre les armes régulières, nous avions un M79 qui lançait des grenades jusqu'à quatre cents verges. L'adversaire n'avait que de vieux fusils, des Brens canadiens et des MAT49 français. J'aurais voulu faire une sortie, mais c'était trop risqué. Je savais que Ngoc cherchait à nous épuiser. Tandis que la moitié de mes hommes tirait, l'autre se reposait tant bien que mal.

La nuit arriva. Il soufflait un vent du nord assez vif, et je craignis que l'ennemi ne tentât de déclencher un incendie. Il n'en fut rien. Il n'y eut pas même de tentative d'assaut. Je ne savais que penser de cette tactique, mais je ne mésestimai pas Ngoc.

L'aube du septième jour se leva. Il y eut, à peine le soleil visible, une fusillade dense, accompagnée d'un mouvement de regroupement des forces adverses. Allaient-ils enfin déclencher l'assaut ? Nous avions maintenant sept morts, dont un Américain. Il s'agissait de Gerry, une jeune recrue de Milwaukee. Un qui ne verrait plus le lac Michigan ni rien d'autre. Au matin, les Vietcongs se retirèrent, ayant perdu suffisamment d'hommes.

– Il faut les poursuivre.

– Ce doit être une feinte, me dit Mike. Si nous les suivons, nous tomberons dans un piège.

– Si nous ne les suivons pas, nous les perdrons encore une fois.

C'est ainsi que nous quittâmes Ngaï Lang, sans même avoir enterré proprement Gerry ni les six vietnamiens; quant aux Vietcongs morts, une quinzaine peut-être, nous n'y pensions même pas.

Je ne voulais pas trop m'éloigner pourtant. Je laissai le peloton vietnamien au village, et je me lançai avec mes neuf hommes derrière Ngoc. Sans doute la moitié de l'équipe de Ngoc était-elle

formée de paysans locaux; eux, ils tâcheraient de rentrer chez eux, et ils nous salueraient du bras en passant; les autres, les réguliers, pouvaient aussi bien se disperser dans la forêt, trouver un camp de fortune, ou fuir vers le Laos. Ou peut-être s'agissait-il vraiment d'un piège. Nous étions en forêt à présent. Toutes les précautions devinrent indispensables.

Il ne fallait pas se presser. Nous avions un bon équipement, dont un radar portatif pour déceler les mouvements de l'ennemi, un locateur qui nous donnait notre position continuellement sur la carte, un lance-flammes, un décodeur de morse, un émetteur-récepteur, des tas de grenades, chimiques, à poudre et plastiques, et les armes régulières. Si besoin était, je pouvais appeler à l'aide un hélicoptère Skycrane transportant soixante hommes. Mais il fallait se méfier des embuscades, des pièges, des trappes qui couvraient ces régions hostiles.

Pendant des heures, nous suivîmes les traces très visibles laissées par les fuyards. Des heures de silence. Nous marchions en éventail dans la brousse. Nous connaissions le terrain. J'entendis Dale crier, un pied englouti dans le sol. Un piège. Le fond du trou était plein d'aiguilles de bambou pointues, imbibées d'excréments, empoisonnées. Mais nous portions des semelles d'acier dans nos bottes. Toutefois, nous savions désormais que chaque coin du sol pouvait cacher un piège.

Dale ne survécut pas longtemps. En trébuchant sur une branche tombée, il déclencha un autre piège, et une boule de rocs, de boue et d'épines de bambou, dissimulée dans un arbre, l'écrasa de ses soixante livres. Il mourut sans un mot.

Nous marchions. Les traces étaient fraîches encore. Joe tomba, frappé au dos. Nous n'avions entendu qu'un coup, et nous nous dissimulâmes dans les buissons. Aucun de nous ne savait où se trouvait le franc-tireur. Jack se mit au radar, au cas où un mouvement trahirait une présence. Je le regardai. Rien. Bob, serpentant à travers les hautes herbes, trouva le Vietcong, blotti dans un trou couvert d'un buisson, fusil aux aguêts; il le tua, et nous poursuivîmes la marche. Nous étions huit.

Au moins en avions-nous tué un. Cela nous ranima. Il ne fallait céder à rien, ni au cafard, ni à la peur, ni à l'abrutissement. Nous nous arrêtâmes devant un pont, qui portait encore des marques de pas. Nous mangions en marchant; ici, nous avions de l'eau. L'eau était un peu boueuse, mais nous avions des pastilles pour la purifier. Il fit bon de boire. Le soleil frappait dur. En buvant,

nous nous sentîmes presque humains. Nous profitâmes de l'arrêt pour nous barbouiller le visage et les mains de liquide contre les insectes.

On allait traverser le pont. Stewart nous arrêta : souvent ces ponts étaient coupés, et ceux qui s'y engageaient tombaient sur des pointes acérées et empoisonnées cachées dans l'eau. Il y avait un grand bâton pas loin du pont. Stewart le prit, pour le jeter sur le pont et le tester. Au moment où il serrait le bâton, celui-ci, qui contenait une grenade amorcée que la pression de la main mit en action, explosa. Je pus voir le visage tordu de Stewart dans la fumée. Avec un juron, Eddy, un ami qui, comme moi, venait de Los Angeles, se lança sur le pont. A peine avait-il posé le pied sur le pont, que le pont et lui-même disparurent dans le feu d'une explosion. Nous n'étions plus que six à nous regarder, les lèvres rigides.

Tandis que mes hommes cherchaient un tronc de dix pieds pour traverser la crique, j'appelai des renforts par radio. L'hélicoptère survolerait dans deux heures les alentours. L'arbre jeté en travers de la rivière, qui coulait à six pieds sous nous, nous arrivâmes à l'autre côté. Il fallait poursuivre les viets. C'était la guerre. Nous étions envoyés pour cela. Il paraît même que nous défendions la démocratie et le droit d'être libres. Cela était peut-être vrai. Nous ne savions pas au juste. Nous ne savions rien. Nous savions que nous étions des chiens enragés à la poursuite d'autres bêtes. La guerrilla n'est pas une oeuvre d'hommes. C'est la tuerie d'animaux qui ne se connaissent pas et se haïssent à peine, mais qui ont pour mission de se détruire.

Plus tard, nous tombâmes à l'improviste sur une dizaine de Vietcongs. Ils nous aperçurent. Nous en tuâmes neuf et prîmes le dernier vivant. Nous étions fatigués. A bout. Nous marchions depuis douze heures. Depuis douze mois. Depuis l'éternité. Nous questionnâmes le prisonnier. Il fallait faire vite. Nous n'avions pas le temps. Il ne voulait pas parler. Tandis qu'on lui tordait les bras, il nous regardait avec une haine de vingt ans de guerre. Peut-être aurait-il fini par dire quelque chose, mais Fred, d'un coup de pied maladroit, lui avait rompu la nuque.

Il fallait continuer, seuls, au hasard des traces. Bientôt, ce serait le couchant. Nous nous pressâmes. Et nous tombâmes dans l'embuscade.

Les balles venaient de partout. Tom et Jack tombèrent les premiers. Leurs corps nous protégèrent un temps, puis nous prîmes

position parmi un fouillis d'arbres. Nous n'étions plus que quatre. Je vis Bob trembler convulsivement. Il tremblait. C'était atroce à voir. Puis il concentra sa haine et sa peur sur son fusil. Je regardai son cou tendu. Chaque balle devait tuer un homme.

Les Vietcongs criaient. C'était une affaire de démons. Des cris. Du silence. Des rafales, Et ça recommençait. Ils étaient tout autour de nous. Il fallait résister le temps que prendrait l'hélicoptère. J'étais quand même satisfait. Ils ne savaient pas que nos renforts arrivaient. Ils étaient pris. On les tuerait de l'hélicoptère, s'il le fallait. Nous, nous devions gagner du temps. Ne pas mourir. On ne pouvait pas se le permettre.

Nous voyions, nous sentions l'ennemi approcher, nous cerner, avec la certitude de notre défaite. Mike rampa dans les herbes. Je ne dis rien. A ce *stage,* c'était chacun pour soi. Il était impossible de jouer aux stratèges. Je comprends qu'il voulait s'éloigner et abattre quelques-uns des adversaires par surprise. On ne savait pas si on combattait un contre cinq ou un contre vingt. Bob réussit à atteindre la mitrailleuse M60 près du cadavre de Tom. 550 balles à la minute. Nous n'avions de munitions que pour quelques minutes, pas plus.

Les autres avançaient. Mike, que j'avais perdu de vue, reparut au loin. Il était dans le noir d'un arbre. J'entendais les balles crépiter dans l'angoisse du siège. Je ne sais pas combien il a pu en tuer avant que son corps, raidit brusquement, tombât disloqué. Un pauvre pantin qui avait été plein de vie, de chair et d'os.

On ne se regardait pas. Mais on se demandait lequel des trois survivrait le plus longtemps.

Nous étions des brutes. Quand on se défend, on est des brutes. Ngoc pouvait se croire noble, patriote : il avait l'initiative. Moi, en observant les faces de mes deux hommes, je me demandais si j'avais l'expression aussi animale qu'eux. A part la rage et la haine, nous n'avions rien d'humain. Pourtant nous avions eu une éducation, jadis, en Amérique, dans un autre monde. Là-bas, la vie existait. Ici, rien. La mort même n'existait plus. Rien que cette folie de balles et de chairs vulnérables. Un écrasement de sensations féroces, à raz de peau. Ne pas rater ces cibles maigres qui avançaient sur nous.

L'horreur grandissait dans les orbites de Fred, gonflées d'impuissance sauvage. Bob ne pouvait que deviner les présences dans les buissons et tirer au hasard. On ne voyait presque rien. Ceux qu'on visait n'étaient qu'une petite partie des attaquants. Le vrai

danger, qui avançait, pas à pas, destin pourri, on ne pouvait que le sentir dans la tension de nos gorges. Bob devenait fou. Il tirait de tous les côtés ses dernières cartouches. Les jaunes semblaient intouchables. Je pesais tellement sur la gachette que mes doigts n'étaient que des ferrailles articulées. On tuait un type, et le voilà remplacé.

Mais je savais que, si on tenait assez longtemps, on avait des chances de survivre, et de reprendre le même combat ailleurs. Les vietcongs ne pouvaient être inépuisables. Sans doute des paysans se battaient avec le commando de Ngoc; mais, même ainsi, on pouvait en tuer et en tuer. Peut-être n'étaient-ils plus que quinze, que dix. Impossible de le savoir. On s'affrontait au hasard, sans idées, sans rien. J'en étais à mon troisième fusil. Je ne savais pas si mes yeux étaient mouillés et brûlés de larmes ou de sang.

Ils étaient proches déjà, à cinquante, peut-être à quarante verges. Alors Fred jeta son fusil et, hagard, hystérique, résolu, prit le lance-flammes. J'ignorais qu'il pût s'en servir. C'est une arme inhumaine. Mais nous n'étions pas des hommes. Et l'ennemi non plus. Rien que des fauves, des abrutis, des combattants.

Fred se dressa, le dos protégé par un arbre, et manoeuvra le démon. C'est horrible, une flamme immense, sous pression, lancée contre les hommes aboyants. Mais nous n'avions plus de grenades, plus rien. Je vis des corps se lancer en avant, les bras ouverts, dans la gesticulation de la mort. La terreur des Vietcongs se mêlait à la mienne. Fred devait fermer les yeux, ou ne rien voir que sa propre horreur. Ceux qui avaient voulu cela étaient ailleurs, à Washington, à Hanoï, dans toutes les villes du monde. Quatre milliards d'hommes nous avaient poussé à cela. Et cela dura atrocement jusqu'à ce que Fred s'abattît, dans le soulagement de la mort instantanée.

Les survivants vietcongs se jetèrent sur nous comme un accès de rage. Je pus voir Bob tomber, les jambes fauchés, puis une explosion de sang à la place du visage. Je tirais encore. Je tirai quelques balles encore, durant le peu de secondes qui me restèrent, puis tout cessa. Je ne sais pas comment ça a pu finir. Mais quelques Vietcongs me tordaient les bras sur le dos, tandis que deux autres me couvraient de coups de poing.

— Arrêtez, dit Ngoc. Il faut fuir au plus vite. Sans doute des renforts américains sont en route.

Je comprenais à peu près ce qu'il disait. Il compta les survivants : six des siens, quatre paysans et sept blessés graves. Il

dit aux paysans de s'occuper des blessés, de les cacher, et de quitter les lieux immédiatement. Tandis que les paysans fabriquaient des civières de fortune, les sept Vietcongs discutaient. On m'avait lié les bras au dos et attaché à un arbre. Mon sort ne m'intéressait pas. Sept survivants. Un homme sur quatre. Ils avaient deux douzaines d'hommes à venger. Peut-être allais-je être torturé. La lourdeur de la lutte s'était dissipée assez vite. Il ne restait que la paix et le dégoût, le morne abrutissement de survivre.

Ngoc Van Thuyet vint vers moi. Il parlait anglais :

— Nous partons. Vous viendrez avec nous. Si vous essayez de fuir, on vous tuera, et je vous assure que mes hommes ne seront pas doux.

Ils dépouillèrent les corps, les nôtres et les leurs, de toutes les armes et de l'équipement utile, et les répartirent entre eux et les paysans. Et la fuite commença.

Nous marchions assez vite, mais sans courir, afin de ne pas nous fatiguer. J'avais presque toujours quelqu'un à mes côtés et deux hommes derrière moi. Je savais qu'on allait vers l'ouest. Sans doute au Laos. A moins que les guerilleros n'aient un camp dans la forêt assez bien dissimulé pour échapper à nos patrouilles aériennes.

Les moustiques me dévoraient le visage. Je ne pouvais pas me mettre de l'insecticide. Mes bras étaient toujours attachés à mon dos. A chaque piqûre, une douleur, un réveil, un vague écoeurement. Je ne m'occupais pas de les chasser par des mouvements de la tête. Je subissais tout. Je me laissais glisser plus avant dans le tunnel de dégoût, de folie et d'indifférence qui avait commencé aux premières escarmouches de la guerre.

Je me tirais assez bien d'affaire en marchant. Parfois, je ne pouvais empêcher ma face d'être lacérée par des branches basses. Ce n'était rien. Ma tête n'était qu'une excroissance de chair, de sueur et de fatigue. J'aurais bien voulu faire tomber mon casque d'acier, mais je songeais que je pourrais en avoir besoin.

Les Viets étaient aussi épuisés que moi, et, au bout de quelques heures, nous ne pouvions plus avancer qu'en crachant à chaque pas tout l'air de nos poumons. Pourtant nous continuâmes ainsi jusqu'à la tombée de la nuit.

On arrêta parmi de grands arbres qui arriveraient au besoin à camoufler les ombres et à cacher le feu. Je savais qu'ils n'avaient rien à craindre. L'hélicoptère n'aurait pu rien trouver, ou tout au plus quelques cadavres. Les paysans avaient dû miner le site.

Personne ne pouvait savoir que j'étais vivant et prisonnier. Je regardai les hommes préparer le camp. Ils arrachèrent les herbes au centre, là où ils allumeraient le feu. Ils s'agroupèrent autour du foyer pour désinfecter et panser les blessures et égratignures dangereuses. J'avais une grande éraflure au-dessus du poignet. Dans ce climat, la gangrène vient vite. L'un des hommes s'occupa de moi, sous les ordres de Ngoc. Ensuite, ils firent cuire du riz.

On me donna à manger. Certainement pas par pitié, mais pour que je puisse marcher le lendemain. Chacun avait son bol; on me donna le riz dans la bouche. Je ne fus détaché que le temps de faire mes besoins sous la surveillance d'un fusil. Rattaché entre deux arbres, jeté à terre, dans le silence à peine peuplé de souffles, je tentai de dormir. J'étais une bête, une bête qu'on traîne, qu'on nourrit, qu'on surveille, et qu'on attache pour le coucher.

Lever à l'aube, et la fuite à reprendre. J'eus du mal à me lever. J'eusse voulu dormir quarante-huit heures sur place. Les guerrilleros furent debout en une seconde. Ils avaient l'habitude de dormir ainsi au hasard, sans se dévêtir, jour après jour. Je ne pouvais pas les admirer. Nous aussi, nous savions faire cela. On savait tuer et mourir aussi durement qu'eux. Nos représailles rimaient bien à leur terrorisme. Je me mis en marche avec eux, sans résister, sans tenter quoi que ce soit; mais ils n'allaient pas me faire parler. Il me restait encore ce semblant de dignité.

On fuyait. Personne ne nous poursuivait. On fuyait la région. Peut-être les paysans parviendraient-ils à s'unir, à s'organiser, à ôter cette région à Saïgon. Et Ngoc irait libérer d'autres régions. Que nous libérerions à notre tour. Et la stupidité de la force continuerait.

Ngoc portait une montre. Parfois il la consultait et regardait le soleil. Toujours vers l'ouest. Je n'avais pas été trop brutalisé encore. Je regardais leurs visages, parfois. Rien. Des êtres normaux. Le même mélange d'intelligence, de bonté et de préjugés sous le masque cruel de la guerre. Nous avions le même visage, avec l'abrutissement du climat étranger. Ces êtres normaux luttaient pour leur pays. Ils avaient tué John Walker, et lui avaient coupé la tête. Ils avaient tué mes hommes, un par un, jusqu'à dix. Ils tuaient souvent la nuit, par l'arrière. On avait bien entendu parler de prisonniers torturés pour rien. Nous avions bien fait la même chose. Je ne les jugeais pas. Si j'avais été libre, avec un fusil-mitrailleur, je les aurais tous tués.

Le lendemain, on m'attacha les poignets en avant, et non en arrière. Je me sentis plus homme. Je regagnais un peu ma puissance d'action. Il était toujours inutile de combattre ou de vouloir fuir, mais je pouvais écarter les branches, voir mes mains, écraser des insectes. Nous marchions plus lentement. La frontière devait être proche.

Au soir, deux des Viets tuèrent un macaque, et nous arrêtâmes sur place pour la nuit. L'odeur du singe qui cuisait me rendait malade d'appétit. La viande, la belle viande. Je les vis se mettre à manger, me tenant à l'écart. Je ne montrai rien sur le visage. Nous arrivions au bout du voyage et mon sort allait être décidé. Je voulais leur montrer un certain mépris, non d'eux, mais de la situation, de ma situation.

Au bout d'un temps, l'un d'eux me jeta une tranche de la viande. Je la pris, sans remercier, en le regardant tranquillement, et je mangeai. C'était bon.

On manquait d'eau potable. La soif nous entrait dans le cerveau, à tous. Notre organisme s'abreuvait à l'eau de nos yeux et nous laissait comme fous, durcis dans une volonté de marcher. Personne n'avait le goût de manger la viande sèche du macaque. Deux jours. Je n'avais pas le courage d'admirer notre force. Nous étions des soldats, tous. Notre métier était de résister stupidement jusqu'à la fin.

Je compris que nous allions tomber sur un village. C'était de la chance. Il était rare que je pusse comprendre le langage des Vietnamiens; d'autre part, ils ne parlaient que rarement, vite, comme on fuit. Ils ne me traitaient plus avec haine, car je ne les dérangeais guère. Une fois, je vis même une étincelle d'intérêt dans le regard passionné de Ngoc. J'étais encore dans la tension profonde de la guerre; mais je commençais à penser lucidement.

Un village. Il était difficile de dire s'il serait au Vietnam ou au Laos. De toutes façons, c'était à peu près le même pays, les mêmes gens, le même destin. Parfois, je ressentais une sourde solidarité à l'égard de mes ennemis anonymes, du fait que nous fuyions ensemble. Le plus souvent, c'était un sentiment neutre d'étrangeté. Je pensais à mes compagnons morts, tués, détruits comme des marionnettes. Si cette guerre finissait par trouver des vainqueurs et des vaincus, une moitié des combattants serait morte en vain. Si la paix survenait, tous seraient morts pour rien. Une grimace idiote apparue un instant dans le roulis des journaux. On

dirait qu'on en a tiré un certain profit, ou qu'on s'est couvert d'honneur, afin de déguiser cette perte de temps, d'énergie, ce gaspillage, cette tuerie d'intelligences inutilisées.

Ce n'était pas même à chacun pour soi. Nous avions tous des ordres, des responsabilités, des buts, des tactiques, des plans d'ensemble. Je cessai de chasser les insectes de mes poignets liés. Je fis un effort pour songer qu'il ne s'agissait que de moi, ou, du moins, surtout de moi. Je songeai au village. Un village. Des hommes. Peut-être pas encore des bêtes. Une apparence de civilisation. Une tentative de raison, d'humanité. Quelqu'un qui vous offrirait de l'eau. Qui vous montrerait le puits et ne jetterait pas de pierre sur votre corps penché. Comme tous ces villages de paysans, il ne serait ni ami ni ennemi. Il accueillerait ceux des deux groupes, en attendant la fin de la guerre.

Ngoc semblait reconnaître le terrain. Il changeait souvent de direction, suivant des signes que lui seul distinguait. Mes yeux, ma gorge, mon ventre me disaient que le village approchait. J'acceptais de violenter mes jambes, mon espoir, j'acceptais de m'aveugler dans cette marche éternelle. Follement, je me disais que peut-être il y aurait des femmes dans le village.

Je ricanai. C'était idiot. Aucun de nous n'aurait eu la force de prendre une femme dans ses bras, ni même de lever les yeux sur elle. Pourtant, ce soupçon de désir me parut ma dernière et plus profonde adhésion à la vie humaine.

Silence dans le village. Deux cents cabanes, un ordre autour de la place, quelques cambuses plus importantes, et un silence affreux sur tout ça. Il n'était que cinq ou six heures. Le soleil brillait encore. Une certaine activité aurait dû se faire entendre. Ngoc nous fit arrêter.

Rien. Vraiment rien. Pas même des cris de bêtes. On avança, tranquilles, lents. Ce ne pouvait pas être un piège.

L'un des Vietcongs montra la citerne. Presque en délire, on l'approcha. Ngoc jura en montrant une poignée de cadavres entassés autour de l'eau. La rage et la peur dans les yeux, un dernier sursaut de fatigue, et nous explorâmes quelques maisons. Il n'y avait que des morts. Il y avait des morts, partout, déjà nauséabonds, atroces et dégoûtants dans leur immobilité convulsée, toxique.

Près d'un ramassis de corps, un spectre nous regardait venir. Il était petit, âgé, une vieille peau sur de vieux os.

Ngoc nous apprit que les vieux du village, après une génération gâchée, certains de l'inutilité de poursuivre une existence

toujours déchirée par la guerre civile, avaient empoisonné le puits. Tous étaient morts. Les quelques vieillards qui avaient fait le coup étaient morts, peu à peu. Lui seul survivait. Pour rien. Il attendait la fin.

Nous quittâmes le village comme on fuit les lieux maudits. Le dégoût et l'épuisement nous sauvaient de l'hallucination. Mais nous nous sentions obscurément condamnés.

Nous trouvâmes de l'eau le lendemain matin. On put manger une portion de macaque. Ce n'était plus très bon, mais ça nous soutiendrait encore quelque temps. Cette marche forcée semblait un voyage sans but au coeur de l'enfer.

Je me demandais s'ils allaient me torturer. Ça arrivait. Même quand ce n'était pas systématique, tout interrogatoire aboutissait à la torture. En marchant, je considérais cette éventualité de sang-froid. Je n'avais pas peur. Mais je savais bien qu'ils sauraient me faire craindre chaque coup, chaque brûlure, chaque torsion. Ils sauraient s'occuper de mon système nerveux, le soigner, le garder au repos, l'apaiser, l'écarteler, le guérir, et recommencer.

Les jambes qu'on oublie, tellement la marche les a rompues. Je laissais les insectes s'acharner sur mon visage. M'essayer à la douleur. Je ne sentais rien. J'avais lu des récits de torture. C'est un sujet absorbant, passionnant. La souffrance infligée hypnotise. Probablement parce que c'est toujours signé d'un pouvoir plus ou moins absolu. J'avais lu des romans. Kœstler, Orwell, Fleming. Ce n'était rien. Le style empêchait de croire. Mais j'avais lu Jan Valtin. « Out of the night ». La Guépéou. La Gestapo. Les temps des barbares. Dans tous les siècles, et aujourd'hui.

Aussi, je me souvenais d'un prisonnier vietcong. On l'avait interrogé, et il ne voulait pas parler. Il se croyait très fort. Il s'accrochait au souvenir de l'illuminé, du sage, du vénéré Ho Chi Minh. Il était prêt à renouveler l'histoire des martyrs chrétiens. Mais il avait compté sans les coups de poings reçus par un corps vulnérable attaché sur une table, sans les canons de fusil enfoncés dans les chairs, sans les coups de matraque sur la nuque couverte d'un oreiller, sans les gants de caotuchouc serrés autour des testicules, sans les coups de règle sur les jointures, et surtout sans les repas chauds et bons servis aux moments inattendus avec de cordiales paroles humaines. On peut résister longtemps à quelqu'un qui vous arrache les cheveux un par un, mais pas à quelqu'un qui vous déchire la chair pour ensuite vous offrir le salut, l'amitié, la liberté d'action. Nous savions manier les hommes. Nous savions

quand ils se durcissaient et quand ils étaient prêts à entendre raison, à se ranger de notre avis, non par peur, mais parce que c'était la seule ouverture à l'existence, maintenant qu'ils étaient seuls, isolés, à la merci de nos paroles, de nos coups, de nos espoirs offerts. Et c'est ainsi que ce prisonnier, devenu une loque, une bête aux yeux traqués, s'engagea dans l'armée régulière et fut tué au combat au bout de deux semaines.

Peut-être n'allaient-ils pas me torturer. Quand ils en avaient le temps, ils préféraient le raffinement du lavage de cerveau. Mais je n'avais pas de cerveau. Je n'avais pas d'idées, de croyances, de principes. Tout était loin, enfoui sous l'horreur, la rage, le dégoût, la fatigue.

Et nous arrivâmes au camp des guerilleros.

C'était un endroit assez permanent. Quelques cabanes en bois, plusieurs tentes, de l'ordre. On me remit à deux gardes. Je restai ainsi, debout, pendant près d'une heure. Ngoc et trois officiers approchèrent.

– Détachez-le.

On me détacha. Ils parlaient entre eux un patois que j'ignorais. Aucun d'eux n'était chinois. Je saisissais qu'ils parlaient de moi, pas plus. Bientôt ils partirent, et je fus conduit dans une petite chambre d'une cabane. De la paille sur le sol de terre frappée. Un seau. Un trou dans le mur. Mais je pouvais bouger.

Tranquillement, en me maîtrisant, je fis bouger mes muscles, un par un. Disposer de mes membres. Regarder où bon me semblait. M'asseoir, me lever, marcher, rester coi. Même prisonnier, je me sentais de nouveau suffisamment humain. Je voulais surtout ne pas penser à l'avenir. Encore la guerre. Ceux qui se battaient étaient trop forts. L'Amérique ne pouvait pas perdre. Nos usines marchaient, marchaient. Il y avait bien cette menace de grève parmi ceux qui faisaient les munitions, mais le président forcerait vite l'industrie à continuer la production. La Russie ne se montrait pas. La Chine, pas encore. Mais, le temps de décimer davantage les vietcongs, toute l'Asie serait déjà en forme pour se battre. Tout cela était idiot. Il n'y avait plus d'avenir. Je ne pouvais guère imaginer la paix. Chacun était trop compromis. Deux guerriers attachés par le poignet. Lutte à mort. Surtout, il y avait les spectateurs. C'était à cause des spectateurs qu'on ne pouvait plus parlementer, essayer de s'entendre. Personne n'avait l'autorité de faire cesser cette guerre.

Ngoc entra dans la chambre voisine. Il s'assit sur une chaise, et attendit. Quelques soldats dressèrent la table. D'autres apportèrent à manger. L'odeur chaude de la nourriture me fit mal au coeur. Je n'avais pas mangé décemment depuis plus d'une semaine. La torture commençait.

Non. Pas encore. Ngoc m'appela, m'invita à partager son repas. Nous mangeâmes paisiblement, chacun essayant de cacher au mieux sa faim sous un masque de dignité, de dédain. Nous parlâmes tranquillement de choses sans intérêt. Nous étions au Laos. Les vents achevaient de souffler. On ne prévoyait pas de pluie.

Après le repas, le thé. C'est alors que Ngoc, affable, se mit à me questionner :

– Combien d'hommes avez-vous dans la région de Ngaï Lang ?

– Je ne sais pas.

– Vous êtes mille deux cents. Voyons, vous savez bien que nous sommes au courant de ces détails. Que devez-vous bombarder prochainement ?

– Nous n'avons pas d'avions pour ici.

– Vous en avez cinq. Ils sont arrivés il y a dix jours. Pour bombarder quoi ?

– Je ne sais pas.

– Pas du tout ?

Je fis silence. Il me dévisagea, neutre. Sa voix était tranquille. Du métal.

– Vous attaquerez la partie sud. Il n'y a que des villages, précisa-t-il, mais cela ne vous arrête pas. Ce n'est pas à nos armées que vous en voulez. C'est à toute la population.

Il ne disait pas que, cette population, c'était surtout ces paysans armés qui nous décimaient la nuit.

– Vous avez du napalm de nouveau. L'incendie des territoires civils, c'est du génocide. Mais cela non plus ne vous arrête pas.

Il ne disait pas que nous n'incendiions que les régions où ils puisaient des vivres. Il me rappelait ces journalistes qui prenaient des milliers de photographies mais n'expédiaient en Occident que celles-là, si rares cependant, où l'on voyait des femmes et des enfants autour des cabanes détruites. Le sensationnel.

– Où construirez-vous les dépôts d'armes ?

– Je ne le sais pas.

– Combien de renforts amènerez-vous ?

– Je ne suis pas en charge des manoeuvres.

– Quand commencerez-vous à couper la frontière ?

– Aucune idée.

– Quand le troisième régiment quittera-t-il Da Nang ?

– Je ne sais pas.

Il se leva. Il me regarda, toujours tranquille, et dit :

– Tout ce que je vous ai demandé, je le sais. Et vous le savez aussi. Nous parlerons de nouveau plus tard.

Et il sortit.

Je ne vis plus Ngoc pendant deux jours. L'entrevue avait décidé de mon sort. A peine fut-il sorti que l'on me déshabilla. Quoique nu, dépouillé, je pus, en me concentrant, essayer de ne pas me sentir trop vulnérable. Puis on m'attacha les mains aux chevilles. Je pouvais à peine bouger. Une bête jetée à terre. Tout juste assez de liberté de mouvement pour faire mes besoins. J'essayai de toutes mes forces de ne penser à rien.

La nuit fut assez chaude. Le jour aussi. De temps en temps, un garde regardait par le haut de la porte. Je faisais alors un effort pour ne pas sentir que j'étais observé. Il me fallait éviter de sombrer dans l'humiliation.

Le deuxième jour, je me mis à considérer froidement la réalité. Ne rien imaginer. Ne rien valoriser. Mettre de côté toutes les velléités humanistes. J'étais tout simplement un prisonnier, nu, attaché, jeté de côté. C'était normal. C'était ainsi qu'on agissait. La guerre expliquait tout. Surtout, ne pas penser. Ne pas penser à Los Angeles, à la vie civilisée, aux valeurs, aux croyances, aux habitudes. Ne pas faire de comparaisons. Ne pas porter de jugements. Rester neutre, passif, physique.

Ngoc vint le troisième jour. Je n'avais rien mangé encore. Il s'asseya, près de la porte, et me parla :

– Vous pouvez être fier. Les opérations américaines ont repris dans la région. Hier, il y a eu trois villages de détruits. Trente paysans tués, vingt-six femmes tuées, une cinquantaine d'orphelins abandonnés. Une grande victoire pour votre pays.

Un garde lui apporta un plat chaud. Je voulus m'approcher. Je n'essayai pas. Il m'aurait envoyé rouler d'un coup de pied.

– Bien sûr, vous pensez que nous mentons lorsque nous vous traitons d'impérialistes. Pourtant, nous, nous sommes nés ici, alors que vous êtes nés aux Etats-Unis. Et vous êtes ici. A quatre, cinq mille milles de chez vous. Mais, que vous soyez un peuple impérialiste, c'est de la propagande, n'est-ce pas ?

Il arrêta de manger. Il y avait comme une vague indignation, presque de la tristesse, dans sa voix. Du théâtre, ou de la franchise ? Je ne savais pas. Je ne parlais pas. J'essayais en vain de ne pas l'écouter.

— Vous parlez d'agression. C'est pourquoi vous bombardez le Laos, le nord du Vietnam, le Cambodge. Pourtant, vous savez que vous ne pouvez pas distinguer un patriote vietcong d'un soldat du Pathet Lao, et que vous distinguez bien un marine d'un Vietnamien. Qui est l'agresseur ? Et vous ne pouvez traiter la Chine de pays agresseur à cause des quelques volontaires chinois que nous gardons dans nos rangs. Lorsque les Français étaient ici, vous ne faisiez pas ces différences entre paysans du nord et paysans du sud. Ou diriez-vous que les Texans et les gens de Chicago n'appartiennent pas au même pays ? Ils ont été en guerre, eux aussi.

Ngoc se leva. Manifestement, il ne voulait pas tenir une conversation. Il ne voulait que parler. Il ajouta :

— Le péril communiste. Le péril jaune. Dans quel monde vivez-vous ? Vous avez reçu une éducation; moi aussi. Vous savez juger. Regarder mon pays : où sont vos communistes ? Qui fait la guerre ? Nos paysans sont apolitiques. Les grands groupes civils sont bouddhistes. Pourtant oui, nous aurons un gouvernement communiste. Comment l'Asie survivrait-elle, sinon ? Nous formons bloc autour de la Chine. Mais vous savez bien qu'un régime communiste n'est pas l'épouvantail inhumain que vous peignez pour garder au pouvoir votre gouvernement démocratique de Saïgon, c'est-à-dire une minorité catholique, des éléments occidentalisés, des cliques militaires et ces personnalités corrompues que vous appuyez.

Et il s'en alla, après avoir poliment incliné la tête de mon côté.

Le jour suivant, on m'apporta un bol de soupe et un bol de riz. J'avais faim. Je n'avais pas le choix. J'étais toujours attaché. Je dus me traîner jusqu'aux bols, et j'engloutis ainsi mes deux rations, comme un chien, sous l'oeil impassible du garde. Qu'est-ce que tout cela pouvait bien faire ? Il s'agissait de manger, pas de jouer à l'homme de société.

Le temps était long. J'étais seul. Je me remémorais les techniques du lavement de cerveau : couper le patient de son groupe d'amis, briser son passé, détruire son univers mental, nier ses systèmes de concepts, prendre tout à fait possession de sa personne physique, le contrôler dans tous ses actes, exagérer les punitions et les récompenses, lui inculquer de nouvelles croyances, lui donner

un statut neuf, en faire un nouvel homme. Je savais tout ça, je pouvais combattre. Réfuter leurs notions. Me garder intact à l'intérieur. Surtout trouver une attitude, une position qui me permettrait d'englober leur enseignement et le soumettre à la critique qui avait fondé mes propres opinions sur la vie et les choses.

Des fois, je me rappelais notre départ de Ngaï Lang, la poursuite, le combat, la fuite vers l'ouest. Mon ami John Walker, décapité. Les bombardements. Mes hommes, tués, tous, un après l'autre, Gerry, Dale, Joe, le grand Stewart, Eddy, Tom, Jack, Mike, Fred, et moi prisonnier. Ces mots de campagne, de batailles, de massacres. La connaissance intime de la mort, des blessures, des mutilations, de l'agonie. Cette guerre. Tout en vain, tout. La bêtise internationale. Et la force humaine au creux de l'horreur. Je savais tout cela. Je l'avais vu. Je l'avais vécu. Quel lavement de cerveau était donc possible, sinon, peut-être, le retour dans un monde de tendresse humaine ? Même cela, je n'y croyais plus. Ce n'était qu'un humble espoir qui parfois traversait le cachot. La réalité qui durait, c'était le dégoût et la fatigue.

Au bout de trois ou quatre jours, tôt, le matin, un garde vint et coupa mes liens tandis que je sommeillais encore. J'eus la folle idée qu'il était des nôtres et allait me libérer. Mais il sortit sans rien dire.

J'eus du mal à bouger. Mes membres refusaient de m'obéir. Je dus, posément, leur pomper du sang, peu à peu, réhabituer mes veines, mes artères, au flux normal du sang. Reprendre possession de mon corps. C'est l'instant où la brute devient homme : quand on réapprend à contrôler, à connaître, à maîtriser son organisme. La civilisation n'est que l'usage efficace du corps, et surtout du système nerveux. Le trait qui distingue l'homme éduqué du barbare, c'est le contrôle de l'imagination, des démons des rêves. Je pensais à ces choses lentement, en remuant mes muscles ankylosés.

Quelques heures plus tard, le garde m'apporta mes vêtements. Je pouvais déjà marcher. Il me conduisit, l'arme au poing, au ruisseau qui coulait près du camp. Je pus me laver, me plonger dans la bénédiction de l'eau fraîche. Il m'autorisa même à nager quelques brassées. Je bus aussi, la gueule ouverte, à même le courant.

Il me donna deux cigarettes. Je fumai, nu au soleil, comme un dieu. Je me sentais de nouveau libre. Toutefois, j'ignorais ce qui m'arrivait. Par mesure de précautions, je pris garde à ne pas

exagérer mon bonheur. Il ne s'agissait que d'un bain et d'une ou deux cigarettes. Rien de divin. S'il le fallait, je savais m'en passer.

De retour dans la cabane, un grand repas, chaud et succulent, m'attendait. Je dévorai tout. Manger en me servant de mes mains. Pouvoir bouger à mon aise. Je sifflotai même un air que je ne sus nommer. Lorsque j'eus fini de manger et que je buvais, chose rare, un café, Ngoc entra.

— Bonjour, me dit-il. Je souhaite que la nourriture vous ait plu. Je vois aussi que l'on a nettoyé votre uniforme. C'est très bien. Il ne faudrait pas que votre passage ici, malgré les conditions spéciales de votre présence, vous laisse un souvenir trop désagréable.

— Je ne pouvais m'attendre à mieux. Je vous remercie beaucoup, fis-je aussi civilement que possible.

Il me donna un paquet de cigarettes et des allumettes. Lui-même mit de l'eau à chauffer. Nous étions seuls. Nous nous plaçâmes un peu à l'ombre d'une fenêtre. Il esquissa un sourire rapide, invitant, et me demanda :

— Pourquoi nous combattez-vous ? Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter votre pays pour venir ici ?

— Si vous voulez que je vous réponde, ne posez pas questions idiotes.

Il sourit encore, incertain :

— Je vous assure que cela m'intéresse. Ecoutez-moi : j'ai déjà été en Amérique et en Europe; j'ai étudié là-bas; je connais un peu le monde. Je comprendrai ce que vous pourrez me dire. Soyez franc, cette fois. Vous savez maintenant que les attitudes négatives ne servent pas à grand chose.

Il versa de l'eau bouillante dans une théière et poursuivit :

— Ne croyez pas que je sois le communiste fanatique dont vous rêvez encore chez vous. Je suis aussi communiste que vous êtes chrétien : à peine. C'est une manière de s'identifier, sans nuances, sans fondement profond.

— Cependant, cela vous conduit à faire la révolution. C'est cette identification sans nuances qui a provoqué cette guerre absurde.

— Elle est absurde pour vous. Parce que vous êtes totalement étranger à ce pays.

Le thé s'infusait vite. Il put bientôt se verser une première tasse.

– Que dit le préambule à la Constitution des Etats-Unis d'Amérique ? Il dit que les citoyens ont le droit de renverser par la force un gouvernement qui cesse d'être légitime, qui n'est plus approuvé par le peuple, qui ne remplit plus convenablement ses fonctions. Si vous aviez vécu ici, sous les régimes qui ont suivi la guerre contre la France, vous comprendriez mieux que nous ne puissions faire autre chose que tâcher de renverser le gouvernement de Saïgon.

– Pourquoi la force ? Pourquoi ne pas demander des élections libres, sous le contrôle neutre des Nations Unies ?

– C'est vous qui posez des questions idiotes. Vous savez bien que les Nations Unies ne sont pas neutres. Et vous savez qu'une élection paysanne ne rimerait à rien, car un vote ne vaut que s'il provient de quelqu'un qui a assez d'éducation pour juger la situation et connaître ses intérêts.

Ses arguments m'agaçaient. Ils me rappelaient ceux qu'en Amérique avancent les groupes pacifistes, qui ne comprennent rien à la réalité et évaluent tout de la tour d'ivoire de leurs abstractions livresques. Il me fallut ramener la conversation au niveau du réel.

– Vous dites que vous connaissez le monde, Ngoc. Ne me parlez donc pas de ces choses-là. Ce n'est pas vous qui faites la guerre. Ni moi. Nous ne sommes que des pions. Ce ne sont pas nos intérêts qui sont en jeu.

– Il s'agit de mon intérêt de vietnamien.

– Oui. Comme de mon intérêt d'américain. Non, parlons plutôt sérieusement. Nous ne comptons pas. La croisade communiste vaut autant que la croisade anti-communiste : de la matière à parler pour éditorialistes naïfs et pour provinciaux en mal de raisons supérieures.

Il ne répondit pas. Il prit une cigarette et se repoussa vers le dos de sa chaise. Il semblait intéressé.

– Dites-moi alors ce que vous pensez.

– Penser ? Je ne pense rien. Qu'est-ce que la guerre ? Le savez-vous ? Une énigme biologique, une confusion mentale, un cauchemar des sens ? On ne sait pas. Mais ne me prenez pas pour un crétin. Il n'y a pas de guerre propre. Dans chaque guerre, vous avez le marché noir, la torture, l'avilissement des populations civiles, l'abrutissement des combattants, la prostitution, l'horreur au front et le plaisir derrière les lignes, la trahison, l'incohérence, la haine, la fausseté. Des deux côtés. C'est un comportement normal. Il est stupide de jeter la pierre à quiconque. Après tout, ce n'est

pas notre guerre. Nous ne faisons que tuer et essayer de nous en tirer. Les jeux sont faits ailleurs.

— Où ? Pourquoi ?

— La guerre n'est pas hors contrôle. Pas tout à fait. Et elle ne se fait pas sur le champ de bataille. Cela, c'est du trompe-l'oeil. La guerre est faite loin d'ici, à Pékin, à Washington, à Hanoï, à Moscou, à Saïgon, à Genève. Et les généraux n'ont rien à dire. Rappelez-vous : la France n'a pas perdu la guerre à Dien Bien Phu mais à Paris.

— J'essaie de voir ce que vous dites. Mais vous n'expliquez pas beaucoup.

— Pourquoi au Vietnam, et pas à Cuba ou au Congo ou à Berlin ? Mais pensez-vous que le Vietnam soit seul ? Le Vietnam, c'est tout le Pacifique. Une victoire vietcong, c'est un incendie en Afrique, en Sudamérique, partout. Croyez-vous que nous puissions nous permettre de perdre cette guerre ? C'est une partie d'échecs. Tous les coups sont liés.

Ngoc protesta :

— Non. Ce n'est pas un jeu d'échecs. Un jeu, ce n'est pas important.

— Une simple partie d'échecs. Mais les joueurs sont des géants. Derrière chaque coup, des passions formidables sont mobilisées. Vous avez commandé; moi aussi. Nous savons ce qu'est le pouvoir. Multipliez-le par mille, par un million, par davantage encore. Soutenez-vous encore que ça n'a pas d'importance ? Non, le pouvoir n'est pas l'argent ni les idées ni le bien-être général. Ce n'est presque rien. Et pourtant ça engage l'homme jusqu'au plus profond de l'existence. Le pouvoir. C'est plus fort que tout. Et, quand on a le pouvoir, on n'accepte pas de le perdre; on ne peut que le garder et l'accroître. Vous comprenez un peu, maintenant ?

J'avais eu l'espoir qu'il comprendrait, qu'il sentirait ce que je lui disais. A peine si je le vis faire un effort sur lui-même. Et il me dit :

— Je vois. Oui, je vous comprends. Et c'est pourquoi nous vaincrons. Parce que vous êtes incapables de voir clair, de vous situer dans l'histoire, d'avancer vers l'avenir. On ne peut pas se représenter le monde comme vous le faites, et vivre. Et c'est ce que nous entendons lorsque nous vous parlons de décadence américaine.

Je ne pus pas lui dire qu'il se trompait, qu'il suffisait de comparer Hanoï à Los Angeles pour voir où se trouvait l'avenir. Ngoc

sortit. Je ne le vis plus pendant plus d'une semaine. Peut-être était-il retourné aux lignes, au combat, à la guerre.

Les choses se gâtèrent. Je n'étais plus attaché la nuit. J'avais gardé mon uniforme. Le jour, je travaillais. Nous construisions des boîtes, nous réparions des armes, nous creusions des caches. Les sentinelles, assez souvent, se montraient brutales. Un coup de pied, un coup de poing, des privations de repas pour des vétilles. Travaux forcés. De temps à autre, des commentaires sur la guerre, sur les atrocités américaines, sur les victoires des rebelles. Mais auraient-ils pu m'abaisser ? Ils n'avaient pas prise sur moi. Je me retranchais dans le geste, le monde physique, l'animalité, la réalité brute de l'existence. de l'instant.

La guerre continuait. Parfois j'entendais des avions. Je reconnaissais les migs et nos bombardiers, au loin. Nous étions bien protégés, ou éloignés de la frontière. On ne nous attaquait pas.

Je ne me sentais plus solidaire d'aucun élément de la guerre. Même dans la vie de prisonnier, je trouvais de quoi vivre seul, sans m'occuper de la folie à laquelle ma capture m'avait ôté. Je ne croyais en rien. Je ne m'attachais qu'à moi, qu'à survivre encore, parce que j'aimais mon contact avec la terre et, quoique loin dans mes souvenirs et mes espoirs, tous les biens de ce monde.

Je savais que j'avais raison. La guerre était un lieu d'horreur, manoeuvré par des hommes au pouvoir immense, aux passions fortes, aux intérêts primordiaux; des portions énormes de la terre étaient en jeu, des peuples entiers, la destinée des nations les plus grandes. Il était impensable d'accepter la défaite. La guerre était atroce, mais la victoire finirait par lui donner une signification logique. Peut-être. De toutes façons, je n'y pouvais rien. Je ne pouvais que végéter, et attendre.

Enfin, vers la fin de décembre, et nous étions en 1965, Ngoc vint me voir. J'avais remarqué que les soldats semblaient heureux, comme si on leur avait annoncé une bonne nouvelle, inespérée.

– Alors ? fit Ngoc.

– Rien.

– La vie est dure, n'est-ce pas ?

– Nous sommes des hommes.

– Oui, je sais.

Il m'offrit une cigarette. Je sentais qu'il hésitait. Puis il se décida :

– Jusqu'à nouvel ordre, vous serez libéré des travaux. Vous ne devrez pas vous éloigner du camp. Vous serez sous surveillance.

Mais vous pourrez vivre assez librement, manger avec les soldats, sortir sans difficulté de cette cabane. Nous essaierons même de vous procurer une femme, si vous le désirez. Nous ferons de notre mieux pour que vous soyez satisfait d'être ici.

Je le regardai. Je ne comprenais pas encore.

— Oui, me dit-il, la trêve est déclarée.

Il ajouta :

— Les combats sont suspendus. C'est la trêve. Peut-être y aura-t-il de bonnes nouvelles pour vous. Un échange d'otages. Je ne sais pas.

Je le regardai encore. La trêve. Pourquoi ? Qui l'avait décidée ? Je ne croyais pas en la paix. On devait chercher à modifier la stratégie, à grossir les réserves de munitions, d'hommes, d'équipement lourd. Propagande. Repos. Manoeuvres de coulisses. On arrêtait la guerre, comme ça, de loin, pour la relancer plus tard.

— Vous voyez bien que, avec intelligence et bonne volonté, tout est possible, fit-il.

Je regardai Ngoc, encore. Il ne comprendrait jamais.

3 *mars* 1966
Ottawa, Ont.
Saint-Bruno, Qué.

Porcupine Forest Region, Man.
19 *mai* 1966

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR PAPIER
ROLLAND
ZEPHYR ANTIQUE
DES PAPETERIES
ROLLAND LTÉE,
SUR LES PRESSES
DE LA
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN LTÉE,
DE MONTRÉAL,
LE VINGT-NEUVIÈME JOUR
DE DÉCEMBRE
MIL
NEUF CENT
SOIXANTE-SEPT

20

IMPRIMÉ AU CANADA
PRINTED IN CANADA